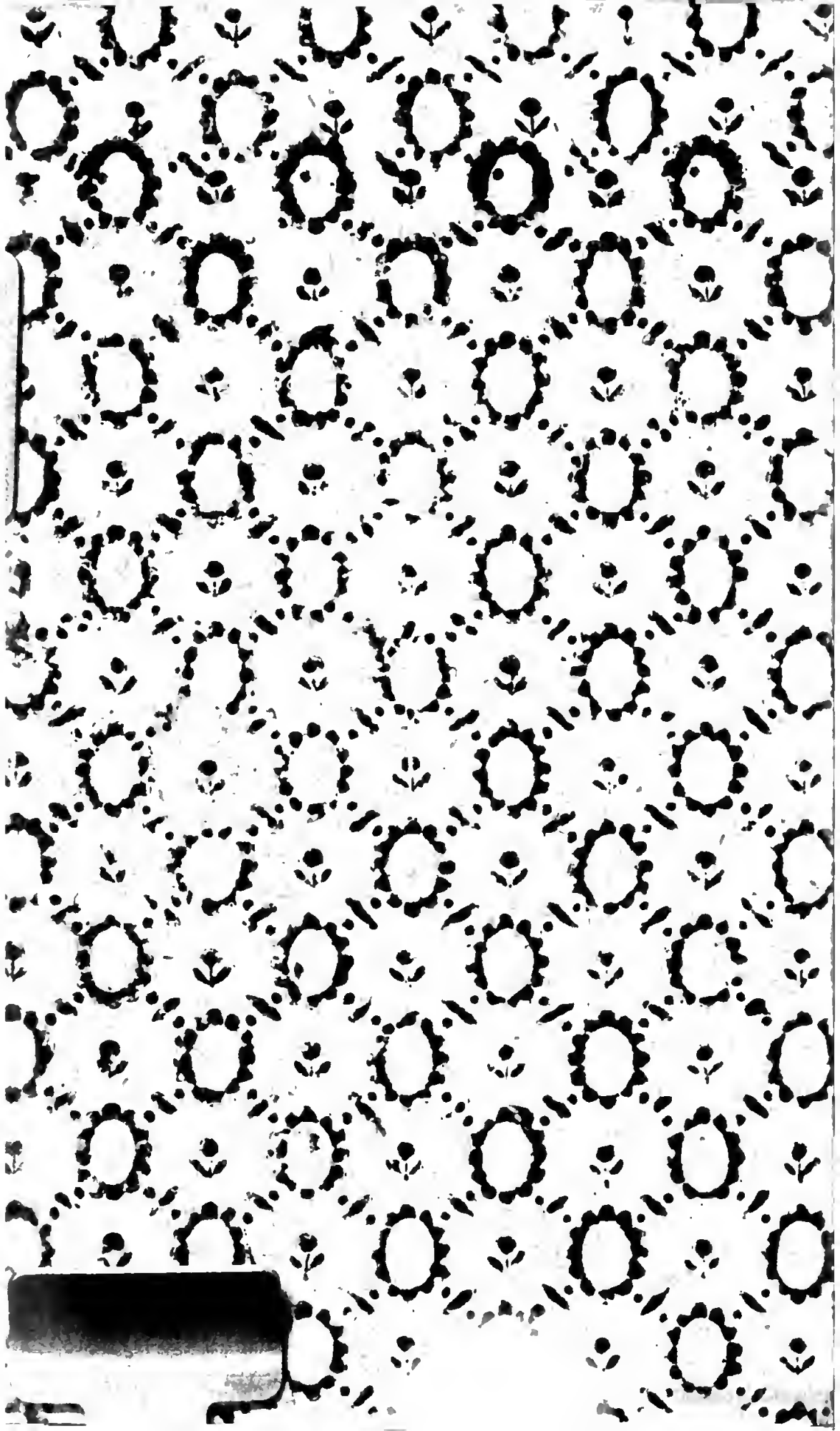
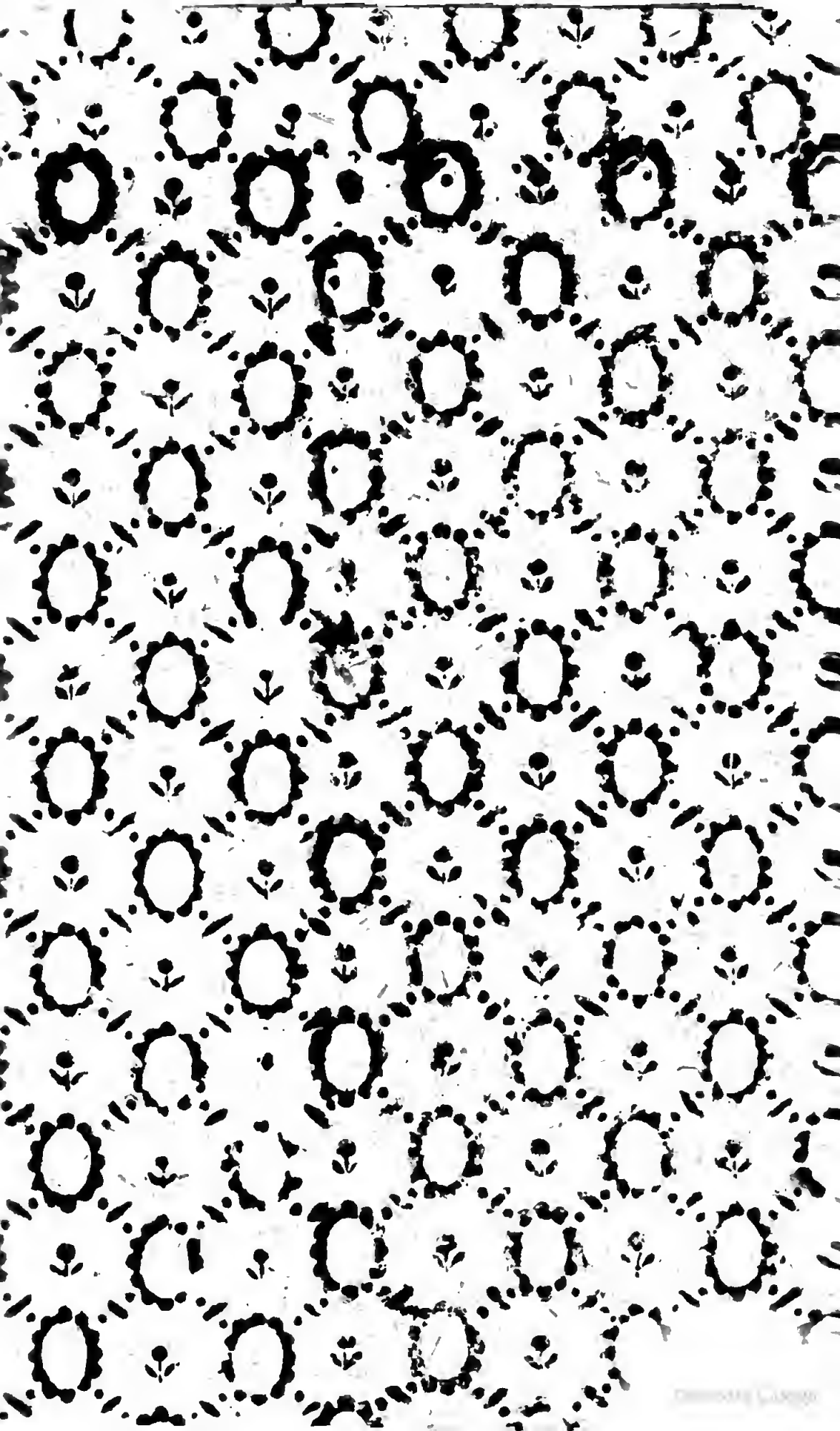




3610

Palat. XXIV
5

LETTRES
SUR
LA GRÈCE.

OUVRAGES DE L'AUTEUR, *qui se trouvent chez le même Libraire.*

Le CORAN, traduit de l'Arabe, précédé de la VIE DE MAHOMET. 2 vol. *in*-8°. mêmes papier et caractères que le présent Ouvrage, prix 9 fr.,
Le même, *papier fin*, 12 fr.
Les AMOURS d'ANAS-ELOUJOUD et de OUARDI, Roman, traduit de l'Arabe, *in*-8°. prix, 75 c.ime

Ces ouvrages, qui complettent les ŒUVRES DE L'AUTEUR, *ont été tirés, ainsi que les* Lettres sur l'Egypte et la Grèce, *à* 50 *exemplaires seulement*, sur papier grand raisin vélin. *Il n'en reste plus qu'un très-petit nombre. Le prix des six volumes cartonnés par Bradel, est de* 72 *francs. Tous les exemplaires sont numérotés.*

581748

LETTRES

SUR

LA GRÈCE,

POUR SERVIR DE SUITE

A CELLES SUR L'EGYPTE.

PAR M. SAVARY.

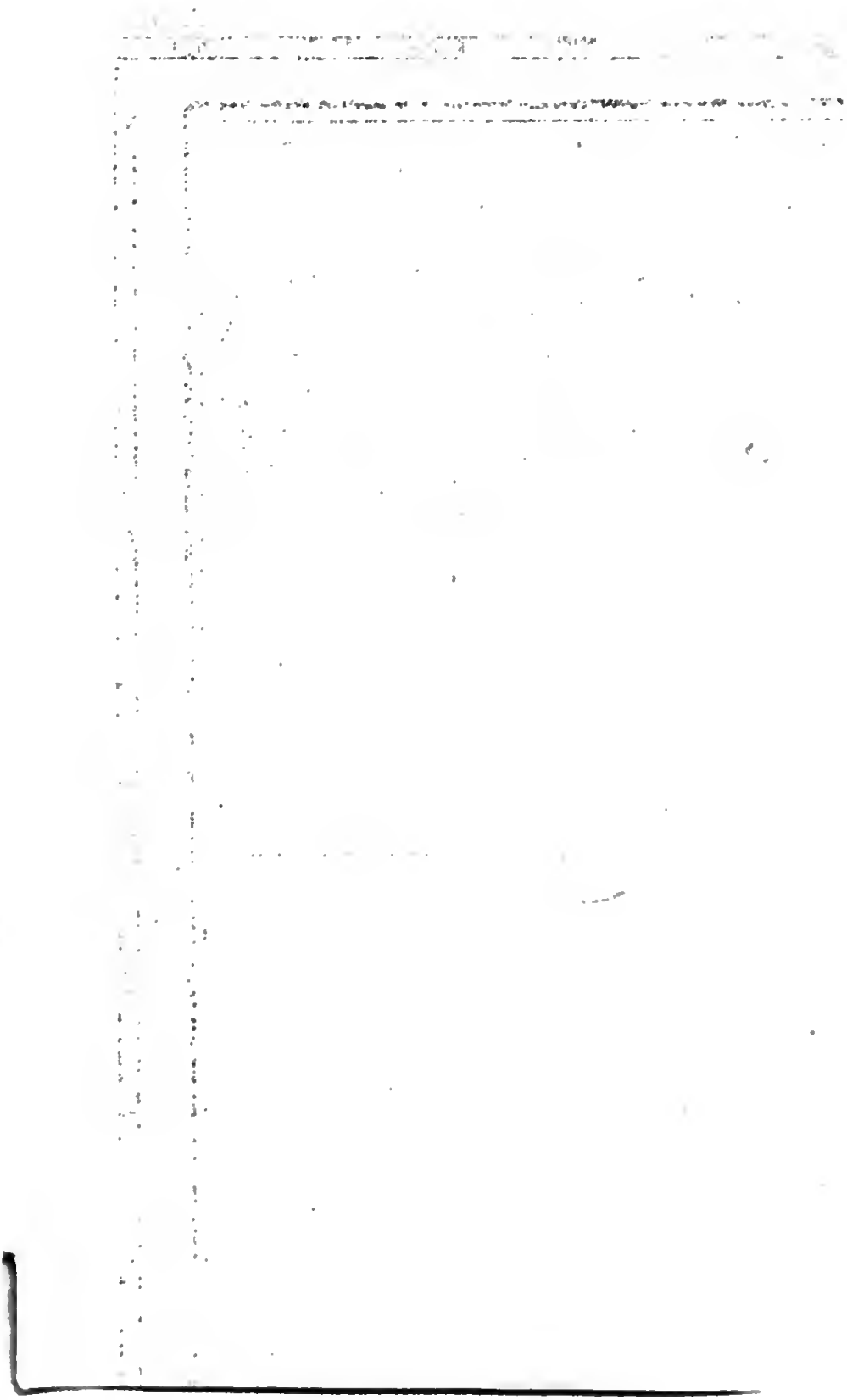
NOUVELLE EDITION.

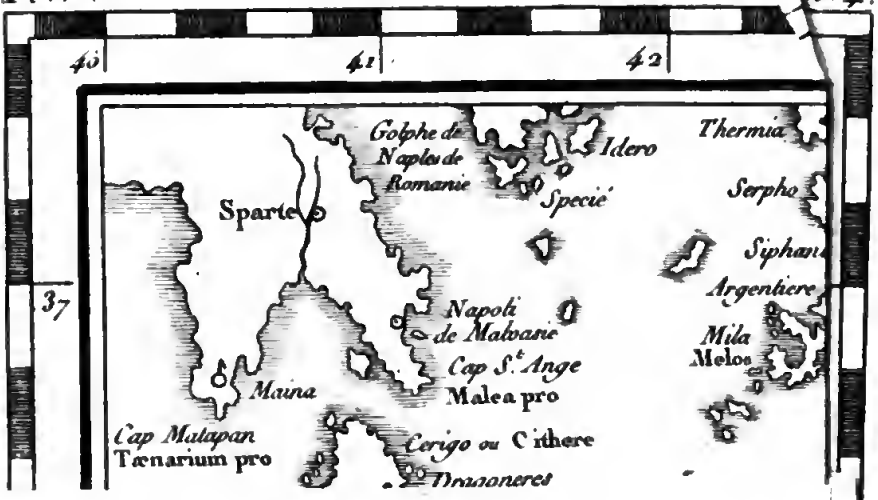
Ornée de Cartes géographiques.

A PARIS,

Chez BLEUET jeune, Libraire, place de l'Ecole, maison du café Manoury, no. 45.

AN VII. (1798.)




40
41
42
37
Golphe de
Naples de
Romanie
Idero
Thermia
Specié
Serpho
Sparte
Siphan
Argentiere
Napoli
de Malvasie
Mila
Melos
Cap S.t Ange
Malea pro
Maina
Cap Matapan
Tænarium pro
Cerigo ou Cithere
Dragonieres

LETTRES

SUR

LA GRÈCE.

LETTRE PREMIÈRE.

Alexandrie, 1779.

A MADAME LE MONNIER.

Je vous adresse, Madame, la suite de mon voyage d'Egypte. Daignez l'accueillir avec bonté, et la regarder comme l'hommage de la reconnoissance. Elle contient mes observations sur les parties de la Grèce que j'ai visitées pendant près de deux ans. Instruite par l'histoire, guidée par un goût naturel, éclairée par l'étude des beaux arts, vous aimez de préférence la contrée qui eut la gloire de les perfectionner. Je suis de votre sentiment, Madame. La patrie d'Homère, de Platon, de Socrate,

et d'une foule de grands hommes que leurs vertus ou leurs talens ont immortalisés, excitera l'amour et la vénération de tous les âges. Le voyageur sensible, conduit par l'enthousiasme qu'inspirent des lieux qui furent le théâtre de tant d'événemens, ira long-temps encore les visiter. Hélas! au lieu d'un peuple libre, savant et belliqueux, il trouvera des esclaves lâches et ignorans; à la place des cités florissantes, il verra des monceaux de ruines et des marbres épars, mutilés, là où le génie avoit élevé des monumens fameux : mais si la saine raison l'éclaire, si son esprit est exempt de préjugés, si ses pinceaux sont fidèles, il pourra tirer de ce contraste même des tableaux intéressans et des vérités utiles. Vous entrevoyez déjà, Madame, une partie des scènes qui vont s'offrir à vos regards. A la vérité, elles paroissent dans un lointain obscur qui ne permet pas d'en distinguer les effets. Approchons-nous-en de plus près, l'ombre disparoîtra, nous les verrons telles que la nature les présente, et c'est ainsi que je m'efforcerai de les peindre.

J'ai l'honneur d'être avec respect,

MADAME,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur SAVARY.

LETTRE II.

Départ d'Alexandrie au mois de Septembre 1779.

A. M. L. M.

JE vais quitter, Madame, la ville d'Alexandrie, où j'ai passé quatre mois à mon retour du Caire. Ce séjour a été fort agréable, graces aux bontés de M. Taitbout de Marigni, Consul de France, qui m'a offert sa table, et m'a comblé de politesses. J'ai employé mes heures de loisir à visiter cette Ville, ses Ports, ses environs, et à les décrire comme vous l'avez vu dans la première partie de mon ouvrage. La guerre ayant rempli la Méditerranée de Corsaires Anglais, nos bâtimens caravaneurs ont désarmé. Il m'a fallu attendre le départ d'un vaisseau neutre, et j'ai fait marché avec un Capitaine du Zanthe, île appartenante à

la république de Venise, pour me transporter à Candie. Le voici qui m'appelle. Il faut partir. Adieu ! rivage brûlant d'Egypte, je laisse avec plaisir, sur vos bords, le turban, la robe longue et la moustache, ornemens nécessaires à tout Européen qui veut vous parcourir. Adieu ! superbes monumens qui avez rempli mon ame d'étonnement et d'admiration, je suis charmé de vous avoir vus ; mais je ne désirerai vous visiter une seconde fois, que quand vous ne serez plus sous la domination d'un peuple barbare. Adieu ! jardins toujours verds de Rosette et de Damiette; vos bosquets sont l'asyle de la volupté, vos arbres sont des bouquets de fleurs, vos parfums embaument les airs, vos ombrages impénétrables aux feux du soleil conservent une fraîcheur charmante ; on peut y passer des heures délicieuses; mais la mort marche à côté du téméraire qui ose y pénétrer. C'est ainsi, Madame, que mes pensers erroient encore sur des objets qui m'avoient profondément affecté, tandis que le Capitaine Zanthiote me conduisoit à son bord. La barque voguoit légerement sur une mer tranquille, et me laissoit plongé dans la rêverie. Tout-à-coup elle heurta contre le navire. La secousse dissipa mon illusion, et je montai sur le tillac.

L'ancre est levée. Un vent favorable enfle nos voiles, et nous éloigne du rivage. Nous avons dépassé le Diamant, écueil situé à la pointe de l'île de Pharos. Pendant le calme, ce rocher montre sa tête menaçante au-dessus des eaux. Lorsque la mer est en fureur, elle le couvre entièrement. Il faut le côtoyer pour entrer dans le Port; mais sa position est bien connue, et les Marins savent l'éviter.

A la distance où nous sommes d'Alexandrie, cette Ville assise en demi-cercle sur le rivage, se prolonge déjà en perspective. Une partie des maisons éclairée par le soleil, réfléchit une lumière vive, et s'avance sur le bord de la scène. Les autres, plongées dans l'ombre, paroissent dans l'enfoncement. Au-dessus s'élèvent des minarets, dont les flèches légères et hardies se perdent dans les airs. Ce tableau est couronné par la colonne d'Alexandre Sévère, qui domine toute la Ville. C'est le premier objet que l'on découvre en approchant de terre; c'est le dernier que l'on perd de vue en la quittant. Salut à la plus grande colonne que la puissance humaine ait élevé dans l'univers! Elle atteste aux Voyageurs que les arts ont fleuri dans cette contrée où règne l'ignorance et la barbarie. Adieu! magnifique monument qui fus tant de fois le but de mes prome-

nades. Je ne pouvois me lasser de contempler le bloc imposant de granit sur lequel tu reposes la majesté de ton fût et l'énormité de ton chapiteau ; mais tandis que je parle, il s'abaisse insensiblement ; il ne forme plus qu'un point noir dans la vapeur blanchâtre de l'horizon. Quoi ! si-tôt l'Egypte a disparu à mes regards !

On ne part point sans regret, Madame, d'un pays où l'on a passé plusieurs années de sa jeunesse, où l'on a vu d'antiques merveilles, où l'on a acheté, par beaucoup de fatigues et de périls, quelques instans de bonheur. Une sorte de mélancolie s'empare de l'ame. Plus ses sensations ont été vives, plus elle a de peine à se détacher des lieux qui leur donnèrent naissance. Elle se représente avec vivacité les images des objets qui l'émurent profondément, et, à leur aspect, elle frémit encore de crainte, de joie, de désir. Cette situation fait souvent verser des larmes ; mais elle porte avec elle un charme irrésistible, et on s'efforce de la conserver, jusqu'à ce que, fatigué de sentir, on a besoin de reposer sa pensée, en la tournant sur d'autres objets.

Je continuerai, Madame, dans le cours de cet ouvrage, à décrire, avec autant d'exactitude qu'il me sera possible, les lieux que je

visiterai ; mais je n'omettrai point les réflexions qu'ils m'auront fait naître, les affections que j'aurai senties. L'histoire du cœur humain n'est-elle pas la plus intéressante ? Et comment la faire connoître, si l'on tait les impressions dûes aux circonstances où l'on s'est trouvé ?

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE III.

A bord.

A. M. L. M.

Nous jouissons, Madame, du plus beau temps du monde. Le Ciel est sans nuages, et le vent du sud-est nous pousse directement vers le Port, où tendent nos désirs. Arrivés en haute mer, nous avons absolument perdu la terre de vue, et autant que les regards peuvent s'étendre, nous découvrons de toutes parts l'immensité des eaux, et la vaste étendue des cieux. Que ce spectacle est imposant! Qu'il remplit l'ame de nobles idées! Quoi! c'est l'homme qui a fabriqué cette maison de bois à laquelle il confie sa fortune et sa vie! Tranquille au sein de cet abri fragile, qu'un ver peut percer, qu'un choc fait voler en éclats, il ose braver les fureurs de l'Océan! Mais admirez les ressources de son génie. Il commande aux vents, les enchaîne dans la toile, et les force de conduire à son gré sa prison flottante.

Voyageant d'un bout à l'autre de l'Univers sur d'immenses plaines, sans signaux pour le guider, il lit sa route dans le ciel. Une aiguille tournée vers le pole, et la vue des astres, lui disent en quel endroit du globe il se trouve. Des lignes et des points que l'observation a fidèlement tracés sur le papier, lui marquent les îles, les côtes, les écueils, et son adresse sait les éviter. Qu'il tremble malgré sa science! Le feu des nuages s'allume sur sa tête, et peut embraser sa demeure. Des gouffres sont ouverts sous ses pas, et il n'a entre eux et lui que l'épaisseur d'une planche. A voir son assurance, ne diroit-on pas que cet être foible se croit immortel? Cependant il doit mourir... Il doit mourir pour ne revivre jamais.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE IV.

A bord.

A. M. L. M.

J'AI devancé, Madame, le crépuscule, pour contempler à loisir le lever du soleil. Ce spectacle, en pleine mer, est le plus ravissant que la nature offre aux regards de l'homme. Je vais tâcher de le peindre, sinon avec toute la pompe qu'il exige, du moins avec le plus de vérité qu'il me sera possible.

Le temps est serein, l'air calme, la fraîcheur charmante. Un souffle léger, mais favorable, nous fait voguer doucement. Rien ne trouble le silence profond qui règne sur les eaux. Il s'étend du couchant à l'aurore.

Quelques étoiles qui brillent encore au firmament vont bientôt disparoître. Déjà les premiers rayons du jour percent à travers la vapeur bleuâtre de l'horizon. La nuit retirée vers l'occident, rassemble ses ombres fugitives. L'orient se colore par degrés. Il lance à tra-

vers le vague des airs, des faisceaux de lumière qui tracent des bandes de pourpre sur la voûte azurée. Chaque instant varie la scène. Les objets s'éclairent davantage. Les teintes des couleurs deviennent plus vives. Mais quel spectacle étonne mes regards ! Mille gerbes d'or, parties d'un centre commun, se divisent dans les airs. Tout l'orient est en feu. Le soleil va paroître. J'apperçois à l'horizon son disque radieux. On diroit qu'il sort du sein de l'onde. Il a semblé poser un instant sur la surface liquide comme sur un trône. Quels torrens de flammes jaillissent de son sein ! les yeux en sont éblouis. Comme il s'élève majestueusement au-dessus des eaux qui multiplient à l'infini son image ! Le voilà ce brillant flambeau qui remplit l'univers de sa clarté ! Sa présence ranime les êtres sensibles, et porte la joie dans les cœurs. Salut au plus bel astre de la création ! Gloire à la main qui lui traça sa route dans les cieux.

J'ai l'honneur d'être avec respect, etc.

LETTRE V.

A. M. L. M.

CINQ jours se sont écoulés, Madame, depuis notre départ d'Alexandrie, et nous avons toujours eu le vent en poupe. S'il eût soufflé avec un peu de force, nous serions près d'arriver à Candie ; mais il a toujours été si foible, que nous avons à peine fait la moitié de notre route. Je n'ai jamais vu la mer plus tranquille ; nous voguons sans roulis, sans secousses, comme si nous descendions le courant d'une rivière. Cette manière d'aller est fort agréable. Assis sous une tente qui met à l'abri des feux du soleil, rafraîchis par les zéphirs qui se jouent dans les cordages, nous avançons presque sans nous en appercevoir. Malgré la lenteur de notre marche, si le même vent continue encore toute la nuit, demain nous serons à la vue de Rhodes, et de-là jusqu'à Crète, le trajet n'est pas long.

Jusqu'à cinq heures du soir, nous avons joui d'un temps superbe. Mais peu-à-peu l'occi-

dent s'est rembruni. Des vapeurs, d'abord légères, se sont étendues, amoncelées, épaissies. Elles forment une zone de nuages ténébreux qui, semblables à des montagnes, nous dérobent les derniers rayons du soleil couchant. Est-ce un présage de la tempête? Nos Marins l'appréhendent. Nous verrons.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE VI.

A bord.

A. M. L. M.

Nos craintes n'étoient pas sans fondement, Madame, le vent est changé. Ce n'est plus le zéphir oriental qui nous conduit. Un torrent d'air débordé du couchant, l'a repoussé vers les contrées brûlantes de l'Asie, et s'oppose, comme une barrière, à notre passage. Nous luttons vainement contre sa violence. Les bordées sont désavantageuses, et nous reculons au lieu d'avancer. Des nuages épais nous dérobent la vue du soleil. La mer, sombre, couvre ses flots d'écume. Des vagues mugissantes battent les flancs du navire. Les vents sifflent horriblement dans les cordages. La toile trop tendue brise ses attaches qui rompent avec éclat. Les mâts agités par un roulis violent, font craquer toutes les parties du bâtiment. Il semble à chaque instant qu'il aille se dissoudre.

Tous les Matelots sont en mouvement. Le Capitaine leur donne des ordres en criant. Le plus experimenté tient le gouvernail. D'autres tirent des cables. Ceux-ci, perchés sur le bout d'une vergue, plient une voile, et, balancés par le roulis du vaisseau, décrivent des arcs de cercle dans les airs ; ils se cramponnent avec les pieds sur une corde, et travaillent des mains, au risque d'être emportés à tout moment dans la mer.

Depuis sept jours, Madame, nous n'avons cessé de louvoyer, mais inutilement. Nous sommes jetés en arrière ; et si cela continue, nous aborderons en Chypre ou sur la côte de Syrie. Ce contre-temps m'a appris que notre navire étoit mauvais voilier, et l'équipage qui le monte fort ignorant. Il n'est composé que de Grecs qui entendent mal la manœuvre, et l'exécutent avec lenteur. Jamais ils n'ont pu virer vent devant, de manière qu'à chaque fois qu'ils changent les amures, nous perdons plus que nous n'avions gagné dans la bordée. Le Capitaine n'est guère plus instruit. Il n'a pas une seule fois pris hauteur. On ne trouve à son bord, ni octan, ni quart-de-cercle, parce qu'il ne connoît pas l'usage de ces instrumens. La carte marine lui est étrangère. Il ne mesure point la marche du vaisseau

avec le loc. Enfin, c'est un vrai Patron de barque, qui se conduit à l'estime, le jour suivant le cours du soleil, la nuit à la clarté des étoiles. Quand le ciel est embrumé, il se dirige, comme il peut, avec la boussole, dont il ignore même la déclinaison. Ne seroit-ce point un des Pilotes des anciens Grecs? Je suis tenté de croire qu'il étoit au siège de Troyes; que quelqu'un des Dieux de la fable l'a rendu à la vie pour nous faire trouver vraisemblable les éternels voyages des héros d'Homère. Quoi qu'il en soit, je crains bien que nous n'arrivions pas de si-tôt à Candie.

Le parti en est pris. Nous renonçons pour un temps à l'île de Crète. Lassé de lutter inutilement contre la fortune contraire, mon Zanthiote vient de tourner la proue vers l'Asie mineure. Nous allons, dit-il, chercher un abri dans quelque Port ; et lorsque le temps sera plus favorable, nous recommencerons notre route. Il ignore en quel lieu nous allons aborder ; mais lorsqu'il aura gagné la terre, il fera tous ses efforts pour ne plus la perdre de vue. C'est ainsi que les Grecs naviguent. Pour moi, je commence à me repentir de m'être embarqué avec un tel guide. Le sort en est jeté. Il faudra le subir.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE

LETTRE VII.

A. M. L. M.

POINT de changement, Madame, à notre sort. Le vent souffle constamment de l'ouest. Il a chassé les nuages vers les sommets glacés du Liban. Le ciel s'est éclairci, et nous continuons de courir sur la terre que les vigies ont annoncée du haut des mâts. L'on n'apperçoit encore, de dessus le pont, que l'apparence d'un nuage immobile. A mesure que nous avançons, il grossit et s'étend. Actuellement nous sommes certains que c'est le continent. Cette assurance a porté la joie dans tous les cœurs. Mais l'inquiétude y mêle un peu d'amertume. Le Capitaine n'ayant point pris hauteur, ignore notre latitude, et ne peut dire en quel lieu nous allons aborder. En attendant, nous marchons toujours en avant.

Insensiblement les objets s'éclairent davantage. Nous distinguons les montagnes, les collines, et un promontoire qui s'avance dans

la mer. Il présente un front nu couvert de roches énormes. Nos Marins l'ont reconnu. Ils disent que la terre élevée, qui paroît dans l'enfoncement, est l'île de Château-Rouge. Ils prétendent y mouiller avant la nuit, et portent dessus à pleines voiles.

Nous approchons de la côte. Le rivage semble dépouillé de verdure. A la vérité, le soleil se couche derrière les hautes montagnes, et n'éclaire plus que leurs sommets. L'ombre descend rapidement dans les vallées, et l'œil n'apperçoit les objets qu'à travers un voile. Graces au ciel, nous entrons dans le port de Château-Rouge. Nous allons jetter l'ancre au pied du rocher sur lequel cette bourgade est bâtie.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE VIII.

A. M. L. M.

DEPUIS trois jours, Madame, nous sommes mouillés dans le port de Château-rouge. J'ai employé ce temps à visiter le pays, et je puis vous en offrir une description exacte. Mais songez, je vous prie, qu'ici la vérité fait peur. Plus mes pinceaux seront fidèles, plus vous frémirez en me lisant.

Cette île est située dans la partie occidentale d'un golfe demi-circulaire, formé par la côte de Caramanie, autrefois la Lycie. Elle n'a pas une demi-lieue de circuit, et n'est séparée du continent que par un canal étroit. Ses rivages sont inabordables, excepté du côté du port, où se trouve la bourgade composée d'une centaine de maisons. Elle est bâtie sur un rocher, à la pointe duquel on voit un petit fort Turc qui sert d'épouventail aux corsaires. L'espace qu'elle occupe est extrêmement resserré, et par la mer, et par une montagne

fort rude, qui s'élève à plus de 300 pieds. Ce mont, taillé à pic, présente comme une muraille, dont les quartiers de rocher semblent prêts à fondre sur les maisons, et à les abîmer dans les flots. Je l'ai gravi avec peine, et j'ai vu sur le sommet une plaine d'un demi-quart de lieue de tour, sans culture, et simplement couverte d'herbes à moitié brûlées. Au milieu est une petite chapelle bien pauvre et bien solitaire.

De cette hauteur on découvre la Méditerranée au nord et au midi, les hauts sommets du Taurus bornent le reste de l'horizon. Lorsque l'on est descendu dans le bourg, on se trouve comme au fond d'un entonnoir. On est environné de côtes escarpées qui se perdent dans les nues, et dérobent la vue du Ciel. Elles forment une ceinture de rochers nus taillés à pic, et suspendus sur des abîmes. Ces pierres échauffées par le soleil, réfléchissent une lumière vive qui blesse les yeux. Jamais la verdure n'embellit ces tristes rivages. On y distingue seulement quelques plantes bulbeuses, et des arbrisseaux épineux qui se plaisent sur le bord des précipices. Tel est le spectacle que les habitans de Château-Rouge ont sans cesse devant les yeux. Il présente l'image d'une éternelle stérilité. Je crois

que, dans le monde entier, on ne trouveroit pas un séjour plus affreux.

Vous jugez, Madame, combien les Grecs qui l'habitent doivent être misérables. Ils ne peuvent ni semer, ni moissonner. L'île ne produit point de légumes, point de fruits, point de grains. Leurs plantations se bornent à environ cinquante pieds d'olivier. Ils ont pour tout bétail, des chèvres, qui, grimpant sur la cîme des rochers, y cherchent leur nourriture. Pour comble de misère, l'île n'a qu'une seule source, située presque au sommet de la colline. Ce sont les femmes qui vont puiser l'eau à la fontaine. Je les ai vu gravir avec peine un sentier escarpé, porter sur leurs épaules de grosses cruches, et revenir chargées au risque de se précipiter avec leur fardeau. On ne doit pas envier une pareille habitation. Aussi, la plus belle maison ne s'y loue que douze francs par an, et la jeune épouse qui reçoit en dot un pied d'olivier et une chèvre, y passe pour riche.

La fortune a semblé vouloir dédommager les habitans de Château-Rouge, en leur donnant des voisins indolents. Lorsque le temps des récoltes est venu, ils passent en Caramanie, et font la moisson pour les Turcs. Ils en rapportent du bled, du vin et diverses provi-

sions. Leur position les rend marins. Ils naviguent les trois quarts de l'année, et reviennent l'hiver consommer, dans le sein de leurs familles, le fruit de leurs épargnes. La plûpart font le commerce de bois qu'ils achètent à bon compte et qu'ils vendent très-cher à Alexandrie. Ils se servent pour cela de bateaux pontés, qui ne portent pas beaucoup de charge, mais qui vont très-vîte, et demandent peu d'entretien. La pêche fournit aussi en partie à leurs besoins. Tels sont les moyens qu'ils emploient pour subsister.

Le croiriez-vous, Madame, dans ce lieu qui paroît le rebut de la nature, j'ai trouvé un Provençal établi. Il s'est lié d'intérêt avec un Grec. Ils habitent la même maison, possèdent une barque en commun. Le premier ayant formé des liaisons avec les Ottomans, achète en Caramanie des bois de chauffage et de construction, et l'autre va les vendre en Egypte, où il prend en retour des denrées utiles à son pays. Ils paroissent dans une sorte d'aisance, et vivent en bonne intelligence. Le Français se regarde comme l'agent de sa Nation, et rend à ses compatriotes tous les services qui dépendent de lui. En revanche, il reçoit quelques légers présens. Je ne puis que me louer de son honnêteté. Il a tué en notre honneur

un mouton, peut-être le seul qui soit dans l'île, et nous a régalés de son mieux avec d'excellent muscat cueilli sur le continent. Tout chez lui se pratique à l'orientale. Nous avons mangé par terre, assis autour des plats posés sur le tapis. Ensuite on a bu à la ronde dans une large coupe, l'unique sans doute que possèdent les deux associés. Le café est venu après, puis la pipe, et il fallut fumer longuement. J'ai beaucoup questionné mon hôte, et entre les choses qu'il m'a apprises, en voici une qui m'a paru intéressante.

« Pendant mes courses à travers les mon-» tagnes de Caramanie, je trouvai, au pied » d'un arbre différent du mûrier, des cocons » d'une soie blanche et fine, beaucoup plus » gros que les cocons ordinaires. En regardant » sur les feuilles, j'apperçus les insectes qui les » produisoient. Quelques-uns filoient encore. » C'étoient des chenilles noirâtres, plus grandes » que le ver à soie. J'en rapportai quatre avec » leurs cocons, et les envoyai au Consul de » Rhodes ; mais il paroît qu'il ne les a pas » reçues, car je n'en ai point entendu parler » depuis ».

J'ai fait les plus vives instances à mon hôte pour l'engager à me conduire au lieu où il avoit vu cette espèce de ver à soie. Il m'a ré-

pondu que la guerre étoit allumée entre les Turcs de cette province, et qu'il étoit impossible d'y pénétrer. Il a promis qu'aussi-tôt que la paix seroit rétablie, il m'en enverroit en Candie, avec des feuilles de l'arbre sur lesquels ils vivent. Je rapporte ces détails, afin d'engager les voyageurs, que les circonstances conduiront dans cette contrée, à tâcher de se procurer quelques-unes de ces chenilles précieuses. Les arbres qui croissent sur les terreins élevés de la Caramanie, viendroient à merveille en France; ce seroit un avantage pour les hommes, et une source de richesses pour une Nation, d'acquérir et de multiplier une nouvelle espèce de ver qui produit la soie.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE IX.

A Château-Rouge.

A M. L. M.

TANDIS que nous sommes à Château-Rouge, Madame, allons visiter de beaux restes d'Antiquité situés à peu de distance. J'ignore s'ils sont connus, du moins je n'en ai lu la description dans aucun auteur.

En partant du port de Château-Rouge, et en voguant pendant une demi-heure vers l'Orient, on arrive dans une anse que la côte d'Asie forme en se retirant. C'est la partie la plus large du golfe. Elle a près d'une lieue d'étendue. On y trouve un port commode où les vaisseaux sont à l'abri de la tempête. Le premier objet qui frappe les regards en approchant de terre, est un vaste amphithéâtre construit de belles pierres, et de forme circulaire. Il a environ soixante-dix pieds de hauteur, et quatre-vingt gradins élevés les uns

au-dessus des autres. Au cinquième rang, en commençant à compter d'en haut, on remarque à chacune des extrémités du demi-cercle, une place entourée d'une balustrade. Sans doute que c'étoient des postes d'honneur destinés aux principaux personnages du pays. Cet immense amphithéâtre pouvoit contenir les habitans d'une grande ville, et servir aux spectacles qui se donnoient sur la terre, et peut-être sur les eaux. Sa construction est d'une solidité à l'épreuve du temps; du moins jusqu'à présent il n'a point souffert de ses injures. L'arêne seule a été dégradée par la mer qui paroît avoir gagné sur le terrain. Au-delà de ce grand monument, la terre est couverte de ruines. Les plus remarquables sont disposées autour d'une vaste place. On y distingue sur-tout les superbes restes d'un bâtiment spacieux. De grosses colonnes renversées, d'autres debout, des murs épais à moitié démolis, des chapiteaux bien sculptés, des morceaux de corniches, annoncent les débris d'un temple; car les Anciens faisoient éclater toute leur magnificence dans les édifices consacrés à leurs dieux. Au pied des rochers qui entouroient la ville, on admire des tombeaux parfaitement bien conservés : quelques-uns sont entourés de colonnes qui soutiennent un dôme

solidement construit; d'autres ne présentent que de simples sarcophages creusés dans la pierre. Plusieurs, composés d'une chambre sépulchrale taillée dans le roc, sont précédés de gradins par où l'on monte à un péristile soutenu par des colonnes. La cupidité, qui foule aux pieds les lois les plus sacrées, a violé ces asyles respectables des morts, en arrachant la pierre qui en fermoit l'entrée.

Tel est, Madame, l'état déplorable de cette antique cité, autrefois si florissante. Son port dépourvu de vaisseaux, ce magnifique amphithéâtre sans spectateurs, ces ruines amoncelées, ces tombeaux mêmes dépouillés des corps qu'ils conservoient, inspirent de tristes réflexions aux curiéux qui les contemplent. Est-ce la fureur d'un conquérant qui a renversé cette ville? A-t-elle succombé sous les ravages du temps? L'homme et les élémens ont-ils conjuré sa ruine?

Je serois porté à croire que les épouvantables tremblemens de terre, arrivés sous les Monarques du Bas-Empire, ont abîmé la partie basse de cette ville. Les débris que l'on trouve sur le bord du rivage et jusques dans les eaux, semblent l'attester. Une autre preuve, c'est que, dans les villes maritimes, ainsi qu'on le voit à Telmissus, sur la même côte, les am-

phithéâtres étoient assez éloignés de la mer, et sur un terrain assez elevé pour qu'elle ne pût y pénétrer. Aujourd'hui, lorsque les flots sont agités, ils entrent dans celui que je viens de décrire, battent les murailles, et bouleversent l'arêne. Enfin la tradition du pays porte que la moitié de cette ville a été engloutie dans un tremblement de terre. Je n'en ai pu savoir l'époque, mais le fait paroit certain.

Le spectacle d'une ville détruite, Madame, attriste l'ame; mais il excite encore plus la curiosité. On désire connoître son ancien nom, et ce qu'elle fût autrefois. Efforçons-nous de le découvrir. (1) Strabon, Géographe exact, nous mettra sur la voie. Après avoir décrit la partie occidentale de la Lycie, il ajoute :

« En remontant le fleuve Xanthus l'espace » de dix stades, on trouve un temple de La- » tone, et 60 stades au-dessus, la ville de » Xanthus, une des plus grandes de la Lycie. » Patare vient après. C'est aussi une ville con- » sidérable. Elle a un port, et plusieurs tem- » ples. Patare en fut le fondateur. Ptolémée » Philadelphe l'ayant aggrandie, la nomma

(1) Strabon, livre 14, Description de la Lycie.

» Arsinoë de Lycie, en l'honneur de son » épouse. Plus loin, la ville de Myra est bâtie » sur une colline élevée, à vingt stades de la » mer. Suivent les embouchures du fleuve » Limyrus, et la ville de Limyra éloignée » d'une lieue du rivage ».

Voyons la description des mêmes lieux par Pomponius Méla. Cet Auteur commence d'Orient en Occident.

« (1) Après le promontoire que forme le » mont Taurus, ou trouve le fleuve Limyra » avec une ville de même nom. Ce district » contient plusieurs villes qui, excepté Pa- » tare, sont peu considérables. Cette dernière » est fameuse par son temple d'Apollon, qui » jouit autrefois d'autant de célébrité que celui » de Delphes, à cause de ses richesses et de » la confiance qu'inspiroient ses oracles. Au- » delà est le fleuve Xanthus avec une ville de » même nom ».

Ces deux Géographes, comme vous le voyez, Madame, placent Patare entre les embouchures de Xanthus et du Limyra. Ils ne marquent, dans cet espace, aucune autre

(1) Pomponius Méla, livre premier, Description de la Lycie.

ville avec un port ; il paroît donc que les ruines dont nous parlons sont celles de Patare, puisqu'elle se trouve entre ces deux rivières, et qu'elle a un port.

L'histoire peut ajouter un nouveau degré de certitude à ce sentiment. (1) Tite-Live décrit ainsi une expédition entreprise par les Romains contre « Patare : C. Livius, arrivé » à Rhodes, déclara aux Citoyens le sujet de » sa mission. Ayant réuni tous les suffrages, » il joignit trois quadrirêmes à sa flotte, et » fit voile vers Patare. D'abord un vent favo- » rable les y portoit avec vîtesse. Les Romains » espéroient que la terreur d'une apparition » subite favoriseroit leur dessein. Bientôt le » vent changea, la mer devint orageuse, cepen- » dant, à force de rames, ils parvinrent à gagner » la terre ; mais les environs de la ville ne » leur offroient aucun abri, et la violence des » flots les empêchoit de se maintenir devant » le port ennemi, sur-tout aux approches de » la nuit. Ils passèrent outre et gagnèrent le » port de Phœnicunte, éloignée de Patare tout » au plus de deux mille pas (2). ».

---

(1) Tite-Live, livre 37, chapitre 16.

(2) Deux mille pas romains font à-peu-près trois quarts de lieue.

Le port de Phœnicunte ne peut être que celui de Château-Rouge. La distance de deux mille pas de cette île aux ruines que j'ai décrites est la même que l'historien Romain marque de Patare à Phœnicunte. D'ailleurs l'étendue du golfe n'offre absolument que ces deux ports. Ajoutez à cela (1) qu'Etienne de Bysance, place sur la côte de la Lycie une île appellée Phœnice, c'est de-là que Tite-Live aura tiré le nom de Phœnicunte.

Je crois, Madame, que ces témoignages réunis donnent à la vérité le dégré d'évidence qu'elle doit avoir. D'Anville, dans sa carte ancienne de l'Asie, ne me paroît pas avoir parfaitement connu la position de Patare. Il la place un peu trop à l'occident. Il a aussi négligé l'île de Château-Rouge, mais c'est probablement à cause de sa petitesse, et du peu d'étendue qu'il donne aux côtes.

Cette ville eut pour fondateur Patare, fils d'Apollon (2); ainsi il n'est pas surprenant

---

(1) Phœnice est une ville de Crète; on trouve aussi, sur la côte de Lycie, une île qui porte ce nom. Etienne de Bysance, *de urbibus*.

(2) Patare est une ville de Lycie. Elle reçut son nom de Patare, fils d'Apollon, et de Lycia, fille du Xanthe. *Etienne de Bysance*. Voilà pourquoi Horace donne à Apollon le nom de *Patareus*, liv. 3, ode 4.

que les habitans ayent élevé à ce dieu le temple fameux dont parle Pomponius Méla, et dont on peut encore reconnoître les débris (1). Apollon y rendoit les oracles pendant six mois de l'année, et pendant les six autres à Delos.

Souffrez, Madame, qu'avant de finir cette lettre, je vous offre un tableau rapide de l'ancienne Lycie et de ses habitans, peint d'après Strabon (2). La Lycie forma autrefois une république florissante. Elle étoit composée de 33 villes, qui toutes avoient droit de voter dans les assemblées nationales. Les plus grandes donnoient trois suffrages (Patare étoit de ce nombre), les médiocres deux, et les plus petites un. C'étoit-là que le peuple assemblé élisoit ses magistrats et un *Lyciarque* ou chef de la Lycie. L'équité y régloit les impositions et distribuoit avec égalité les charges publiques. Ce gouvernement sage entretint les mœurs parmi les Lyciens. Malgré l'exemple de leurs voisins, ils ne se livrèrent point à la piraterie, et ne se permirent jamais de trafic honteux. La victoire ne put les corrompre. Après d'heureux succès qui les ren-

(1) Servius, sur l'Enéide, livre 4.

(2) Strabon, livre 14.

dirent

dirent maîtres des mers, depuis l'Asie mineure jusqu'en Italie, ils conservèrent leur modération et la simplicité de leurs usages antiques. Lorsque les Romains, aux armes desquels rien ne pouvoit résister, eurent conquis ces contrées, ils furent frappés de la sagesse de cette République et la laissèrent jouir de sa liberté et de ses loix. Le seul droit qu'ils lui ôtèrent, fut de décider de la paix ou de la guerre, dans ses assemblées nationales, sans la participation de Rome.

Que ne peuvent point la liberté, les mœurs, et un bon gouvernement, pour le bonheur des hommes ! La Lycie, qui posséda autrefois ces avantages précieux, devint heureuse et puissante. Sa marine domina sur une grande partie de la Méditerranée. Les ruines de Patare nous apprennent que les arts y fleurirent. Trente-trois villes dans une petite province annoncent quelle fut sa population : aujourd'hui quelle différence ! le despotisme, semblable à un feu dévorant, a passé sur cette riche contrée, et les villes se sont changées en misérables bourgades, les habitans ont disparu, et la terre a fermé son sein fécond. Les Grecs, qui auroient pu s'y multiplier, et y entretenir l'abondance, en se livrant à l'agriculture, aiment mieux se réfugier sur

des rochers inhabitables, que d'être soumis à la rapacité des tyrans que la Porte envoie pour les gouverner. Si les chefs des nations, frappés de ces grands exemples que leur présente l'histoire, daignoient réfléchir sur les effets miraculeux d'une bonne administration et s'occuper à l'établir dans leurs Etats, de quelle sûreté, de quelle puissance, de quelle gloire, de quelle félicité ils environneroient leurs Trônes!

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE X.

A bord.

A M. L. M.

Nous avons levé l'ancre, Madame, dès la pointe du jour. Le vent fixé au nord-est nous promet une heureuse traversée, au moins jusqu'à Rhodes. Je vous avouerai que je quitte Château-Rouge sans regret. L'humiliation où vivent les Grecs dans l'Empire Ottoman, les vexations qu'ils éprouvent, peuvent seules les forcer à habiter un rocher sauvage, où l'on ne trouve aucune des choses nécessaires à la vie, où l'horizon est borné de toutes parts par des côtes effroyables, et d'où l'on n'apperçoit le ciel que perpendiculairement sur sa tête. Hé-bien ! ces infortunés attachés à leur prison y traînent une vie misérable, sans songer à chercher ailleurs une habitation plus heureuse ; tant l'amour de la patrie est profondément gravé dans le cœur de l'homme !

Nous avons débouqué le canal étroit qui

sépare l'île du Continent. Nous côtoyons le rivage à la distance de deux lieues. Notre Capitaine ne veut plus se risquer en pleine mer. Il aime la vue de la terre. Cette navigation seroit plus amusante si la côte nous offroit des habitations, des forêts, de rians paysages. Mais elle est déserte ; on n'y découvre pas une seule bourgade ; le soleil a brûlé le peu de verdure qu'elle produit au printemps, et l'œil n'aperçoit que des rocs entassés, contre lesquels les flots vont se briser avec fracas. Dans le lointain, les hauts sommets des montagnes terminent l'horizon. Dépouillés de leurs pins antiques, ils paroissent sans ornement. Les ombrages, les bosquets Lyciens, chéris autrefois d'Apollon Pataréen (1), ont disparu de la terre. N'en soyez point étonnée, Madame, les Turcs abattent sans cesse les bois de ces contrées pour les vendre aux étrangers ou pour leurs usages, et n'y plantent jamais un seul arbre.

Toutes nos voiles sont dehors. Le vaisseau fend avec vîtesse le sein des ondes qui blanchissent sa proue. Nous désirons ardemment

---

(1) Qui Lyciæ tenet
Dumeta, natalemque sylvam
Delius, et Patareus Apollo. *Horace, liv. 3, ode 4.*

arriver à Rhodes, pour y prendre des rafraîchissemens. Le Capitaine accoutumé à vivre, comme son équipage, de fromage, de poisson salé, de figues sèches, et d'une espèce de biscuit extrêmement dur, que l'on fait en Egypte, n'avoit pris des provisions fraîches que pour dix ou douze jours. En voilà dix-sept que nous sommes en mer. L'ancienne Phœnice n'a pu rien nous fournir, et nous commençons à sentir la famine, comme si nous venions de faire le tour du monde. Il ne nous reste plus qu'un peu d'eau et de pain noir aussi dur que la pierre ; mais la vue de Rhodes dont nous découvrons les montagnes, nous console. Si le vent ne change pas, nous y serons mouillés demain matin, et là nous trouverons de quoi satisfaire nos besoins pressans.

Quel nouveau spectacle s'offre à nos regards ! Quelle multitude innombrable de cignes et de grues naviguent sur les eaux ! Ils sont rangés par files comme des soldats en ordre de bataille. Chacune de ces files a plus d'un quart de lieue de long, et nous en avons compté trente voguant parallèlement. La tête de cette armée se termine en pointe, et forme comme la proue d'un vaisseau. Tous gardent leurs postes malgré le mouvement des vagues qui les élèvent et les abaissent tour-à-tour.

Ils en suivent l'impulsion, et paroissent balancés sur le dos de la plaine liquide ; leur plumage d'une blancheur éblouissante, contraste admirablement avec le verd transparent des eaux. Plus loin, voici encore une nouvelle troupe semblablement disposée, tous ont la tête tournée vers l'Afrique, où ils voguent de concert.

Ces oiseaux, chassés par les neiges et les glaces du nord, descendent, aux approches de l'hiver, dans les climats plus doux. Ils gagnent d'abord la mer Noire où ils trouvent de la nourriture. Lorsque le froid commence à s'y faire sentir, ils partent avec le vent de nord, traversent l'Asie mineure et viennent se reposer sur les bords de la Méditerranée. Ils la passent ensuite tantôt en nageant, tantôt en volant. C'est ainsi qu'ils gagnent les rivages d'Afrique, et sur-tout de l'Egypte où les grands lacs de Menzalé et de Bourlos leur fournissent une pâture abondante. Ils y demeurent tout l'hiver : mais les cigognes, qui apparemment aiment une température plus chaude, quittent ces lacs au mois de Novembre, remontent vers le Saïd et s'établissent sur le Mœris et le canal de Joseph. Elles purgent ces contrées des grenouilles innombrables, des insectes et des reptiles qui vivent

dans les marais. Telle est la marche que suivent ces oiseaux. Mais j'entends des cris multipliés. Les chefs ont donné le signal. Voilà ces navigateurs ailés qui s'élèvent dans les airs et volent ensemble du côté du midi. Pour fendre avec plus de facilité cet autre élément, ils s'ordonnent en triangle et l'angle le plus aigu forme la tête de l'armée. Quelle sagesse dans les actions des êtres qui nous semblent dépourvus de raisonnement! Heureux peut-être de n'avoir pas cette liberté dont l'homme abuse si souvent, ils ne contrarient point les vues de la Nature, et jouissent sans trouble de la portion de bonheur qu'elle leur a assignée.

L'île de Rhodes se découvre à plein devant nous. Elle présente des collines formées en amphithéâtre, et terminées par une haute montagne. Nous allons au plus près, et forçons de voiles pour gagner le port. Mais nous ne l'atteindrons pas avant la nuit. Déjà le soleil s'abaisse derrière les montagnes. Elles nous ont dérobé son globe radieux qui se peint encore dans les nuages. Comme il borde leurs contours d'or et de pourpre! Que leurs couleurs sont éclatantes! Quelques-uns concentrant dans leur sein des milliers de rayons, les réfléchissent de ce foyer ardent, et parois-

sent des globes de feu qui voyagent dans les airs. D'autres dont la partie basse est privée de lumière, ressemblent à des montagnes ténébreuses diversement figurées, et lancent de leurs pointes lumineuses, ou les éclairs du Rubis, ou les feux du Topase. Celui-ci entr'ouvrant son sein, dont les bords sont vivement colorés, laisse voir l'azur du ciel enchassé dans l'or. Ceux-là formés en bandes satinées, sont légèrement lisérés d'une bordure aurore. Que ce spectacle est merveilleux ! Qu'il donne une idée sublime de celui qui dit : *Que la lumière se fasse, et la lumière se fit.* La nuit vient d'abaisser un voile noir devant ces tableaux magnifiques, et les regards restent encore attachés vers les cieux, et l'ame reste encore profondément pénétrée de sentimens d'admiration et de reconnoissance. Elle dit intérieurement : qu'ils sont grands les ouvrages du Créateur, et que l'homme est foible dans ses conceptions !

J'ai l'honneur d'être avec respect, etc.

LETTRE XI.

A M. L. M.

NOUS nous flattions, Madame, d'entrer hier dans le port de Rhodes ; c'étoit trop compter sur la constance du vent. Il changea tout-à-coup pendant la nuit, et nous força de courir des bordées devant l'île. Nous en avons été fort proches. Quelques bosquets d'une verdure charmante nous offroient des ombrages contre l'ardeur du soleil. La ville dont nous découvrions les tours élevées, nous promettoit les provisions dont nous avions besoin. Tout irritoit nos désirs ; mais semblables à Tentale, nous ne pûmes satisfaire que nos regards. Le vent d'ouest qui nous a tant contrarié, vient encore de tromper notre espérance. Après avoir louvoyé pendant un jour et une nuit, le Capitaine, qui ne s'opiniâtre point contre la fortune, a tourné une seconde fois la proue vers la côte d'Asie, et est venu se réfugier dans le golfe de Macri, où nous avons jetté l'ancre ce matin.

Le golfe de Macri, autrefois nommé Glaucus, s'avance environ deux lieues dans les terres. Il se prolonge entre deux côtes fort élevées qui le bornent au levant et au couchant, se rétrécit peu-à-peu, et aboutit à une jolie vallée à l'entrée de laquelle se trouve un petit village habité par des Grecs. Nous nous sommes hâtés d'y descendre, afin de nous procurer des rafraîchissemens. Malheureusement une caravelle Turque, qui mouilloit dans le port, avoit tout enlevé. Nous n'avons pas trouvé un seul morceau de pain. On a promis d'en cuire, et nous espérons déjeûner ce soir de grand appétit. En attendant, je suis allé visiter la vallée et ses restes d'antiquité. Tandis que je suivois les détours d'un ruisseau qui l'arrose, et qui porta autrefois le nom de fleuve Glaucus, j'ai apperçu sur ses bords un figuier fort grand et couvert de fruits. Plusieurs ceps de vigne plantés au pied, l'embrassoient étroitement et mêloient à son feuillage, des pampres verds, à travers lesquels on distinguoit des grappes couleur de pourpre, et des figues qui commençoient à jaunir. Combien ce bel arbre a charmé mes regards! Que j'ai béni le destin qui avoit dirigé mes pas vers cet endroit! Vîte je me suis élancé sur ses branches. Que les figues et les raisins

sont un excellent régal, quand pendant vingt-quatre heures, on a eu pour nourriture un peu de pain noir, dur comme la pierre, et de l'eau-de-vie pour se désaltérer ! Jamais je n'ai fait un aussi bon repas. Les fruits étoient délicieux. Je ne pouvois m'en rassasier. Lorsque la faim a été calmée, je me suis souvenu du ruisseau qui baignoit le pied de mon bienfaiteur, et je me suis désaltéré avec délices. Son eau pure et limpide m'a semblée préférable aux vins les plus exquis. Cette aventure m'a fait songer qu'il se trouve des être malheureux qui meurent de besoin, tandis que leurs frères nagent dans l'abondance. Ah ! que ceux qui me liront, s'attendrissent lorsque la pauvreté, les yeux baissés, le teint pâle, leur dira d'une voix étouffée : j'ai faim ; car la faim est un cruel tourment.

Telmissus étoit bâtie au pied de la colline qui borne la vallée à l'orient (1). Les An-

---

(1) *Ciceron de divinatione*, livre premier, dit : Thelmessus est une ville de Carie.

Etienne de Bysance de Urbibus : Thelmessus est une ville de Carie ; mais Philon et Strabon la placent dans la Lycie. En effet, elle suit le mont Dédale, et est limitrophe de l'une et de l'autre province.

Pomponius Méla de la Lycie : Telmissus termine la Lycie du côté de l'occident.

ciens, d'accord sur la situation de cette ville, la font dépendre, les uns de la Carie, les autres de la Lycie, sans doute parce qu'elle étoit limitrophe de ces deux provinces. Il me semble que l'on peut s'en rapporter au sentiment de Strabon dont l'exactitude est reconnue (1).

« Au-delà du mont Dœdale qui appartient » à la Lycie, on trouve dans la même pro- » vince, la petite ville de Telmissus, avec un » promontoire du même nom, où la nature a » formé un port..... Vient ensuite le mont » Cragus, remarquable par ses huit sommets. » Il a donné naissance à la fable de la chi- » mère. Au pied de cette montagne, on voit » une colline qui s'élève brusquement de la » mer, et qui s'appelle encore chimère. » Cette colline, suivant Pline (2), vomissoit des flammes pendant la nuit. Voilà l'origine de cette fable.

Telmissus n'étoit pas une ville considérable. Strabon ne la compte point parmi celles qui avoient droit de donner trois suffrages

---

(1) Strabon, livre 14.

(2) Pline, chapitre 27 : le mont Chimère, situé dans la Lycie, jette des flammes pendant la nuit.

dans les assemblées nationales. Mais elle étoit renommée pour ses devins. C'est-là, dit Ciceron (1), que florissoit la science des aruspices. Son port est à l'abri de tous les vents. Il est défendu à l'ouest par le mont Dœdale, à l'est par le promontoire de Telmissus, au nord par les collines élevées qui font la base du Cragus, et au midi par de petites îles qui, se trouvant en travers du golfe, rompent la violence des flots. Encore de nos jours, les vaisseaux battus de la tempête, y peuvent mouiller en sûreté. Cet avantage, le plus précieux des villes maritimes, rendit Telmissus commerçante, et y fit fleurir les arts, comme l'atteste le beau théâtre qu'on y admire. Il est construit en face du port, dans la colline qui le domine du côté de l'orient. Ce théâtre forme un demi-cercle, et a vingt-quatre rangs de gradins. On entre dans l'arêne par trois portes d'une architecture très-simple. La partie droite, adossée contre la montagne, est éboulée, et les gradins sortis de leurs places, sont entassés sans ordre. Le reste est assez bien conservé. Ce théâtre a beaucoup moins de grandeur, de majesté, de

(1) Ciceron *de Divinatione*, livre premier.

magnificence que celui de Patare. Il n'a pas aussi bien résisté aux injures du temps. Sans doute que ces monumens étoient proportionnés à l'étendue et à la puissance des villes qui les avoient fait construire ; j'ai vu le nom de M. de Choiseuil-Gouffier écrit sur les pierres du théâtre de Telmissus, qu'il a fait graver avec beaucoup de soin.

A quelque distance de-là, et en suivant la même colline du côté du nord, on apperçoit un grand nombre de tombeaux taillés dans le rocher. Ils sont construits dans le goût de ceux de Patare, mais avec moins de noblesse. Un péristile, soutenu par des colonnes, précède les plus remarquables. La soif de l'or n'a pas plus épargné les uns que les autres ; presque tous ont été violés. On a arraché la pierre qui les fermoit, et les corps qu'ils contenoient. Un grand nombre ne présente que de simples sarcophages creusés dans la pierre. Au-dessus, on voit les ruines d'un château qui servoit peut-être de citadelle à Telmissns (1). Voilà tout ce qui reste de cette ancienne ville. La mousse et les ronces couvrent en partie

(1) On peut voir ces antiques monumens gravés avec de grands détails et beaucoup d'exactitude, dans le voyage pittoresque de la Grèce, par M. de Choiseuil-Gouffier.

ses mausolées. J'ai remarqué, aux environs, de jeunes platanes et des touffes de myrthes couverts de fleurs, qui m'ont un peu consolé du triste spectacle que j'avois sous les yeux. Harassé d'avoir gravi les rochers pendant une partie du jour, brûlé par l'ardeur du soleil, je suis revenu sur les bords du charmant ruisseau, au pied de mon figuier chéri. J'y ai trouvé un ombrage frais, des fruits exquis, et les douceurs du repos. Rien ne trouble le calme que l'on goûte en ce lieu. Point de bruit de voiture, point de tumulte, pas même les sons de la voix humaine. Tout y est paisible et silencieux. A peine le zéphyr agitoit le feuillage. A peine il faisoit plier le roseau fragile. De hautes montagnes semblent vous séparer du reste de l'univers. C'est l'asyle de la paix et du silence.

Le soleil continue d'éclairer cette belle vallée comme aux siècles passés. Il l'échauffe de ses feux créateurs. La terre y pousse de toutes parts des plantes vigoureuses, des buissons touffus, et des herbes dont les eaux entretiennent la fraîcheur. Mais la main de l'homme manque à la nature. Elle y est agreste et sauvage. Les épines y croissent à la place des arbres utiles. Les joncs viennent là où l'on verroit des campagnes couvertes de bleds. Pour

peu que l'art voulût enrichir ces lieux, ils offriroient bientot des bosquets de myrthes, d'orangers, de grenadiers, et tous les trésors de Cérès et de Pomone.

Les Grecs qui habitent cette vallée, la laissent en friche. On n'y trouve pas un seul arpent cultivé. Ils sont sans courage, sans énergie. Et que pourroient-ils entreprendre ? S'ils semoient, s'ils plantoient, on les croiroit riches, et l'Aga viendroit dévorer leurs possessions. Le cultivateur n'arrose la terre de ses sueurs que pour en recueillir les fruits. Si cet espoir lui manque, il tombe dans le découragement. Tel est l'état actuel des Grecs soumis à l'empire Ottoman.

Assis près des ruines de Telmissus, mes idées erroient ainsi sur les objets qui se présentoient à mes regards, lorsque la fraîcheur et les ombres sont venu m'avertir qu'il falloit quitter la pelouse où je reposois agréablement. J'ai dit adieu au ruisseau qui m'avoit désaltéré, au figuier qui m'avoit nourri, et je suis allé rejoindre à bord mes compagnons de voyage qui me croyoient perdu.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE

LETTRE XII.

A Rhodes.

A M. L. M.

LA fortune, Madame, nous a poursuivis jusqu'au bout. Nous étions prêts d'entrer dans le port de Rhodes lorsqu'un coup de vent a chassé le vaisseau au large. Il a eu beaucoup de peine à regagner la terre. Enfin nous avons jetté l'ancre une lieue au midi de la ville, dans un petit enfoncement que forme la côte (1). Aussi-tôt après mon débarquement, je suis allé visiter M. Potonier, Consul de France, qui m'a reçu fort honnêtement, et m'a logé chez lui. C'est de sa maison, c'est de Néocorio (2) que je vous entretiendrai de l'ancienne

(1) Cet enfoncement, qui paroît avoir été pris sur la côte, est probablement le port que Démétrius fit creuser pendant le siège de Rhodes, pour mettre ses vaisseaux à l'abri de la tempête et des entreprises de l'ennemi. Il est au midi de la ville, précisément à la distance que marque Diodore de Sicile.

(2) Village près de Rhodes, où réside le Consul de France.

Rhodes, la plus orientale, la plus belle des Cyclades. En vous offrant ensuite le tableau de son état actuel, vous aurez un terme de comparaison, et pourrez vous former une juste idée de cette île ; permettez, Madame, que je remonte dans l'antiquité, et que j'expose briévement à vos regards les principaux traits de son histoire. Ces temps reculés, où l'homme imitateur gravoit des images pour se rappeler des faits, sont le règne de la fable ; mais souvenez-vous qu'elle cache presque toujours la vérité sous le voile des allégories.

Plusieurs anciens Auteurs assurent que Rhodes fut autrefois couverte par la mer, qu'elle éleva sa tête humide au-dessus des eaux, et devint une île. Ils n'en marquent pas l'époque, qui se perd dans la nuit des siècles ; mais la tradition en a conservé le souvenir, et les plus graves Ecrivains de l'antiquité l'ont admise comme certaine. Délos et Rhodes, dit Pline, (1) célèbres depuis long-temps,

---

(1) *Pline, liv. 2, chap.* 87. Cet Auteur cite plusieurs autres îles de la Méditerranée, telles qu'*Anaphé*, *Nea*, entre Lemnos et l'Hellespont, et la quatrième année de la cent trente-cinquième Olympiade *Therasia, et Thera*, aujourd'hui *Santorin*.

Pindare, *Olymp. ode* 7. Les fastes antiques attestent

naquirent autrefois de la mer. Tant d'autres témoignages attestent le même fait que l'on ne peut guère le révoquer en doute. Philon (1) attribue cet événement à la diminution des eaux de la mer. Si cette opinion avoit quelque fondement, la plûpart des îles de l'Archipel, étant plus basses que Rhodes, auroient une pareille origine. Or l'histoire ne dit rien de semblable. Il est bien plus naturel de penser que les feux volcaniques qui, la quatrième année de la trente-cinquième Olympiade, firent sortir des abimes de la mer *Therasia* et *Thera*, aujourd'hui Santorin, qui depuis, et de nos jours même ont élevé dans les environs plusieurs îlots, donnèrent autrefois naissance à Rhodes et à Delos (2).

---

qu'au temps où Jupiter et les immortels partageoient la terre, Rhodes ne paroissoit pas encore au milieu de la mer, mais qu'elle étoit cachée dans ses profonds abimes.

Aristides in Rhodiacâ, *Ammien*, *liv.* 17, disent de même que l'île de Rhodes fut autrefois couverte par les eaux de la mer.

(1) *Philon*, *de mundo* : la mer, dit-on, a certainement diminué, ainsi que l'attestent Rhodes et Délos, car elles étoient autrefois couvertes des eaux de la mer. Dans la suite des temps, ces eaux ayant baissé peu-à-peu, ces deux îles célèbres se sont élevées au-dessus de leur surface.

(2) *Strabon*, *livre premier*; une île étant née tout-à-coup

Les premiers habitans de l'île furent les Telchins que la fable appelle enfans de la mer (1). Strabon (2) les fait sortir de Crète, et dit qu'on les regarda comme des enchanteurs, parce qu'ils possédoient diverses connoissances. Ils furent les premiers qui enseignèrent l'usage du fer et de l'airain, et qui firent une faulx à Saturne.

Hélius ou le Soleil, épris d'amour pour une nymphe nommée Rhodes, donna à l'île le nom de son amante (3). Ses fils, nommés Héliades, succédèrent aux Telchins. Instruits dans l'astronomie, ils partagèrent l'année en saisons, et firent une science de la navigation. Cercaphus, l'un deux, ayant épousé

---

entre Thera et Therasia, les Rhodiens, qui possédoient alors l'empire de la mer, osèrent s'en approcher avec leurs vaisseaux, et y consacrèrent un temple à Neptune Asphalius.

(1) *Diodore de Sicile, livre* 5.

(2) *Strabon, livre* 14.

(3) Cette allégorie signifie, dit Diodore, que l'île étant humide et marécageuse, la chaleur du soleil fit évaporer les eaux surabondantes, et rendit le sol très-fécond. Elle semble confirmer aussi l'opinion des Anciens sur la naissance de cette île. En effet, puisque Rhodes étoit sortie du sein des eaux, la terre dut, pendant long-temps, être humide et marécageuse. L'astre bienfaisant qui la dessécha et la rendit féconde, reçut les adorations des habitans, et ils se dévouèrent à son culte.

Cydippe, en eut trois fils, *Lindus*, *Yalisus* et *Camirus*. Après la mort de leur père ils partagèrent l'empire et chacun d'eux bâtit une ville de son nom (1).

(2) Vers ce temps Danaüs, fuyant d'Egypte avec ses filles, aborda à Linde. Ayant été favorablement reçu par les habitans, il y éleva un temple à Minerve, dans lequel il consacra la statue de cette déesse. Trois de ses filles moururent dans l'île et les autres le suivirent à Argos.

(3) Après le départ de Danaüs, Cadmus, fils d'Agenor, cherchant Europe par l'ordre de son père, essuya une affreuse tempête pendant laquelle il promit de consacrer un temple à Neptune, s'il échappoit à la mort. Etant débarqué à Linde il exécuta son vœu, et laissa des prêtres pour desservir le temple. Il offrit à Minerve Lindienne, un bassin d'or avec une inscription en caractères Phœni-

---

(1) *Strabon, liv.* 14, *Diodore de Sicile, liv.* 5. D'autres disent que ces villes furent bâties par Tlépolème, fils d'Hercule, qui leur donna les noms des trois filles de Danaüs, qui moururent dans l'île. D'autres enfin en attribuent la fondation à Althemène, petit-fils d'Hercule.

(2) Diodore de Sicile, liv. 5.

(3) *Ibid.*

ciens. Athenée nous représente cette descente comme une expédition militaire ; il dit que Cadmus s'empara d'une partie de l'île, en chassa les Héliades et y établit les Phœniciens.

(1) Dans la suite, l'île se remplit de serpens et reçut le nom d'*Ophiusa*. Quelques-uns, d'une grandeur effroyable, dévoroient les habitans. L'oracle de Délos ayant été consulté, déclara qu'il falloit y amener Phorbas. Ce guerrier étoit dans la Thessalie à la tête d'un corps de troupes. Il se rendit à l'invitation des Rhodiens, détruisit les monstres qui ravageoient l'île, et s'y établit. Ses services importans lui firent décerner, après sa mort, les honneurs héroïques. Conon assure qu'il chassa les Phœniciens de Rhodes.

(2) Peu de temps avant la guerre de Troye, Tlépolème, fils d'Hercule, aborda dans l'île de Rhodes avec ses compagnons. Ayant été favorablement accueilli, il y fixa son séjour ; devenu Roi de l'île, il partagea les terres entre les habitans, et les soumit à des loix équitables. A son départ pour la guerre de Troye, il laissa le gouvernement à

---

(1) Diodore de Sicile, liv. 5.

(2) *Ibid.*

Butès, un de ses compagnons ; il se distingua pendant le siège et mourut dans la Troade.

Les Rhodiens, dès ces temps reculés, étoient déjà recommandables par leur marine. L'île leur fournissoit des bois de construction, et leur situation les invitoit à profiter des avantages du commerce (1). Ils naviguoient jusqu'en Espagne. Ils fondèrent Parthenope, aujourd'hui Naples, en Campanie, et bâtirent, après le siège de Troye, Maïorque et Minorque. L'île étoit divisée entre les habitans de Linde, d'Ialyse, et de Camire (2). C'est ce qu'Homère donne à entendre lorsqu'il dit, en parlant des Rhodiens : ils ont trois villes, trois tribus ; Jupiter qui gouverne les immortels et qui aime les humains, les a comblés de richesses.

J'ai passé rapidement sur les siècles, et omettant nombre de traits que rapportent les Mythologistes, je viens au temps où les Rhodiens rassemblés par l'intérêt commun, ne formèrent qu'un corps de nation, et fondèrent la ville qu'ils appellèrent Rhodes, du

(1) *Strabon, livre* 14.

(2) *Iliade, livre* 6. Homère nomme ces villes, au même chant, *Linde, Ialise, et l'Argilleuse Camire.*

nom de l'île. Cette grande entreprise arriva pendant la guerre de Péloponèse « (1). Vous » savez presque tous, dit Aristides, qu'avant » l'expédition navale de Lysandre le Lacédé- » monien, la ville que vous occupez n'étoit » pas bâtie. L'île s'appeloit Rhodes, mais la » cité de ce nom ne subsistoit pas encore. Les » Rhodiens habitoient alors trois villes qu'Ho- » mère a comptées ».

(2) Rhodes eut pour Architecte Hyppodamus de Millet qui éleva les superbes murs du Pirée, détruits bientôt après par les Lacédémoniens (3).

Les habitans de Linde, d'Ialyse et de Camire, se réunirent dans ses murs et ne composèrent qu'une seule république. Elle avoit environ trois lieues de circuit (4) et pouvoit contenir un peuple immense. Elle étoit placée

---

(1) *Aristides in Rhodiacâ.*

(2) *Strabon, livre* 14. La ville de Rhodes, qui subsiste actuellement, fut construite, pendant la guerre du Péloponèse, par l'Architecte qui bâtit les murs du Pirée.

(3) *Strabon, liv.* 14. D'abord les habitans de Linde, d'Ialise et de Camire, formèrent des républiques particulières. Ils se réunirent ensuite pour habiter Rhodes.

(4) *Strabon, liv.* 14, lui donne 80 stades de circuit, qui font environ trois lieues.

à la pointe d'un promontoire qui s'avance vers l'Orient, au même endroit où se trouve la ville moderne. Le terrain étant en pente, l'architecte y conforma son plan, et perça les rues avec tant d'habileté, que ce défaut devint une beauté (1). « Rhodes, dit Diodore, » s'élevant en amphithéâtre, tous les yeux » étoient frappés par la vue des vaisseaux, » par l'éclat des armes, et l'on concevoit une » haute idée de sa puissance ». Strabon qui avoit beaucoup voyagé, et qui connoissoit Rome, Alexandrie, Memphis, et les cités les plus fameuses de l'Asie, ne put s'empêcher de leur préférer Rhodes (2). « La beauté de » ses ports, dit-il, de ses rues, de ses murs, » la magnificence de ses monumens l'élèvent » si fort au-dessus des autres villes, qu'il » n'en est aucune qu'on puisse lui comparer. » Aristides (3) l'a décrite plus en détail, et » le tableau qu'il nous en a laissé frappe d'é- » tonnement et d'admiration.

» Dans l'intérieur de Rhodes, on ne voyoit » point une petite maison à côté d'un grande.

---

(1) *Diodore de Sicile, liv.* 20.

(2) *Strabon, liv.* 14.

(3) *Aristides in Rhodicâ.*

» Toutes étoient d'égale hauteur, et offroient » le même ordre d'architecture, de manière » que la ville entière ne sembloit former qu'un » seul édifice. Des rues fort larges la traver- » soient dans toute son étendue. Elles étoient » percées avec tant d'art que, de chaque côté » que l'on portât ses regards, l'intérieur pa- » roissoit superbement décoré. Les murs dont » la vaste enceinte étoit entrecoupée de tours » d'une hauteur et d'une beauté surprenan- » tes, excitoient sur-tout l'admiration. Leurs » sommets élevés servoient de phare aux na- » vigateurs. Telle étoit la magnificence de » Rhodes, qu'à moins de l'avoir vue, l'imagi- » nation ne pouvoit en concevoir l'idée. Toutes » les parties de cette immense cité liées en- » tr'elles par les plus belles proportions, com- » posoient un ensemble parfait, dont les murs « étoient la couronne. C'étoit la seule ville » dont on put dire, qu'elle étoit fortifiée » comme une place de guerre, et ornée » comme un palais ».

Ajoutez à cette description des temples superbes, dont les portiques étoient enrichis de tableaux des plus grands peintres, une foule de colosses et de statues d'un travail merveilleux, un magnifique théâtre, des arsenaux d'une vaste étendue, des flottes qui venoient

de toutes les parties du monde payer aux arts le tribut que leur doivent les richesses : ajoutez-y un peuple libre, courageux, savant, fortuné, et vous aurez l'idée de la plus belle ville de l'univers. Je ne puis m'empêcher, Madame, de présenter à vos regards quelques-uns de ses chefs-d'œuvre. Pline après avoir fait l'énumération des colosses les plus fameux, ajoute : « mais (1) aucun d'eux n'ap» proche de celui que les Rhodiens consa» crèrent au soleil. Il fut l'ouvrage de Carès de » Linde (2), Elève de Lysippe (3). Ce colosse » avoit soixante-dix coudées de haut, (envi» ron cent cinq pieds (4). Un tremblement » de terre le renversa 56 ans après son érec» tion (5); dans cet état il paroît encore une

---

(1) Pline, livre 34, chapitre 7.

(2) Une des villes de l'île de Rhodes.

(3) Ce Lysippe, célèbre Statuaire, avoit fondu à Tarente un colosse de 40 coudées.

(4) Simonides, dans l'Anthologie, lui donne 80 coudées de hauteur. *Strabon, liv.* 14; *Isidore Ori. liv.* 14, chap. 6, et *Festus*, s'accordent tous avec Pline, et disent qu'il n'avoit que 70 coudées.

(5) *Polybe, liv.* 5, *Orose, liv.* 4, *Paulus Diaconus, Hist. misc.* s'accordent tous à dire que, dans ce temps-là, l'île de

» merveille. Peu d'hommes peuvent embrasser » son pouce ; ses doigts sont plus grands que » la plûpart des statues, ses membres fracas- » sés laissent appercevoir dans son intérieur » de profondes cavités remplies d'énormes » pierres que l'artiste y avoit fait entrer pour » l'affermir sur sa base On dit qu'il employa » douze années à l'achever, qu'il coûta 300 » talens, somme que les Rhodiens retirèrent » des machines de guerre que Démétrius avoit » laissées devant leurs murs lorsqu'il en leva » le siège. On voit dans cette ville cent autres » colosses moins grands à la vérité, mais assez » superbes pour que chacun d'eux illustrât la » place où il seroit érigé. Ajoutez à cela cinq » statues colossales des Dieux, ouvrages pré- » cieux de Bryaxis ».

(1) Quelques historiens modernes voulant ajouter du merveilleux à l'histoire du colosse, ont prétendu qu'il avoit les pieds posés sur deux rochers situés à l'entrée du port, et que les vaisseaux passoient à pleines voiles entre ses jambes. Cette fable ne mérite aucune

---

Rhodes et la Carie furent agitées par un violent tremblement de terre qui y causa de grands ravages, et renversa le fameux colosse.

(1) *Rollin, Histoire ancienne.*

croyance. Elle est démentie par le silence de l'antiquité, qui certainement n'auroit pas oublié un fait aussi remarquable. Au contraire, les historiens qui parlent de la chûte du colosse, ceux qui l'ont vu attestent qu'il étoit couché par terre (1). S'il avoit été placé à l'entrée du port, il seroit tombé dans la mer, et ils n'auroient pas manqué de nous l'apprendre. Il étoit encore renversé du temps de Pline. Il le fut jusqu'à la (2) douzième année du règne de l'Empereur Constans. A Cette époque Mauhias, Lieutenant d'Othman, s'étant emparé de Rhodes, détruisit cette statue colossale qui avoit mérité d'être mise au nombre des sept merveilles du monde (3). Il la vendit à un juif qui en emporta les dé-

(1) *Strabon, liv.* 14; le colosse de Rhodes, renversé par un violent tremblement de terre, et maintenant couché par terre, a les genoux brisés. Certain Oracle a empêché les Rhodiens de le relever. Cette statue colossale, la plus belle que les hommes aient offerte aux Dieux, a été mise au nombre des sept merveilles du monde.

(2) *Paulus Diaconus, Hist. misc.*

(3) *Constantin Porphyrogenete* dit qu'il fut vendu à un Juif d'Edesse, et augmente prodigieusement le nombre des chameaux qui emportèrent les débris, et qu'il fait monter à 30,000.

bris à Emèse, sur 900 chameaux, (1) 932 ans après son érection.

Tous les arts s'empressoient de concourir à l'embellissement de Rhodes. La peinture y disputa le prix à la sculpture. Les temples renfermoient une foule de chef-d'œuvres, parmi lesquels « on admiroit, dit Strabon (2), deux » tableaux de Protogènes, qui représentoient » l'un, Ialysus, l'autre, un Satyre debout sur » une colonne avec une perdrix à ses pieds ; ce » dernier ayant été exposé aux regards du pu- » blic, l'oiseau causa une admiration univer- » selle, au point que l'on négligea le Satyre, » à la perfection duquel l'artiste avoit employé » toutes les ressources de l'art. L'enthousiasme » augmenta bien davantage lorsque l'on eut » apporté devant ce tableau des perdrix ap- » privoisées ; et en effet on les entendoit chan- » ter dès qu'elles l'appercevoient, ce qui réjouis- » soit beaucoup la multitude (3). Protogènes » indigné que l'on donnât tant de prix à ce qui » n'étoit qu'un ornement, obtint du Préfet du

(1) Murtius, dissertation sur l'île de Rhodes.

(2) Strabon, livre 14.

(3) Protogènes étoit de Canne, ville de Carie, soumise aux Rhodiens.

» temple la permission d'effacer l'oiseau, et » l'effaça.

(1) Pline décrit ainsi le tableau d'Ialysus dont parle Strabon : « Le plus beau des ouvra- » ges de Protogènes, est le tableau d'Ialysus » que l'on voit de nos jours, consacré dans le » temple de la paix à Rome. Pour le prému- » nir, s'il étoit possible, contre les injures du » temps et les atteintes de la vétusté, le peintre » le composa de quatre couches de couleur » ajoutées l'une sur l'autre, espérant que si la » première s'effaçoit, elle seroit remplacée par » les suivantes. On voit dans ce tableau, un » chien admirablement bien peint. Le hasard » et l'art concoururent à sa perfection. L'ar- » tiste, après avoir exécuté toutes les parties » de l'animal, et vaincu, à force de talens, les » difficultés qu'elles offroient, étoit content de » son ouvrage; mais il restoit un objet qu'il dé- » sespéroit de pouvoir exprimer d'une manière » parfaite; c'étoit l'écume qui blanchit la gueule » du chien haletant; il ne pouvoit attraper la » nuance convenable; toujours outré, il s'é- » cartoit de plus en plus de la nature. Enfin, » l'écume lui sembloit peinte et non produite

(1) Pline, liv. 35, chap. 10.

» naturellement. Ces observations le tourmen-
» toient d'autant plus, qu'il ne se contentoit
» pas de la vraisemblance dans un tableau ; il
» y vouloit voir la vérité. Souvent il effaça,
» souvent il changea de pinceaux, sans parve-
» nir au point qu'il s'étoit proposé. Irrité contre
» l'impuissance de l'art, il jetta de dépit l'é-
» ponge contre le tableau pour l'effacer. Elle
» frappa au but, et y disposa les couleurs au
» gré de ses désirs. Le hasard, cette fois, rendit
» la nature (1) ».

J'ai rapporté ces deux exemples pour faire voir combien les anciens excelloient dans la peinture. Protogènes et Apelles, son contemporain, imitèrent si parfaitement la nature, que leurs tableaux présentoient des êtres vivans animés. L'illusion étoit telle, que les animaux, les hommes mêmes y furent souvent trompés. Que l'on ne s'imagine pas que l'artiste né avec le plus de talent, puisse sans des efforts prodigieux, parvenir à ce haut degré de perfection. Il faut qu'un travail opiniâtre, et des

(1) C. Cassius, qui s'empara de Rhodes, et qui en enleva toutes les offrandes, excepté le char du soleil, emporta ce beau tableau, *Dion Cassius*. Il subsista jusqu'au temps de Commode, sous l'Empire duquel le Temple de la Paix fut brûlé, c'est-à-dire 450 ans. *Hérodien, livre premier.*

connoissances

connoissances approfondies de toutes les parties de l'art, secondent le génie; sans cela il ne crée rien pour l'immortalité. Protogènes (1) employa sept années à finir le tableau d'Ialysus; et s'il faut en croire Pline (2), il ne se nourrit pendant tout ce temps que de lupins, de peur qu'une nourriture trop succulente n'émoussât la sensibilité de ses organes. Rien ne prouve mieux l'idée sublime que ces anciens Artistes avoient de la perfection, et combien ils étoient enflammés de l'amour de la gloire, puisqu'ils lui faisoient de pareils sacrifices.

Ne croyez pas, Madame, que Rhodes ne possédât qu'un petit nombre de tableaux excellens. Les portiques de ses temples étoient ornés de peintures d'un prix infini; la possession d'un seul de ces ouvrages immortels, dit Aristides (3), eût suffi pour rendre une ville

---

(1) *Plutarque, vie de Démétrius*: Protogènes peignoit, pour les Rhodiens, le tableau d'Ialysus. Démétrius l'enleva dans une maison des fauxbourgs, lorsqu'il n'étoit pas encore achevé. Les Rhodiens lui envoyèrent un Hérault pour le conjurer d'épargner cet ouvrage. Le Prince répondit qu'il brûleroit plutôt les images de son père, qu'un tableau d'un art aussi merveilleux. On dit que le Peintre employa sept années à le perfectionner.

(2) *Pline, liv.* 35, *ch.* 10.

(3) *Aristides in Rhodiacâ.*

illustre. Voici ce qu'en dit Lucien (1), qui n'est pas flatteur. Il parle de son séjour à Rhodes : « J'étois logé dans le quartier du temple » de Bacchus, et dans mes momens de loisir, » je parcourois la ville pour en examiner les » monumens. De temps en temps je goûtois un » plaisir exquis en me promenant sous les por- » tiques du temple, et en contemplant les » peintures admirables qui les décoroient. Ce » spectacle avoit d'autant plus d'attrait pour » moi, que je comprenois les sujets, et que je » repassois dans ma mémoire les fables héroï- » ques qu'ils représentoient ».

Les sciences et les lettres marchent toujours de-pair avec les beaux-arts dont elles sont le guide et le flambeau. Les Rhodiens s'y distinguèrent. Leurs écoles parvinrent à un si haut point de célébrité, que les premiers personnages de la république romaine en devinrent les disciples. De ce nombre furent Caton (2), Marcus-Brutus (3), Cicéron, Cassius (4),

(1) *Lucien in amoribus.*

(2) *Aurélius Victor, vie des Hommes Illustres.*

(3) *Ciceron in Bruto.*

(4) *Appien, guerre civile, liv.* 4. Cassius partit pour Rhodes : Il y fut instruit aux beaux-arts et aux délicatesses de la langue grecque.

César (1), Pompée (2), etc. Ces hommes nés pour commander ne bornoient pas leur éducation à des connoissances frivoles; ils apprenoient tous le Grec, qui étoit alors la langue universelle, étudioient avec soin leurs loix et celles des autres nations. Ils s'efforçoient surtout de se rendre recommandables dans l'art de la parole. Devant traiter en présence d'un peuple éclairé les intérêts du monde entier, il falloit que l'éloquence frappât les esprits, présentât aux uns des images vives, aux autres des raisonnemens frappans, et portât la persuasion dans tous les cœurs. L'éloquence étoit aussi nécessaire aux Romains d'alors que le génie de la guerre.

A quoi doit-on attribuer cet état florissant de la république Rhodienne? Est-ce à la fertilité de son terroir, à la beauté de son climat, à la bonté de sa position? Ces avantages y contribuèrent sans doute; mais ils ne furent point la source de ses richesses et de sa puis-

(1) *Plutarque, vie de César :* il fit voile vers Rhodes pour y étudier l'éloquence sous Appolonius Milon, dont Cicéron avoit été le Disciple.

(2) *Plutarque, vie de Pompée* : il se rendit à Rhodes, y étudia l'éloquence sous les Sophistes qui l'enseignoient, et leur donna à chacun un talent.

sance. Elle les dut à la bonté de ses loix, et à la sagesse de son gouvernement, seules bases solides sur lesquelles est fondée la gloire des empires. « On ne sauroit trop admirer, dit » Strabon (1), le soin avec lequel les Rhodiens » ont conservé le code excellent de leurs loix (2), » la sagesse qui brille dans les diverses parties » de la République, et principalement dans » l'administration de la marine. Ces moyens » puissans leur ont assuré, pendant long-temps, » l'empire de la mer, la destruction des pira- » tes et l'amitié des Romains ». Alliés de toutes les puissances, ils ménageoient avec adresse leurs divers intérêts, et évitoient d'entrer dans leurs querelles particulières. Cette sage politique leur procura une longue paix, et fit fleurir leur commerce qui s'étendoit d'un bout à l'au-

---

(1) Strabon, liv. 14.

(2) Les Empereurs Romains adoptèrent le code naval des Rhodiens. *Volusius Marcianus de lege Rhodiacâ*, nous a conservé cette déclaration de l'Empereur Antonin : « Moi, le maître » du monde : que les affaires qui concernent la marine, soient » jugées par le code naval des Rhodiens, toutes les fois que » nos loix ne le contrediront point ».

M. Pastoret, dans une excellente Dissertation couronnée par l'Académie des Inscriptions, a démontré l'influence de ces loix sur la marine des Romains.

tre de la Méditerranée. Rhodes étoit l'entrepôt de toutes les nations commerçantes. « Le na- » vigateur qui y abordoit, dit Aristides (1), » voyoit avec étonnement plusieurs ports for- » més par des moles de pierre jettés bien avant » dans la mer. L'un recevoit les vaisseaux » d'Ionie, l'autre ceux de Carie. Celui-ci offroit » son abri aux flottes d'Egypte, de Chypre et » de Phœnicie, comme si chacun d'eux eut été » fait exprès pour telle ville. Près de ces ports » s'élevoient des arsenaux, dont l'imposante » majesté étonnoit les regards. Si l'on considé- » roit l'immensité de leurs toîts d'un lieu élevé, » ils ressembloient à un vaste champ dont le » terrain est incliné ».

Les forêts du mont Atabyre (2), entretenues avec soin, fournissoient aux Rhodiens d'excellens bois de construction. Leurs vaisseaux étoient les meilleurs voiliers du monde, et leurs marins les plus expérimentés dans la navigation. C'est ce qui fait dire à Aristides (3) : « O » Rhodiens ! si jamais la tourmente vous avertit

(1) *Aristides in Rhodiacâ.*

(2) Atabyre, la plus haute montagne de l'île de Rhodes, produisoit d'excellens pins.

(3) *Aristides in Rhodiacâ.*

» de songer à votre sûreté, si vous avez à lutter » contre la fureur des flots, rappellez-vous le » bon mot d'un de vos marins. La tempête avoit » assailli son vaisseau : il voyoit l'abîme prêt à » l'ensevelir dans son sein ; alors, levant la » voix, il s'écria : ô Neptune ! apprends que je » n'abandonnerai point le gouvernail, et que » s'il faut être englouti, je dirigerai mon navire » jusqu'au fond de ton empire ». Telles furent, Madame, les sources de la puissance et de la gloire des Rhodiens. Alexandre (1) qui regardoit leur ville comme la première de l'univers, la choisit pour y déposer son testament.

Les Rhodiens méritoient de l'habiter. Leurs mœurs étoient douces et aimables, et leurs manières polies sans fadeur (2). Lorsqu'ils paroissoient en public, la décence accompagnoit leurs pas. On ne les voyoit point courir dans les rues, et ils reprenoient avec douceur les étrangers qui marchoient d'une manière inconsidérée. Au spectacle, lorsqu'une pièce méritoit des applaudissemens, tous les spectateurs gardoient un profond silence. C'étoit l'hommage dont ils croyoient devoir honorer

(1) Diodore de Sicile, l. 20.

(2) Dion Chrysostome, ora. 32.

les talens. A table, l'honnêteté et l'urbanité présidoient à leurs festins. L'ivrognerie en étoit bannie. Ils s'entretenoient amicalement avec leurs convives, et jamais ne leur faisoient sentir le faste d'un maître. « Ce sont ces vertus, » dit Aristides (1), qui rendent votre ville vénérable. Ce sont elles qui vous élèvent au-dessus des autres peuples, et vous attirent leur » amour et leur admiration. Vos mœurs antiques et vraiment Grecques, vous illustrent » bien davantage que vos ports, vos murs, » vos arsenaux ».

Un pareil peuple étoit humain. J'ignore si les hommes ont le droit de faire mourir leurs semblables, même coupables. Au moins les Rhodiens épargnoient à leurs concitoyens, l'horreur de ces sanglantes tragédies qui déshonorent nos cités. Loin que des échafauds fussent dressés dans les places publiques, loin que des mercenaires allassent publier dans les rues des arrêts qui dévouent aux flammes ou à la roue, des infortunés, la loi avoit interdit aux bourreaux l'entrée de Rhodes (2). La peine de mort étoit prononcée hors les portes de la

(1) *Aristides in Rhodiacâ.*

(2) Dion Chrysostome.

ville, (1). Et ils eussent regardé comme une impiété de la souiller du sang humain.

Cependant les Anciens reprochèrent aux Rhodiens les défauts qu'amènent les grandes richesses, le luxe et la volupté. Ils bâtissent, dit Stratonique, comme s'ils étoient immortels ; et ils servent leurs tables avec autant de profusion que s'ils n'avoient que quelques jours à vivre. Les vases dont ils usoient dans leurs répas, étoient d'une recherche infinie (2), et très-renommés pour le plaisir qu'on trouvoit à y boire. Ils faisoient entrer, dans leur composition, de la mirrhe, de la fleur de jonc odorant, du safran, du beaume de l'amome et du cinname cuits ensemble. Anacréon faisant le dénombrement de ses maîtresses, dit: au nom de Rhodes, écrivez deux mille amantes ; aussi les Anciens l'appellèrent la ville galante (3).

Le gouvernement de Rhodes fut toujours républicain. D'abord le pouvoir étoit entre les mains du peuple. Dans la suite les nobles s'en emparèrent, et formèrent une aristo-

---

(1) *Aristides in Rhodiacâ.*

(2) Athénée, liv. 7.

(3) Athénée, liv 8.

cratie (1). Ils n'abusèrent point de leur puissance. L'humanité les portoit à secourir leurs concitoyens. La politique leur fit sentir que ce sont les classes indigentes de la société qui fournissent les bras, sans lesquels un état ne peut subsister. Ils eurent donc soin de prévenir la misère qui éteint les hommes (2), et créèrent des magistrats dont l'unique emploi étoit de veiller aux besoins des pauvres, de leur fournir une nourriture saine, et de les employer aux travaux publics. Cette administration éclairée assura la tranquillité au sein de la République. Elle n'éprouva point ces agitations violentes, dont les secousses réitérées renversèrent celles d'Athènes et de Rome. A la vérité, elle essuya des orages passagers. Alcibiades, à la tête d'une flotte nombreuse, la soumit aux Athéniens ; mais ayant fait un traité d'alliance avec les habitans de Bysance et de Chio, elle secoua le joug (3). Mausole s'empara de Rhodes par ruse, et y établit la tyrannie. Artémise, son épouse, usant du

---

(1) Aristote, Politi. l. 5.

(2) Strabon, l. 14.

(3) *Libanius, de Rhodiorum libertate.*

même stratagême, en fit périr les principaux habitans. Mais les Rhodiens chassèrent leurs tyrans, et recouvrèrent leur liberté.

Cette République jouissoit des fruits heureux de sa sagesse, lorsqu'Antigone (1), jaloux de n'avoir pu la détacher de l'alliance de Ptolémée, Roi d'Egypte, lui déclara la guerre. Il fit contre elle d'immenses préparatifs, et envoya Démétrius son fils, pour la soumettre. Ce Prince savant dans l'art de prendre les villes, assiégea Rhodes par terre et par mer. Il inventa pour la réduire de nouvelles machines. Il fit rouler au pied de ses murailles, une citadelle de bois recouverte en fer. Cet édifice, d'une grandeur prodigieuse, avoit neuf étages, et se mouvoit en tout sens. On y faisoit jouer des catapultes qui lançoient des quartiers de rochers, et des pieux ferrés d'une grandeur prodigieuse. Tandis que des béliers, longs de deux cents pieds, et poussés par mille hommes à-la-fois, sappoient les murailles, une foule d'archers, placés sur les sommets de cette tour ambulante, plongeoient sur les assiégés, et les perçoient de leurs traits. Trente mille soldats étoient occupés à mouvoir

(1) *Diodore de Sicile, livre* 20, décrit ce siège fort en détail.

cette hélépole, à en faire jouer les machines, et combattre sous son abri. La plus forte tour de Rhodes, et une grande partie du mur, furent renversées. Mais le courage d'un peuple libre triompha des flottes de Démétrius, d'une armée nombreuse qu'il avoit à sa solde, et des talens guerriers que ce grand Capitaine déploya pendant une année d'attaque. Au moment où les assiégés étoient le plus vivement pressés, quelques Sénateurs proposèrent de renverser les statues élevées dans des temps plus heureux à Antigone et à Démétrius. Le peuple rejetta ce lâche conseil, et le reprocha comme un crime. Cette générosité envers un ennemi fit honneur aux Rhodiens dans l'esprit de toute la Grèce, et l'histoire en a conservé le souvenir (1).

(2) Mitridates, qui balança long-temps la fortune des Romains, qui soumit à son em-

(1) Ptolémée leur avoit rendu de grands services pendant cette guerre, en leur faisant passer des troupes et des flottes chargées de bled. Animés par la reconnoissance, ils envoyèrent consulter l'Oracle d'Ammon; et, sur sa réponse, ils consacrèrent, dans l'enceinte de leurs murailles, un monument magnifique, auquel ils donnèrent le nom de Ptolémée : c'étoit une place carrée, qui avoit sur chaque côté un portique d'une stade de long (600 pieds). *Diodore de Sicile, liv.* 20.

(2) *Aurelius Victor de viris illustribus.*

pire la Grèce et les îles de l'Archipel, vint échouer devant Rhodes (1). C. Cassius la prit pendant la guerre civile, et la dépouilla d'une partie de ses trésors. Malgré cet échec, elle se releva avec gloire, et les services qu'elle rendit aux Romains, lui firent obtenir, et sa liberté, et des villes nouvelles dans la Carie. Enfin, fidèle aux loix qui la gouvernoient, et au commerce qui entretenoit sa puissance, elle demeura libre jusques sous l'empire de Vespasien (2), qui le premier la réduisit en province romaine. Depuis ce moment, Rhodes n'a été qu'une des belles îles de l'Archipel. Sa fortune et ses richesses se sont évanouies. Il semble qu'en la privant de sa liberté, on ait éteint son génie, ce feu sacré qui lui avoit fait produire tant de merveilles. Les sciences, les lettres, les arts ensevelis avec elle n'y ont plus reparu.

Sous Constantin elle demeura dans le partage d'Orient. Cette division avoit affoibli l'empire. La lâcheté et les vices des Princes qui lui succédèrent, l'ébranlèrent jusques dans ses fondemens. Les Arabes, conduits par l'en-

(1) *Diodore de Sicile, livre* 20.

(2) *Suétone, vie de Vespasien, chap.* 8.

thousiasme que Mahomet leur avoit inspiré, marchant et combattant au nom de l'Eternel, conquirent les plus belles provinces. La douzième année du règne de Constans (1), Maulhias, Lieutenant d'Othman, se rendit maître de Rhodes. Dans la suite, les Empereurs Grecs en chassèrent les infidèles, et la gardèrent jusqu'au temps où Baudouin, devenu souverain de Constantinople, envoya un Préfet à Rhodes (2). Quelques temps après, Jean Ducas en fit la conquête. Les braves guerriers, connus alors sous le nom de Chevaliers de Saint-Jean, conduits par leur Grand-Maître, Foulques de Villaret, l'attaquèrent et la prirent après un sanglant combat où l'héroïsme triompha du nombre et de la valeur (3). Mahomet second, qui sembloit avoir enchaîné la victoire à son char, et qui fit trembler la chrétienneté, vint ternir l'éclat de ses lauriers devant cette place défendue par un petit nombre de héros. En 1522, Soliman vit périr une armée nombreuse sous ses murailles. Si ce redoutable conquérant de la

(1) *Zonaras, Annales* 3.

(2) *Nicephore Gregoras, liv.* 2.

(3) *Paulus Langius, in chronico Citizensi.*

Perse et de la Hongrie soumit Rhodes attaquée par toutes les forces des Ottomans, c'est à la honte des Princes chrétiens, qui n'envoyèrent pas un seul vaisseau au secours de ses intrépides défenseurs. Plutôt détruits que vaincus, presque tous furent ensevelis sous les débris de leurs forts. Soliman n'entra dans la ville qu'à travers des ruisseaux du sang de ses sujets. Il n'y trouva que des monceaux de ruines, et un petit nombre de Chevaliers couverts de blessures. A leur tête paroissoit Villiers de l'ile-Adam, vieillard célèbre, qui réunissoit au sang froid de son âge, le courage d'un héros, et la grandeur d'ame d'un sage.

Je viens d'exposer à vos regards, Madame, un court abrégé de l'histoire de Rhodes, depuis l'antiquité jusqu'au temps où elle passa sous la domination des Turcs ; il me reste à vous entretenir sur son état actuel.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE XIII.

A Rhodes.

A M. L. M.

JE n'ai plus à vous offrir, Madame, la description d'une ville magnifique, le tableau d'un sage gouvernement, la gloire d'une nation libre. L'ambition des Romains, la corruption des Monarques du Bas-Empire, le fanatisme des Arabes, les tremblemens de terre ont, tour-à-tour, dévasté l'île de Rhodes. Le despotisme des Turcs, succédant à ces fléaux, y a causé des maux non moins funestes. Monumens, sciences, arts, il a achevé de tout détruire.

La ville moderne, bâtie sur les ruines de l'ancienne, n'occupe pas le quart de son étendue, elle ne possède aucun monument remarquable. On n'y retrouve pas même les vestiges du théâtre, des temples, des portiques. Statues, colosses, tableaux, tout a été enlevé ou détruit. A ces rues larges et percées

avec art, à ces édifices parfaitement alignés, et dont les façades présentoient le même ordre d'architecture, ont succédé des rues étroites et tortueuses, des maisons sans goût, sans ordre, sans décoration. Je vous assure, Madame, que si un Rhodien du siècle d'Alexandre revenoit de nos jours dans sa ville natale, il y seroit absolument étranger, n'y reconnoîtroit aucun monument, et se croiroit transporté dans un pays habité par des barbares.

Les Chevaliers de Rhodes y ont laissé des traces de leur séjour. Leurs armoiries et quelques bustes des Grands-Maîtres sculptés en relief sur le marbre, décorent les façades de plusieurs bâtimens. Les murs, les tours qu'ils élevèrent subsistent encore, et portent les marques glorieuses de leur défense opiniâtre. L'Eglise de Saint-Jean a été convertie en mosquée. Le vaste hôpital où la charité chrétienne recevoit les fidèles de toutes les parties du monde, et leur fournissoit des secours, sert actuellement de grenier aux Turcs. Ces barbares le laissent dépérir, ainsi que la maison du gouvernement où l'on voit des marbres et des colonnes antiques.

Rhodes n'a plus que deux ports. Le plus petit regarde l'orient, et se nomme *Darca*.

Des

Des rochers que la nature a placés en avant, à peu de distance l'un de l'autre, en défendent l'entrée, et n'y laissent que le passage d'un vaisseau. Des moles élevés sur les côtés, le mettent à l'abri de tous les vents. Les Turcs, qui depuis la conquête de l'île n'en ont pas ôté un grain de sable, le laissent combler peu-à-peu. Il n'a plus de fond que pour des bâtimens marchands, encore sont-ils obligés de décharger une partie de leur cargaison avant d'y entrer. C'est-là que les navires vont carener, et que l'on construit des caravelles pour le Grand-Seigneur. On rendroit ce joli bassin propre à recevoir de gros vaisseaux, si l'on employoit, pour le creuser, les moyens dont on se sert à Marseille et ailleurs.

L'autre port est plus grand ; il porte le nom de Rhodes. Les frégates de trente canons peuvent y mouiller. Elles y sont défendues des vents d'ouest qui, dans ces parages, règnent neuf mois de l'année. Ceux du nord et et du nord-est y donnent à plein, et lorsqu'ils soufflent avec force, les vaisseaux courent risque d'être brisés contre les murs de la ville ou les rochers. Quoique Rhodes n'ait rien conservé de son antique splendeur, l'avantage de sa situation à la pointe d'un promontoire,

ses maisons disposées en amphithéatre ; ses murailles solidement construites, ses tours placées en avant sur des écueils, lui donnent un air de force et de puissance qui, de loin, en imposent aux yeux des navigateurs (1). Mais il n'y a point de troupes dans l'île. Ses forts sont sans défenseurs, et deviendront la conquête de la première nation qui les attaquera.

Le Pacha est le gouverneur-général de l'île. Il jouit d'un pouvoir absolu. Il préside à la justice civile et à la discipline militaire. Il nomme aux emplois qui viennent à vaquer, prononce la peine de mort, et est chargé d'entretenir le bon ordre dans toute l'étendue de son gouvernement. Ce premier officier, ne trouvant personne qui ose résister à ses volontés, peut s'abandonner sans crainte à tous les excès de la tyrannie.

Toutes les affaires contentieuses ressortent au tribunal d'un juge que l'on appelle Cadi. Ses décisions sont des arrêts irrévocables. Il

---

(1) Les Rhodiens n'ont point de troupes dans leur île. Ils ne sont point guerriers. Se sentant incapables de résister au moindre ennemi qui les attaqueroit, ils font venir, en temps de guerre, des soldats de la Caramanie, pour défendre leur ville. Ce sont des troupes indisciplinées, qui s'abandonnent à tous les excès d'une aveugle férocité, et qui sont plus à craindre aux habitans qu'aux ennemis.

partage aussi la justice ecclésiastique avec le Muphti. Ce dernier est l'interprête du Coran. Il préside à la religion, explique la loi divine, et le Pacha ne peut faire mourir un homme, sans qu'il ait prononcé sur la justice de la peine.

Les Grecs et les Juifs ont un chef qu'on nomme *Mouteveli*. C'est leur Intendant-Général. Il a l'inspection sur le droit de (1) *carach* (capitation imposée par le Grand-Seigneur sur ses sujets qui ne sont pas Musulmans, et que les hommes seuls payent). Il juge les différens nés parmi eux, sans avoir besoin de recourir aux autres puissances. Lorsque le Cadi a condamné au paiement un débiteur Grec ou Juif, il envoie sa sentence au Mouteveli, qui la fait exécuter, s'il le juge à propos. Tels sont les principaux officiers de l'île. Ils semblent tous conspirer sa ruine. Je vous en citerai quelques traits dont je puis vous garantir la vérité.

Le sol de Rhodes est sec et sabloneux; mais les sources nombreuses qui l'arrosent, fertilisent la terre et la rendent abondante. Le bled y croît à merveille. Son grain jaune, pesant et rempli d'une farine blanche comme

(1) Ce mot est arabe, il signifie tribut, imposition.

la neige, fait d'excellent pain. Si l'on cultivoit la moitié des campagnes qui peuvent en produire, les Rhodiens en auroient beaucoup au-delà de leur consommation, et en porteroient à l'étranger. Mais les Turcs ne sont point cultivateurs, et les Grecs, accablés par les corvées que le Mouteveli leur impose à son profit, découragés d'ailleurs par la crainte de ne pas jouir du fruit de leurs peines, laissent en friche des plaines superbes. Vous jugez bien, Madame, que le Pacha pourroit d'un mot couvrir la terre des trésors de l'agriculture. Il est Roi; il lui suffiroit de commander, et d'assurer sa protection au laboureur; mais il ignore si demain il sera en place, et craindroit de travailler pour son successeur. Une raison plus puissante le détermine à n'en rien faire. La misère du pays fait sa richesse. Rhodes ne fournissant pas à la nourriture de ses habitans, il envoie acheter à bon compte les bleds de la Caramanie, qui sont d'une qualité inférieure. Il les fait transporter au marché, en petite quantité, afin d'en hausser le prix. Ce qui révolte davantage, c'est que le taux mis au premier boisseau de la nouvelle récolte, sert de règle à tous ceux qui seront vendus pendant le reste de l'année. Cette loi est immuable, dût-elle faire périr

une partie du peuple. Cet infâme monopole, qui enrichit promptement ceux qui l'exercent, a les suites les plus funestes. Il tarit les sources du commerce et de l'agriculture. Il étouffe l'industrie des habitans. Que peut une nation qui manque des premiers besoins de la vie ? Quels échanges fera-t-elle avec les étrangers, si son sol ne peut la nourrir, si elle n'a ni arts, ni manufactures? Aussi le malheur public, et une dépopulation effrayante, accusent cette administration coupable. Le tableau suivant va vous en convaincre.

L'île de Rhodes contient deux villes ; la capitale dont je viens de parler, et l'ancienne Linde. La première est habitée par des Turcs et un petit nombre de Juifs.

Cinq villages occupés par des Musulmans.

Cinq bourgs et quarante-un villages habités par des Grecs.

Nombre des Familles.

Les Turcs.	4700 familles.
Les Grecs.	2700
Les Juifs	100
Total.	7500 familles.

En supposant cinq personnes par famille, nous aurons 37500 habitans ; or, l'île a plus de quarante lieues de circuit. Voilà donc

une surface immense occupée par moins de monde que n'en contient une ville médiocre de France. Ne diroit-on pas qu'à Rhodes la terre dévore ses habitans? Point du tout, elle est féconde, elle produiroit abondamment, comme autrefois, des bleds, des huiles, des vins excellens, de la cire, et même des bois de construction. C'est le despotisme, c'est le monopole des grands qui empêchent les hommes d'y naître, et qui les étouffent en naissant. Le tableau des revenus de l'île, répond parfaitement au nombre et à la pauvreté des Rhodiens. Permettez-moi, Madame, de vous l'offrir. Sans ces détails les faits que je raconte pourroient paroître incroyables.

Tableau des revenus de l'île de Rhodes.

Droits de *carach* ou de capitation.	42500	Piastres ou écus de 3 liv.
De la dîme sur les récoltes.	23050	
De Douane.	3500	
Sur les maisons.	6250	
Sur la ferme de la cire.	10300	
Sur le bétail.	800	
Aux portes.	200	
Sur la ferme des bains.	1200	
Sur le sel.	700	
Sur les Vignobles.	600	
Nouveau droit sur la tête de chaque Grec et Juif.	900	
Total.	90,000	

Voilà donc 90,000 piastres que l'île produit au Grand-Seigneur. Il faut retrancher de cette somme celle de. . . . 55500 piastres, qui sont employées à payer les Gardiens de la Ville, des Villages, les Inspecteurs des biens de la campagne, l'entretien des Mosquées, le pain et la soupe que le Sultan fait distribuer aux pauvres. Ainsi, il n'entre réellement dans ses coffres que. . . . . 34500 piastres.

D'après ce calcul, à l'exactitude duquel vous pouvez croire, Madame, cette grande île produit moins aux Empereurs Ottomans, que des terres de quelques lieues en France ne rapportent à leurs possesseurs. Ne me demandez pas ce qu'est devenu ce peuple puissant qui, profitant de sa situation avantageuse, de ses forêts, de ses ports, des richesses de son sol, couvrit la Méditerranée de ses flottes victorieuses. Je vous l'ai dit ; il perdit sa liberté, et avec elle ses sciences et son génie. Le gouvernement des Turcs a mis le comble à ses maux ; et un petit nombre de misérables, sans commerce, sans arts, sans industrie, parce qu'ils n'ont point de propriétés, errent

çà et là sur les plaines désolées de leur antique patrie.

Des trois villes fondées, suivant la fable, par les enfans du Soleil, Linde seule a laissé des vestiges remarquables. Camyre et Yalise sont absolument détruites (1). « En quittant » Rhodes, dit Strabon, et en naviguant le long » de la côte qu'on laisse à droite, la première » ville que l'on rencontre est Linde. Elle est » située sur une montagne au midi de l'île, » et en face d'Alexandrie. On y admire le » temple fameux de Minerve Lindienne bâti » par les filles de Danaüs » (2). Cadmus l'enrichit de superbes offrandes. Les habitans y consacrèrent la septième ode des olympiques de Pindare, écrite en lettre d'or (3). Les ruines de ce grand édifice se voient encore sur une colline élevée qui domine la mer. Les débris de ses murs composés d'énormes pierres, y décèlent le goût Egyptien. Les colonnes et les autres ornemens ont été enlevés. Sur la cîme la plus élevée du rocher, on re-

(1) Strabon, liv. 14.

(2) Diodore de Sicile, liv. 5, dit qu'il fut bâti par Danaüs lui-même.

(3) Démétrius Triclinius.

marque les ruines du château qui servoit de forteresse à la ville. Son enceinte est vaste et remplie de décombres.

La nouvelle Linde est située au pied de ce mont. Une baie profonde, qui s'avance dans les terres, lui sert de port. Les vaisseaux y trouvent un bon mouillage par huit et douze brasses. Ils y sont à l'abri des vents de Sud-ouest qui règnent dans la plus rude saison de l'année. Au commencement de l'hiver, on jette l'ancre du côté d'un petit village, appellé Massary. Avant la construction de Rhodes, Linde recevoit les flottes d'Egypte et de Tyr. Son commerce l'avoit enrichie. Un gouvernement éclairé, profitant de son port et de sa situation, pourroit encore la rendre florissante.

Vers le milieu de Rhodes s'élève une haute montagne qui domine toute l'île. On la nomme *Artemira*. Je crois que c'est le mont Atabyris dont parle Strabon (1). On y avoit consacré un temple à Jupiter. Cet ancien monument ne subsiste plus. Il a été remplacé par une petite chapelle où les Grecs vont en péleri-

(1) On trouve ensuite Atabyris, mont le plus élevé du pays, sur le sommet duquel est un temple de Jupiter. *Strabon, livre* 14.

nage. Artemira est fort escarpée. On peut y monter à cheval. Il faut la gravir à pied pendant quatre heures de marche pour arriver à sa cîme. Lorsqu'on y est parvenu, on jouit d'un coup-d'œil magnifique. On découvre au bord de l'horizon vers le nord-est, les sommets de Cragus ; au nord, la côte élevée de la Caramanie ; au nord-ouest, de petites îles semées dans l'Archipel qui paroissent comme des points lumineux ; au sud-ouest, la tête du mont Ida couronnée de nuages ; au midi et au sud-est, la vaste étendue des eaux qui baignent les côtes de l'Afrique : cette perspective éloignée varie à chaque instant suivant qu'elle est plus ou moins éclairée par les rayons du soleil, et produit des scènes mobiles qui captivent les regards. L'observateur, après avoir joui de ce grand tableau, les rabaisse avec plaisir sur l'île qu'il voit s'arrondir à ses pieds. Il apperçoit çà et là sur les monts les plus élevés des pins antiques que la Nature y a placés. Ils formoient autrefois d'épaisses forêts que les Rhodiens conservoient avec soin pour entretenir leur marine. Aujourd'hui ces beaux arbres sont clair-semés, parce que les Turcs les employent à la construction des caravelles du Grand-Seigneur, et qu'ils coupent sans jamais replanter. Ces lieux solitaires

servent d'asyle à des ânes sauvages qui sont d'une grande légéreté à la course.

Au-delà de ces premières hauteurs, le terrain s'abaisse, et forme divers amphithéatres de collines qui descendent jusqu'à la mer. Dans la plus grande partie de l'île, la côte s'incline insensiblement, et se prolonge en pente douce jusque sous les eaux. Aussi, presque par-tout les vaisseaux peuvent mouiller à une encablure du rivage. La plûpart des côteaux sont couverts de buissons épineux, ou de stériles bruyères. Quelques-uns offrent des vignobles qui produisent encore ce vin parfumé (1) que recherchoient les Anciens. Il est d'un goût fort agréable, et laisse dans la bouche un bouquet exquis. Les Rhodiens y ajoutoient le plaisir de le boire dans des coupes voluptueuses. Il seroit aisé de le multiplier, et d'en couvrir des collines d'une grande étendue qui restent sans culture.

Des sommets ombragés du mont Artemira, découlent un grand nombre de sources qui fertilisent les plaines et les vallées. On voit à l'entour des villages, quelques champs culti-

(1) Pline. Le vin de Rhodes est semblable à celui de Cos. *Théodore ajoute :* les uns loueront le vin de Rhodes, à cause de son parfum exquis et de son goût agréable.

vés, et des vergers où les figuiers, les grenadiers, les orangers quoique plantés sans ordre et sans goût, n'en forment pas moins de riants ombrages. Les pêchers qui, du temps de Pline (1) ne donnoient point de fruits à Rhodes, sont plus féconds aujourd'hui, mais les pêches qu'ils produisent, n'ont ni le goût, ni l'eau délicieuse des nôtres, parce que, dans ce pays, on ne sait point greffer les arbres. Le palmier y fleurit comme aux jours de Théophastre (2), sans rapporter de fruits. Il existe sur le globe, une ligne fixée par la Nature à chaque espèce d'arbres. Au-delà de cette barrière, les uns ne croissent plus, les autres ne peuvent produire.

En parcourant l'île, on traverse à regret de jolies vallées, où l'on ne trouve point de hameaux, point de cabanes, pas même des traces de culture. Les roses sauvages y tapissent le pied des rochers. Les myrthes fleuris y par-

(1) Les pêchers nous furent transmis tard, et avec difficulté. Ils ne donnent point de fruits à Rhodes, qui est le premier lieu où on les ait transplantés d'Egypte. Pline, l. 15, chap. 13.

(2) La nature des lieux contribue infiniment à la fécondité ou à la stérilité. C'est ce que l'on voit dans le pêcher et le palmier. Ce dernier arbre porte des fruits en Egypte et dans les lieux voisins. A Rhodes, il fleurit seulement.

fument l'air de leurs suaves émanations. Des touffes de laurier-rose y bordent les ruisseaux de leurs fleurs éclatantes. Le colon y laisse la terre pousser une foule de plantes inutiles, sans daigner diriger sa fécondité, et jouir de ses faveurs.

N'accusons point les Grecs de cette coupable indolence. Ils sont dans l'impuissance de rien tenter pour leur avantage et pour le bien public. Le monopole destructeur du Pacha, leur lie les mains. Les corvées continuelles que leur impose le Nazir, les accable de travaux. Cet Intendant de la marine les emploie, la plus grande partie de l'année, à couper les bois dont il se sert pour construire les caravelles. Ils sont obligés de les amener avec des peines infinies jusqu'à Rhodes. Savez-vous, Madame, ce qu'il donne pour le transport d'un grand arbre qui a occupé plusieurs hommes pendant un temps considérable ? Quinze sols. Savez-vous maintenant combien chacune de ces poutres rendue à l'arsenal, est payée par le Grand-Seigneur ? Soixante livres tournois.

Le Nazir actuel ne sachant ni lire, ni écrire, est forcé d'employer pour ses comptes, des écrivains Grecs, qui ne cachent point ses prévarications. La paie des constructeurs qui travaillent dans les chantiers, est fixée par la

Porte. Il la diminue de moitié. S'il vient à tomber de la pluie seulement une heure, le travail de la journée n'est point compté. Ajoutez à cela qu'il double dans ses mémoires le nombre des ouvriers. Aussi les caravelles que l'on fait à Rhodes, sont de très-mauvais vaisseaux. Elles restent si long-temps sur le chantier, que les membrures pourrissent quelque fois avant qu'elles soient achevées, ce qui n'empêche pas de continuer l'ouvrage. C'est ainsi que le Nazir s'enrichit promptement. De toutes parts les cris du désespoir s'élèvent contre ses injustices. Ils ne sont point entendus. L'infâme Ministre les a d'avance payés avec de l'or. Il a acheté par des bourses remplies, la faveur du Capitan-Pacha ; et le fruit même de ses crimes lui en assure l'impunité.

Il est affreux, Madame, d'arrêter ses regards sur de semblables injustices, et de songer que tous les chefs du gouvernement en sont coupables. Ces malheureux, aveuglés par l'ambition, ne songent qu'à amasser des trésors pour se procurer les emplois importans à la Cour. Ignorent-ils donc qu'ils deviennent alors la proie du Grand-Seigneur, qui les trouve criminels pour jouir de leur dépouille? Telle est, Madame, la manière dont sont administrées les provinces Ottomanes. Tout l'or qu'elles

possèdent vient s'engloutir à Constantinople, et tandis que la capitale regorge de richesses, elles languissent dans la pauvreté. Aussi les peuples désespérés se révoltent de toutes parts, et agitent le trône par de violentes secousses. Aussi l'empire ébranlé jusque dans ses fondemens est sur le penchant de sa ruine. Voilà les effets du despotisme. Puissent les souverains se rappeller sans cesse qu'à mesure qu'ils rendent leur autorité plus absolue, ils perdent réellement de leur puissance, et que quand tout un peuple tremble devant eux, c'est alors qu'ils sont plus près de leur chûte.

Je finirai, Madame, cette longue lettre, en vous disant un mot du caractère national des Rhodiens. Il est, ainsi que celui des autres nations, modifié par le climat, le gouvernement et la religion. L'île jouit d'une température délicieuse. L'air y est pur et salubre. On n'y voit point d'épidémies, à moins qu'elles ne soient apportées du dehors. Les vents d'ouest, qui règnent pendant neuf mois, y tempèrent les chaleurs de l'été. L'hiver n'y paroît jamais accompagné de neiges, de glaces, de frimats. Dans les jours les plus nébuleux, le soleil dissipe les nuages, et s'y montre au moins quelques heures. Le reste de l'année, il l'éclaire de ses rayons bienfaisans, il féconde

la terre, et purifie l'air naturellement humide. Tibère, dit Suétone (1), s'arrêta à Rhodes enchanté de la beauté du pays et de sa salubrité. Ce beau ciel, cette charmante température ont une influence marquée sur les habitans. Les Turcs nés dans l'île, ont plus de douceur, plus de politesse, plus d'urbanité que dans les autres provinces de l'Empire. Moins exposés que les Grecs à la rapacité des Grands, jouissant paisiblement de leurs propriétés, ils y mènent une vie heureuse au sein de leurs familles. Aussi l'on rencontre parmi eux des mœurs, de la bonne foi, de la sociabilité. Les Grecs vivent sous le même ciel; mais accoutumés à plier sans cesse sous le sceptre de fer qui les écrase, ils deviennent faux, fourbes, menteurs. Les plus superbes des hommes dans la prospérité, ils sont vils et rampans dans le malheur. Ils ont tous les vices qui naissent de la servitude; cependant, forcés pour ainsi dire par la nature du climat, ils se livrent par accès à la joie, mais ce n'est point cette joie pure et tranquille des Turcs, c'est une ivresse bruyante, ce sont des esclaves, qui, oubliant un moment leur condition, dansent au milieu de leurs fers.

(1) Suétone, in Tiberis, chap. 11.

Je

Je ne suis pas demeuré assez long-temps à Rhodes pour avoir pu faire moi-même toutes les observations recueillies dans cette lettre. Elles m'ont été fournies par M. Pòtonier, mon Hôte, qui a passé cinq ans dans le pays, et qui le connoît parfaitement.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE XIV.

A Symé.

A M. L. M.

J'AVOIS quitté avec regret, Madame, l'île de Rhodes, où tant de faits mémorables se retraçoient à ma mémoire. Tandis que le vaisseau nous emportoit loin de ses bords, mes regards s'attachoient encore sur cette ancienne patrie des arts, et je plaignois sa destinée. Ne reviendront-ils jamais ces temps heureux, où tous les peuples policés lui rendoient des hommages, où les talens de ses artistes, l'éloquence de ses orateurs attiroient une foule d'étrangers? Lorsque le flambeau des sciences s'est éteint dans une contrée, est-elle donc dévouée pour jamais aux ténèbres de l'ignorance? Non. J'aime mieux croire que les beaux jours de la Grèce renaîtront, qu'un peuple ennemi du despotisme, y établissant un sage gouvernement, lui rendra ses arts et son génie. Telles étoient les reflexions qui

m'occupoient, tandis que le vent nous faisoit voguer à travers le détroit qui sépare Rhodes du continent d'Asie. Si cette île avoit une marine, elle se rendroit maîtresse de ce passage, et pourroit fermer à son gré l'entrée de l'Archipel du côté de l'orient. Ce poste, entre les mains d'une autre Nation que les Turcs, seroit d'une grande importance.

Nous avancions lentement. Le vent, arrêté par des côtes élevées, enfloit à peine nos voiles. Il cessa de souffler, et nous laissa, pendant deux jours, en calme. La mer étoit parfaitement tranquille. Elle ressembloit à une glace polie, et réfléchissoit par milliers les rayons du soleil. Le vaisseau immobile paroissoit cloué à sa surface. La première fois que l'on navigue dans ces parages, on se croit au milieu d'un grand lac. On est toujours environné par des îles, ou par le Continent. La terre se découvre vers tous les points de l'horizon. Par-tout des rochers taillés à pic, ou des écueils menaçants s'offrent aux regards. Mais cette vue n'a rien d'effrayant pour les navigateurs. Ils savent que des ports nombreux leur fourniront des asyles contre la tempête.

Profitant d'une brise favorable, nous avions déjà passé *Symé*, renommée pour ses éponges.

Nous laissions du côté du midi, *Telos* dont nous appercevions le sommet au bord de l'horizon. Nous allions entrer dans le golfe de *Cos*, vulgairement nommé *Stancho*.

Je désirois ardemment voir la patrie d'Hypocrates et d'Appelles, lorsque le vent nous manqua tout-à-coup, et nous laissa à la vue de *Nisiros* que Neptune (1), suivant la fable, fit sortir de la mer d'un coup de trident.

Le calme dont nous jouissions étoit trompeur. Il cachoit la tempête. L'occident se couvrit de nuages sombres, et le vent ne tarda pas à souffler, de ce point du ciel, par raffales violentes. Le Capitaine tourna sur-le-champ la proue du navire, et loin de chercher à gagner le port de *Nisiros*, il s'enfuit vent arrière, et alla se réfugier dans une anse profonde de l'île de Symé. Ainsi, nous perdimes dans quelques heures le chemin que nous avions fait en plusieurs jours.

Cette île, qui reçut son nom de *Symé* (2), fille d'Yalisus, est dans la dépendance de Rhodes. Ce n'est qu'un rocher de peu d'étendue. Le sol extrêmement pierreux, et brûlé

(1) Etienne de de Bysance.

(2) *Idem, ibidem.*

par l'ardeur du soleil, ne produit ni grains ni fruits. Quelques vignobles plantés parmi les rochers, y donnent de bon vin. Le reste du terrein est stérile. On n'y trouve que de la bruyère, des amandiers sauvages, des épines, et des touffes de myrthes dans les endroits humides. Les éponges, qui croissent en abondance autour de l'île, sont l'unique ressource des habitans. Hommes, femmes, enfans, tous savent plonger. Tous vont sous les eaux chercher le seul patrimoine que la Nature leur ait laissé. Les hommes sur-tout excellent dans cet art dangereux. Ils se précipitent dans la mer, et descendent à une très-grande profondeur. Souvent ils se font violence pour retenir long-temps leur haleine, et au sortir de l'eau, ils vomissent le sang à pleine bouche. D'autre fois ils courent risque d'être dévorés par des monstres marins. Le couteau qu'ils portent à la main, seroit une arme insuffisante pour leur défense. Distinguant parfaitement les objets à travers cet élément diaphane, aussi-tôt qu'ils apperçoivent des poissons voraces, ils s'élancent avec rapidité du fond de l'abîme, et dans un instant ils sont dans leur nacelle. Je tiens ces particuliarités d'un plongeur du pays. Il se plaignoit de grandes douleurs de reins, de la dureté de son état, du peu de

profit qu'il en retiroit, et, en vérité, je crois qu'il n'avoit pas tort. Un fils, âgé de dix ans, étoit dans sa barque. Il lui apprenoit son métier, seul héritage qu'il pût lui laisser.

Le mauvais temps nous ayant retenu quelques jours dans le port de Symé, j'ai parcouru l'île et je suis allé visiter le village qu'habitent les plongeurs. Tout y annonce la pauvreté et la misère. Les rues sont étroites et sales. Les maisons ressemblent à de misérables cabanes, où la lumière du jour entre à peine. Le peuple, l'air triste et silencieux, paroît absorbé dans le malheur. Il ne montre point cette curiosité vive qu'inspirent ordinairement des étrangers. Les hommes et les femmes y sont vêtus de la même manière. Tous portent également la longue robe, la ceinture, et le châle autour de la tête. On ne peut les reconnoître qu'à la différence des traits. Une maladie cruelle les désole. La lèpre, le plus hideux des fléaux qui affligent l'humanité, est très-commune à Symé. On voit les malheureuses victimes qui en sont atteintes, tendre de loin la main aux passans, et leur demander l'aumône d'une voix étouffée. Elles sont isolées, et traînent dans les tourmens, les restes d'une vie affreuse. affligé du spectacle que j'avois sous les yeux, je songeois à retourner

au vaisseau, lorsqu'un Prêtre Grec m'a forcé, par ses instances, d'entrer chez lui. Il m'a fait asseoir sur un petit siège de bois, le seul qu'il eût dans sa maison, et s'est accroupi sur une mauvaise natte. Il m'a conté comme il étoit allé à Rome, comme il avoit fait ses études au Séminaire de la Propagande, comme on l'avoit choisi pour être le pasteur de Symé, et comme il préféroit sa patrie à tous les charmes de l'Italie. Je l'ai félicité sur son goût et ses voyages, et je me demandois intérieurement comment il étoit possible qu'on aimât un pareil séjour. Ce bon papa étoit très-âgé. Une longue barbe blanche lui descendoit sur la poitrine. Son air étoit vénérable, et soit qu'il se crut heureux à la place où le Ciel l'avoit mis, soit qu'il trouvât quelque satisfaction à parler avec un Européen la langue italienne qu'il avoit presque oubliée depuis quarante ans d'absence de Rome, le plaisir étinceloit dans ses yeux, et il m'accabloit de complimens. Il m'a quitté un instant, s'est enfoncé dans un réduit obscur qu'il nomme sa cave, en est revenu avec une grosse cruche de vin. Il en a versé plein une petite écuelle de bois, y a trempé les lèvres, et m'a prié de boire. La vue du vase me causoit beaucoup de répugnance. J'aurois voulu refuser. Les droits de

l'hospitalité me le défendoit. Il ne falloit pas mécontenter mon hôte. J'ai pris la coupe de sa main; j'ai bu à sa santé : il a bu à la mienne, et m'a offert de recommencer. Je l'ai remercié. Je me rappelois que Philémon et Baucis n'occupoient qu'une étroite chaumière, que leur table n'avoit que trois pieds, mais leurs vases, dans leur simplicité, étoient nets et luisants, et par-tout la propreté servoit de voile à l'indigence. Mon bon Vieillard étoit aussi pauvre que ce couple vertueux. Il recevoit ses hôtes avec autant de plaisir, mais sa natte en lambeaux, son toît enfumé, sa coupe couleur de suie, n'avoient rien qui récréassent l'odorat et les yeux. Je l'ai quitté en le remerciant de sa politesse. Il a fait des vœux pour notre heureux voyage, et nous nous sommes séparés bons amis.

J'ai l'honneur d'être avec respect, etc.

LETTRE XV.

A M. L. M.

APRÈS trois jours de station dans le port de Symé, nous avons mis à la voile. Nous comptions remonter le golfe de *Cos*, nous élever au nord de l'île, et de-là, voguer vers Candie. Dans cette position, les vents d'ouest auroient cessé de nous être contraires. Mais un génie malfaisant nous attendoit à l'ouverture du détroit. Deux fois il nous en a défendu l'entrée, deux fois il nous a repoussés vers *Nisiros*. Le Capitaine a regardé cette opposition comme un arrêt du destin, et passant à la pointe méridionale de *Stanco*, a porté droit vers l'île de Crète. Le vent souffloit avec force de la partie du nord-ouest. Les vagues battoient violemment le flanc du navire, et quelquefois brisoient sur le pont avec fracas. Pendant la nuit nous avons eu une alarme. Une grosse lame est entrée dans la chambre du Capitaine, où je couchois. Mon domestique, qui avoit son

lit à la porte, en a été inondé; il s'est éveillé en sursaut, s'est cru abimé dans la mer, et a poussé un cri épouventable. Je me suis levé avec effroi; et, voyant la chambre pleine d'eau, j'ai pensé que le vaisseau s'entrouvroit. Bientôt nous avons été rassurés. L'écoutille ouverte avoit laissé entrer la vague. On l'a fermée, et nous sommes demeurés tranquilles.

Au point du jour nous avons découvert l'île de *Dia*, vulgairement appellée *Standié*. C'est-là qu'abordent les vaisseaux destinés pour Candie. Ils sont obligés d'y décharger une partie de leurs marchandises, parce que le port de la capitale, presque comblé depuis la conquête des Ottomans, ne peut pas recevoir des bâtimens de deux cens tonneaux en pleine charge. Nous voguions avec vîtesse, et nous espérions enfin arriver au terme de nos désirs. Tout le monde étoit dans la joie, et l'on se félicitoit d'avance. Nous n'avions pas pour une heure de route, lorsque tout-à-coup le vent a passé dans l'ouest, et est devenu très-violent. Le navire a commencé à dériver, et au doux espoir a succédé la tristesse. Le Capitaine a fait des efforts pour se maintenir à cette hauteur. Il a couru des bordées, pendant lesquelles nous approchions assez de l'île de Crète, pour découvrir la verdure qui descendoit du

sommet des côteaux jusqu'aux bords de la mer. Cette vue charmante ne faisoit qu'irriter nos désirs. Pendant deux jours et deux nuits, nous avons louvoyé devant *Standié*, sans pouvoir atteindre le port.

Le vent ayant renforcé, la mer est devenue furieuse. Les flots rouloient sur le pont. Le navire trop chargé gouvernoit mal, et sembloit prêt à être englouti; il disparoissoit quelquefois au milieu des montagnes liquides qui le couvroient de toutes parts. Le Capitaine cédant à la fortune, a tourné vent-arrière, et a dirigé vers l'île de Casos. Alors nous avons marché avec beaucoup de vîtesse, et, dans peu d'heures, les rochers qui forment la rade se sont découverts à nos regards. La mer y brisoit avec un bruit horrible, et des flots d'écume s'élevoient à une grande hauteur. A mesure que nous avancions, le spectacle paroissoit plus effrayant. Aucun des gens de l'équipage ne connoissoit cette rade, de manière qu'en entrant ils ne savoient où mouiller. Ils ont voulu jetter l'ancre en dedans de l'écueil situé à l'Occident, et ont failli de nous faire périr. Nous nous sommes trouvés en un instant au milieu de brisans presque à fleur d'eau. Tout l'équipage a pâli. Sur-le-champ on a changé la barre du gouvernail, et nous n'avons évité le naufrage

que de la longueur du navire. S'il n'eût pas obéi à la manœuvre, il se précipitoit sur des rocs aigus qui l'auroient brisé en mille pièces. Une grosse barque qui étoit à l'ancre, derrière un îlot placé au nord de la rade, nous a sauvés en nous indiquant le vrai mouillage.

Voilà quarante-cinq jours, Madame, que nous tenons la mer. Toujours ballottés par les vents, chassés d'île en île, de contrée en contrée, nous cherchons Candie, comme Ulisse cherchoit Itaque. De jour en jour ses voyages acquièrent plus de vraisemblance dans mon esprit. Il est vrai que nos marins sont dignes des jours d'Homère. Au moindre mauvais temps ils courent se cacher dans un port. Depuis notre départ d'Alexandrie, un Capitaine Français auroit fait six fois le voyage de Crète.

La superstition de ces Grecs égale leur ignorance. Réellement ils croient leur navire enchanté. Ils me voient de mauvais œil, et je crains qu'ils ne me regardent comme l'auteur du charme. Fanatiques à l'excès, ils peuvent s'imaginer qu'un hérétique cause toutes leurs disgraces, et qu'en le jettant à la mer le ciel cessera d'être courroucé contre eux. Quoiqu'il en soit, ils sont allés chercher, en bateau, un papas Grec pour détruire l'enchantement. Il

vient d'aborder en habit de cérémonie. Il tient d'une main un encensoir, et de l'autre un goupillon. Une longue étole pend sur sa robe noire. Sa longue barbe, ses sourcils froncés, son bonnet qui s'élève en pointe, lui donnent l'air un peu magicien. Un jeune enfant marche devant lui avec un bassin rempli d'eau bénite. Le grave papas a commencé par asperger notre chambre sans épargner aucun des assistants. Il a béni, nous, les ponts, les mâts, les cordages. Il a récité force oraisons où il conjure satan. Ensuite il a parcouru tout le navire, l'encensoir à la main, et en brûlant des parfums. Chacun de nous en a eu sa part, car il a fallu se laisser encenser. Après que la cérémonie a été finie, le Prêtre nous a présenté un petit bassin où l'on a mis quelques pièces de monnoie. Il s'en est retourné en nous promettant un voyage heureux et beaucoup de prospérités. Les matelots se croyant désensorcelés paroissent satisfaits. Ne voient-ils donc pas que leur inexpérience dans l'art de la navigation, est le seul charme qui les empêche d'avancer? Non sans doute : un pareil jugement suppose des connoissances qu'ils n'ont pas. La superstition est la fille de l'ignorance; elle naquit avec le genre humain, et ne s'éteindra qu'avec lui. Les Grecs, doués d'une imagination vive et sensible, pa-

roissent y avoir été plus sujets que les autres peuples, comme l'attestent une foule de temples élevés à Neptune, dans les îles de l'Archipel, et le sacrifice d'Iphigénie immolée pour obtenir des vents favorables.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE XVI.

A Casos.

A M. L. M.

IL ne faut pas toujours, Madame, regarder comme un malheur les contrariétés que l'on éprouve en mer. Quelquefois les rigueurs de la fortune nous servent mieux que ses faveurs. Après avoir vu, pendant deux jours, les rians rivages de Crète, sans pouvoir y descendre ; après avoir contemplé d'un œil d'envie leur verdure, leurs paysages, je murmurois contre le vent qui nous avoit forcé d'y renoncer, et notre relâche dans la rade de Casos me sembloit une infortune. Depuis que j'ai fait connoissance avec les habitans, j'ai changé de langage, et le vent ne peut nous retenir ici long-temps, avant que je forme le moindre vœu pour qu'il change.

«(1) Casos est une des Cyclades..... Elle

(2) *Etienne de Bysance.* Les Capitaines Français, qui ont corrompu son nom, l'appellent l'île du Gaze.

» reçut son nom de Caso, père de Cléomaque. » Cette petite île envoya une colonie sur le » mont Casius, dépendant de la Syrie (1). » Casos, dit Strabon, est éloigné de Carpato » (aujourd'hui Scarpento) de deux lieues et » demie, et de neuf de Samonium (2), » promontoire de la Crète. Elle a trois lieues » de circuit, avec une ville de même nom, » et plusieurs îlots dans les environs. » Pline (3) donne des distances bien différentes, mais il se trompe. J'ai vu les lieux, et je crois devoir prononcer en faveur de l'exactitude de Strabon.

L'île de Casos a subi le sort de l'Archipel. Elle est sous la domination de l'Empire Ottoman. Mais les Turcs n'osent l'habiter parce qu'elle n'a point de fort. Ils craindroient d'être enlevés par les corsaires Maltois, disgrace qu'ils ont éprouvée plus d'une fois à Antiparos, et dans d'autres lieux dépourvus de forteresses. Cette crainte fait le bonheur des habitans. Ils lui doivent la tranquillité, l'aisance, et la liberté dont ils jouissent.

---

(1) *Strabon, livre* 10.

(2) Ce promontoire, situé à l'orient de l'île de Crète, s'appelle aujourd'hui le Cap Salomon.

(3) Pline, livre 4, chapitre 12.

Le

Le lendemain de notre mouillage, j'étois impatient de visiter l'île. On mit la chaloupe à la mer, et nous voguâmes vers les rochers qui l'entourent. Nous ne savions où descendre. Tout le circuit étoit hérissé de pointes menaçantes que les flots mugissants blanchissoient de leur écume. De quelque côté que nous portassions nos regards, Casos paroissoit inabordable. Un habitant apperçut notre embarras. Il descendit du village, en nous indiquant, avec un mouchoir, le lieu vers lequel nous devions diriger notre course. Nous y parvînmes, après avoir côtoyé le rivage l'espace d'une lieue. En cet endroit, le terrein s'abaisse et forme un vallon, à l'extrêmité duquel on a creusé un petit bassin propre à recevoir des bateaux. L'entrée n'a que douze pieds de largeur, et d'un très-difficile accès. Il faut passer droit au milieu avec beaucoup de justesse. Si la barque touche les bords composés de rocs anguleux, elle court risque de voler en éclats. Ajoutez à cela que, lorsque nous nous présentâmes devant l'ouverture, une houle violente y refouloit. Le Casiote appella un de ses compatriotes, ils se mirent chacun d'un côté, et nous firent signe de forcer de rames. Au moment où la Chaloupe entroit dans la passe dangereuse, ils l'empê-

chèrent avec de longues perches, de heurter contre les rochers, et la conduisirent dans le port. Ce passage est le seul par où l'on puisse descendre dans l'île. Les habitans pourroient l'élargir, mais ils aiment mieux courir quelques dangers, et avoir moins à craindre de leurs ennemis.

Le Casiote, qui nous avoit enseigné le port, nous invita poliment à monter au village. Nous le suivîmes avec plaisir. J'étois habillé à la Française, portant épée, chapeau et tout l'habillement national. La nouvelle se répandit bientôt qu'il arrivoit des étrangers. Les femmes, les enfans sortirent de leurs maisons et vinrent nous attendre au haut de la colline. Elles montroient beaucoup de curiosité, et nous examinoient avec attention. Lorsque nous passâmes devant elles, toutes baissèrent modestement les yeux. Parmi la foule, il s'en trouvoit de très-jolies. Quelques-unes nous saluèrent, en nous souhaitant le bon jour, et en nous disant: soyez les bien-arrivés. Nous leur répondîmes à l'orientale: que ce jour soit heureux pour vous et pour vos hôtes!

Le guide, qui nous avoit amenés, étoit un des principaux habitans de l'île. Il me pressa d'entrer chez lui, et m'introduisit dans une salle, qui, sans être magnifiquement meublée,

annonçoit par-tout la propreté et l'aisance. Un sopha régnoit à l'entour. Il me fit asseoir sur une estrade élevée et se plaça au bas, tandis que l'on préparoit le déjeûner. Bientôt son épouse et sa fille parurent portant à la main des œufs frais, des figues et du raisin. La jeune Casiote rougissoit devant un étranger, qui, sans doute, lui paroissoit vêtu d'une manière extraordinaire. Tandis que nous déjeûnions de bon appétit, et que mon hôte me versoit d'excellent vin dans un large verre, la plûpart des femmes du village vinrent lui faire visite, nous saluèrent, et s'assirent sans façon autour de l'appartement. La curiosité les conduisoit. Elles commencèrent bientôt à chuchoter ensemble, et à détailler toutes les parties du vêtement Français. Rarement il aborde des Européens dans cet île solitaire. Des yeux accoutumés à voir des têtes rases entourées d'un chale, de longues robes relevées d'une ceinture, des mentons barbus, regardoient, avec étonnement, de longs cheveux tressés, un visage sans moustache, un chapeau cornu, et des habits courts qui descendent jusqu'au genou. Ce contraste paroissoit les frapper beaucoup. Le sourire qui échappoit quelquefois de leurs lèvres, annonçoit vraisemblablement des remarques plaisantes. De mon

côté je ne les observais pas avec moins de plaisir. Je distinguai sur-tout deux jeunes personnes qui auroient été belles, même à Paris.

La moins grande avoit des yeux pleins de feu, couronnés de sourcils noirs également arqués. Son teint étoit un peu brun ; mais très-animé. Ses joues gracieusement arrondies, se couvroient à chaque instant de roses nouvelles. Sa bouche mignonne sembloit faite pour dire des choses charmantes. Quand elle sourioit, des dents blanches comme la neige contrastoient agréablement avec le vermillon de ses lèvres. Elle paroissoit pétiller d'esprit. Une vivacité brillante animoit tous ses traits. Des cheveux d'ébène attachés au sommet de sa tête, retomboient négligemment sur un col qui unissoit l'éclat et le poli de l'ivoire. Ce col moulé par la Nature, se prolongeoit mollement avec de belles proportions, et formoit, en s'arrondissant, une gorge superbe. Un corset sans manches, s'entr'ouvrant vers le haut, en laissoit entrevoir les contours voluptueux. Une robe d'un coton très-fin, et d'une blancheur éclatante, descendoit jusqu'à ses talons. Elle étoit liserée d'une bordure de pourpre large de quatre doigts, et artistement brodée. Une ceinture la serroit molle-

ment, et flottoit à l'entour. Telle étoit cette jeune Grecque qui fixoit mon attention.

La seconde lui disputoit la palme. Sa taille avoit plus d'élégance, son port plus de noblesse. Ses yeux brilloient d'une douce langueur et respiroient la volupté. De longues paupières modestement baissées, en voiloient l'éclat, comme si elle eut craint de trahir les secrets de son ame. Son teint avoit plus de blancheur, ses joues moins colorées paroissoient un lys légèrement teint en rose. Ses traits sans être aussi saillants offroient plus de régularité. C'étoit un assemblage de proportions merveilleuses. Au premier coup-d'œil, on la croyoit moins belle. En la considérant, la perfection de cet ensemble ravissoit d'admiration. La vue de la première inspiroit la gaieté. On ne pouvoit la regarder sans plaisir. Celle-ci frappoit moins d'abord, mais quand on l'avoit fixée, un attrait irrésistible attachoit à sa personne, et le cœur recevoit des impressions profondes.

Toutes les femmes, qui nous honoroient de leur présence, étoient semblablement vêtues. Toutes portoient le corset, la ceinture, la longue robe de coton. La seule différence consistoit dans la broderie, qui varioit suivant les goûts, et dans la manière d'attacher les

cheveux. Les unes les laissoient flotter sur leurs épaules en une ou plusieurs tresses ; les autres les attachoient au sommet de la tête, et ils retomboient sur le col. Celles dont je vous ai offert la peinture, ne sont pas les seules qui me parussent jolies, mais elles m'ont frappé davantage. Peut-être penserez-vous, Madame, qu'après les tristes spectacles qui ont affligé mes regards, mon imagination s'est enflammée à la vue de ces jeunes personnes, et que j'ai pris plaisir à les embellir. Cela est possible. Mais au moins l'illusion a duré quelques temps. J'ai passé huit jours dans l'île, et je ne voudrois pas changer un seul trait aux tableaux que je vous ai offerts. J'ai peint ce que j'ai vu, ce que j'ai senti. Je vous avouerai que ma surprise a égalé ma joie. Je m'attendois à trouver sur ce rocher, de malheureux esclaves gémissans sous le despotisme des Turcs, et j'y ai vu une peuplade gaie, heureuse et libre au milieu de leur empire. Mais revenons à nos belles.

Lorsque le déjeûner a été fini, elles se sont retirées. Mon Hôte m'a conduit dans un autre appartement, et pour me donner de la confiance dans les Casiotes, et sur-tout dans sa personne, il a tiré d'un coffre un certificat signé par deux Capitaines Provençaux, et m'a prié de le lire.

L'un disoit : « Français que la tempête jet-
» tera dans cette île, fiez-vous à ses habitans.
» J'ai fait naufrage sur ces rochers, et ils m'ont
» fourni tous les secours que des hommes se
» doivent dans un semblable malheur ».

L'autre disoit : « J'avertis mes compatriotes
» que le hasard fera aborder dans l'île du
» Gaze, d'être sur leurs gardes, et de se défier
» des habitans. Ce sont des fripons, des vo-
» leurs, et les étrangers ont tout à craindre de
» leur méchanceté ».

Je remis ce singulier écrit à mon Hôte d'un air satisfait, et lui dis que je n'avois pas besoin de ces témoignages pour croire à son honnêteté. Il le serra précieusement, croyant posséder un trésor, et cette assurance me fit bien juger de lui. Il est vrai qu'il en ignoroit le contenu, et que le second Capitaine l'avoit trompé. Je ne voulus pas détruire une erreur qui lui paroissoit chère. D'ailleurs ce certificat ne pouvoit qu'occasionner une défiance utile à ceux qui le liroient. Pour moi, je m'en tins au premier témoignage, et continuai de vivre familièrement avec les Casiotes. Ma seule précaution fut de ne paroître au milieu d'eux, que suivi d'un domestique, et bien armé. Ces soins étoient inutiles. Je n'éprouvai, de leur part, que de bons traitemens.

Désirant connoître l'île, je partis du village, et dirigeai ma course vers la plus haute montagne. J'y parvins après une heure de marche. On découvre de-là Carpatho, qui paroît fort peu éloignée, et dont la côte se prolonge de l'est à l'ouest. En face du village, trois îlots situés à l'orient, à l'occident et au nord, forment cette rade immense où nous étions mouillés. Ils sont incultes, et ne produisent que des broussailles. Au-dessus de la hauteur où j'observois, est une petite chapelle entourée de quelques figuiers. De cet endroit part une chaîne de collines, qui, se recourbant en demi cercle, laissent au milieu une plaine d'une lieue de circuit. Elle a été défrichée par les habitans, avec des peines infinies. Ils en ont arraché des quartiers de rochers et des monceaux de pierres qui forment des murs de clôture. Tout cet espace est divisé en compartimens partagés entre les Casiotes. Ils y sèment de l'orge et du bled au commencement de la saison pluvieuse, qui dure depuis Octobre jusqu'en Février. Les pluies ne sont pas continuelles, mais ils n'en tombe que pendant ces mois. Le reste de l'année, l'air est pur et serein. Tous les jours y sont beaux, toutes les nuits étoilées. Les vents de mer y tempèrent les chaleurs, et sous un

si beau Ciel, on jouit d'une température délicieuse, et d'une santé presque inaltérable. La pente des côteaux est couverte de vignobles qui donnent un vin fort agréable. J'admirai comment ces industrieux colons avoient pu cultiver des rochers, à peine recouverts de quelque pouces de terre, et je me réjouissois en songeant qu'ils étoient payés de leurs travaux, et que l'île fournissoit à leur subsistance.

Lorsque j'eus satisfait ma curiosité, je revins à mon Hôtel. On m'attendoit pour dîner. Une poule au ris, des œufs frais, des pigeons excellens, du fromage et de bon vin, me dédommagèrent des mauvais repas que j'avois faits à bord. Les hommes dînèrent ensemble, assis en rond sur le tapis. Les femmes étoient dans un appartement séparé. C'est l'usage; et quoiqu'il ne fût pas du goût Français, il falloit s'y soumettre. Vers la fin du repas, on fit passer la coupe de main en main. On but à mon voyage, et je bus à la prospérité des Casiotes. La gaieté s'emparoit des convives, lorsqu'un bruit d'instrumens nous fit lever de table.

Une vingtaine de jeunes filles, toutes vêtues en blanc, la robe flottante, les cheveux tressés, entrèrent dans l'appartement. Elles conduisoient un jeune homme qui jouoit de la

lyre, et s'accompagnoit de la voix. Plusieurs avoient des graces, toutes de la fraîcheur, et quelques-unes le disputoient aux deux belles dont je vous ai entretenue. Je vous avouerai, Madame, que ce coup-d'œil me parut charmant. La parure uniforme de ces Nymphes, la modestie qui relevoit leurs charmes, la pudeur qui brilloit sur leur front, leur enjouement modéré par la décence, tout cela me fit croire que j'étois transporté dans l'île de Calipso. Elles commencèrent à se ranger en rond, et m'invitèrent à danser. Je ne me fis point prier. Le cercle que nous formâmes, est singulier par la manière dont il est entrelacé. Le danseur ne donne point la main aux deux personnes qui sont les plus près de lui, mais aux deux suivantes, de sorte que l'on a les bras croisés, devant et derrière ses voisines qui se trouvent enlacées dans les anneaux d'une double chaîne. Cet entrelacement n'est pas sans plaisir, et l'on doit sentir pourquoi. Au milieu du rond se tenoit le Musicien. Il jouoit et chantoit en même-temps. Tout le monde suivoit exactement la mesure, soit en avançant, soit en reculant, ou en tournant autour de lui. Pour moi, je me laissois conduire, et mon esprit étoit moins occupé de la danse que des personnes qui la composoient.

Le lendemain je parcourus le village; il est composé d'une centaine de maisons, habitées chacune par une famille. Toutes sont construites en pierre, et solidement bâties. Elles contiennent ordinairement deux ou trois salles basses, avec un couple de chambres au-dessus; chacune a son four et sa citerne taillée dans le roc à la pointe du ciseau. On les remplit pendant la saison pluvieuse, et l'eau s'y conserve pure et limpide. Outre cela, cent pas au-dessous de l'habitation on trouve une belle source qui coule toute l'année.

J'entrai dans plusieurs maisons où je trouvai des femmes occupées à filer, à broder, et d'autres à faire ces belles toiles dont elles se vêtissent. Leurs métiers sont petits, mais bien entendus. Elles travaillent avec beaucoup d'adresse. Par-tout je vis l'activité, l'industrie, et une propreté charmante; ayant été favorablement accueilli par quelques-unes de mes danseuses, je liai conversation avec elles, et leur demandai pourquoi on voyoit tant de jolies personnes dans leur île et si peu d'hommes (je n'en avois rencontré que cinq ou six), elles me répondirent que pendant le printems, l'été, et une partie de l'automne, les Casiotes naviguoient. « Ils commercent, ajoutoient-elles, » dans l'Archipel, viennent de temps en temps

» apporter les provisions dont leurs familles » ont besoin, mais ils ne passent que l'hiver » avec elles. Ils ensemencent les campagnes au » mois de Novembre, font la récolte en Mars, » et aussi-tôt après ils retournent en mer. Les » productions que l'île fournit n'étant pas assez » abondantes pour nourrir ses habitans, ils » sont forcés d'en tirer d'ailleurs. Avec ce se- » cours si nous ne sommes pas riches, au moins » nous vivons dans une douce médiocrité. Les » garçons accompagnent leurs pères et devien- » nent marins. Durant leur absence nous filons » le coton que vous voyez, et nous tissons une » partie de leurs vêtemens et des nôtres ».

Pendant mes visites, j'admirois l'ordre et la sagesse de cette petite république, la paix et l'union qui règnent entre ses membres, et sur-tout cette joie douce, ce contentement qui paroissoient sur leurs visages, heureux peuple me disois-je ! l'ambition et l'intrigue ne troublent point ta tranquillité ! la soif de l'or n'a point corrompu tes mœurs ! les querelles, les dissentions, les crimes dont elle remplit la terre, te sont inconnus. On ne voit point dans ton île le citoyen, enorgueilli de ses titres ou de ses richesses, fouler aux pieds son humble compatriote. On n'y voit point un bas valet encenser les vices de son maître. L'homme

y est égal à l'homme ; le Casiote ne rougit ni ne s'abaisse devant le Casiote. Le respect et l'estime mutuelle les unissent ; les plaisirs purs que la nature offre à tous les mortels sont leurs jouissances ; la médiocrité et l'égalité forment les bases durables de leur bonheur.

Cependant, pour la vérité de l'histoire, je suis obligé de convenir qu'ayant eu des entretiens particuliers avec quelques-unes de ces jolies Casiotes, je leur fis un portrait flatteur du sort des Françaises. Je les représentai élégamment vêtues, souvent couvertes d'or, de soie et de diamans, portées dans des chars superbes, volant de fêtes en fêtes, de spectacles en spectacles, entourées d'adorateurs qui ne songeoient qu'à leur plaire ; uniquement occupées de leurs plaisirs, et passant sans cesse à de nouvelles jouissances. Je ne leur avois peint que les roses d'une vie si délicieuse. Elles en parurent enchantées, soupirèrent sur elles-mêmes, regardèrent leur île en pitié, et auroient voulu se voir tout-à-coup transportées en France, tant le cœur humain est porté à quitter le bonheur dont il jouit, pour se livrer aux brillantes chimères que l'imagination lui présente.

Un autre jour, je visitai deux sœurs qu'on disoit très-aimables. La tristesse régnoit dans

leur maison; au milieu de leurs occupations elles laissoient échapper des soupirs. L'aînée, âgée d'environ dix-huit ans, étoit grande, bien faite et d'une figure très-intéressante. Elle ne s'étoit point trouvée au bal; une mélancolie profonde voiloit sa beauté; le coloris de ses joues étoit presque effacé, une flamme mourante brilloit dans ses regards; des larmes échappoient à travers ses longues paupières: qu'elle étoit touchante! Sa jeune sœur partageoit sa douleur, et ressembloit à la fleur qui placée à l'ombre, n'est point réchauffée par les doux rayons du soleil, et languit à son aurore. J'aurois voulu consoler ces belles affligées, mais je n'avois aucun droit sur leur cœur, et ne pouvois leur inspirer en si peu de temps assez d'intérêt pour mériter d'essuyer leurs pleurs. Je sus que l'une d'elles venoit de perdre l'époux qu'elle aimoit. On disoit que c'étoit le plus beau couple de l'île, que l'amour les avoit unis, et qu'après un mois de mariage l'infortuné jeune homme avoit fait naufrage. « La mer, ajoutoit-on, l'a dévoré en naissant, » car il n'avoit pas atteint sa vingtième année. » La cadette, tendrement attachée à sa sœur, » pleure avec elle. Ce n'est pas le seul cha- » grin qui l'occupe; elle a seize ans et elle » n'est pas mariée, et dans ce pays les hommes

» sont rares; la mer en consomme une grande » partie. Aussi plusieurs de nos filles restent » sans époux ».

Ce raisonnement m'a expliqué pourquoi à Candie et dans plusieurs villes, on trouve des Casiotes qui se sont volontairement expatriées. Ces jeunes personnes n'ayant ni patrons, ni parens, ni amis, sont obligées de servir; leur innocence court de grands dangers ; souvent entraînées par l'exemple, ou séduites par de riches négocians, elles mènent une vie licentieuse. J'en ai vu plusieurs qui avoient oublié les mœurs de leur patrie ; elles avoient perdu cette ingénuité, cette candeur qui fait le charme de leurs compatriotes.

Pendant mon séjour à Casos, il arriva une barque chargée de ris, de melons, de grenades et de fruits divers. Presque toutes les femmes descendirent la montagne ; elles vinrent avec empressement recevoir, les unes un époux, les autres un père, celle-là un frère, un ami. Je n'ai jamais vu mieux exprimer le plaisir, la tendresse : elles les embrassoient avec transport, les serroient dans leurs bras, et bénissoient le ciel qui les rendoit à leurs vœux. Tous les signes de la joie, toutes les expressions de l'amour, étoient prodiguées de part et d'autre. Ce spectacle étoit vraiment

attendrissant. Voilà, dis-je en moi-même, les anciens Grecs ! voilà leur imagination vive toujours prête à s'enflammer ! voilà cette sensibilité exquise qui les distingua de tous les peuples de la terre ! ce rocher les a sauvés du joug des Turcs, et ils ont conservé leur antique caractère.

L'après-dîner de ce jour mémorable fut consacré au plaisir. Le Capitaine Casiote donna un petit bal. Je my rendis à son invitation. La salle étoit entourée de danseuses ; les cheveux étoient parfumés, on avoit mis les plus jolis corsets, les ceintures les mieux brodées, les robes les plus blanches. On forma diverses rondes, les bras enlacés à la manière accoutumée. Deux lyres, et des chanteurs placés sur une estrade animoient les mouvemens ; la gaieté brilloit dans tous les yeux ; les jeunes gens qui venoient d'arriver s'étoient placés près de leurs compagnes ou de leurs amantes ; ils les entouroient de leurs bras en dansant ; ils sentoient les battemens de leur cœur ; aussi la joie paroissoit briller sur tous les visages, les jeunes Grecques, le regard baissé, la laissoient moins éclater ; mais leur rougeur, la palpitation de leur sein, annonçoient qu'elles se trouvoient auprès d'objets chéris : que ce simple divertissement causoit de plaisir ! chaque

mouvement

mouvement étoit une jouissance ; nos danses recherchées ont infiniment plus de grace, d'élégance, de majesté ; mais qu'elles sont froides auprès de cette simple ronde ! Dans les unes la vanité seule jouit, dans l'autre le cœur y parle au cœur, par un regard, un sourire, et sur-tout par le toucher. La sage Nature a mis le bonheur en nous-mêmes. Le riche croit l'arrêter au sein des compagnies brillantes qu'il rassemble ; en étalant le faste et la magnificence, il veut l'acheter avec de l'or : ignore-t-il donc que le bonheur fuit la pompe importune, que ce Dieu volontaire se communique de lui-même, et qu'il ne se vend pas ?

Les vents d'ouest nous ont retenus pendant huit jours dans la rade de Casos, et j'ai remercié le Ciel de leur persévérance. J'ai parcouru des contrées auxquelles la Nature libérale prodiguoit tous ses trésors ; j'en ai vu d'autres où des tyrans la forçoient à garder ses bienfaits, et par-tout j'ai rencontré des peuples malheureux, non par leur faute, non par la stérilité du sol, mais par le crime du gouvernement auquel ils sont soumis. Au milieu des esclaves courbés sous le joug des Ottomans, j'ai trouvé un rocher de trois lieues de circuit, où le Turc n'ose aborder, et où vit

une peuplade fortunée. Là chaque père de famille est souverain dans sa maison ; il juge les différents qui y naissent, et ses arrêts sont des loix : ils ne sauroient être injustes, c'est la tendresse paternelle qui les prononce. Lorsqu'il s'élève quelques débats entre les hommes, les Papas et les vieillards s'assemblent et les terminent. Ils sont très-rares parmi des citoyens qui sont tous égaux, et qui ne connoissent ni la pauvreté ni les richesses. Tous les membres de cette petite société sont occupés. J'ai vu les plus jolies personnes descendre dans la vallée, et laver, comme aux jours d'Homère, leur linge à la fontaine qui y coule ; cette occupation ne les humilioit point, elles égayoient leurs travaux par des chansons. Ce n'est que dans les pays où le riche peut acheter les bras du pauvre qu'il rougit d'employer les siens.

Les voyageurs qui ont observé les Grecs soumis aux Ottomans, leur reprochent avec raison la fourberie, la perfidie et la bassesse. Ces vices ne sont point inhérens à leur nature, ils les doivent à la servitude où ils vivent. Les habitans de Casos sont des Grecs ; un rayon de liberté les éclaire ; ils ont de l'industrie, de la bonne foi, de la sensibilité et des mœurs. Envoyez-leur un Cadi, un Mou-

teveli, un Pacha, ils deviendront aussi fourbes, aussi corrompus que le reste de leur nation. De cette observation résulte une vérité constante, qui devroit servir de base à toute administration : en général, l'homme est bon, en proportion de ce qu'il conserve de ses droits naturels, la liberté, la propriété ; à mesure qu'on les lui ravit, il se détériore.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE XVII.

A Candie.

A M. L. M.

NOTRE relâche dans la rade de Casos est finie. Le Capitaine, impatient de partir, a levé l'ancre au premier beau temps. Il semble qu'ennuyé de le trouver sur les mers, le vent cette fois ait voulu le conduire à sa destination : il a soufflé droit en poupe et l'a poussé rapidement vers *Standié*; dans moins d'un jour nous avons dépassé la pointe de l'île, et sommes venus mouiller dans le port. Il étoit temps d'arriver. A peine avoit-on jetté l'ancre, que le vent d'ouest a repris son empire, et que la mer est devenue furieuse. Un quart d'heure plus tard nous retournions à Casos, dont le souvenir restera long-temps gravé dans ma mémoire.

Dia, aujourd'hui *Standié*, est éloignée de quatre lieues de la ville de Candie; elle est

absolument stérile; on n'y trouve ni village, ni habitans; les ronces, les buissons, les broussailles qui tapissent ses rochers servent de pâture aux chèvres sauvages qui y sont en grand nombre. Elles courent avec tant de vîtesse à travers les précipices, qu'il est presque impossible de les approcher. Nous leur avons donné la chasse plusieurs fois sans aucun succès.

Standié a trois ports, où abordent les vaisseaux chargés pour Candie. Du sommet de la montagne nous découvrions la ville, mais la mer étoit si mauvaise qu'aucun bateau n'osoit sortir pour nous tirer de cette prison; cependant, le second jour de notre arrivée, un Turc intrépide nous a abordés dans un petit canot; il nous a dit qu'on attendoit depuis long-temps notre navire, qu'on l'avoit déjà vu louvoyer dans ces parages, et qu'on craignoit qu'il ne fût péri. Le gros temps continuoit toujours et nous retenoit sur les rochers déserts de Standié. Enfin, le quatrième jour, une barque nous est venu prendre et nous a conduits à la capitale, environ deux mois après notre départ d'Alexandrie.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE XVIII.

A Candie.

A M. L. M.

TOUTES les fois, Madame, qu'entraîné par le désir de connoître, le curieux veut remonter à l'origine des nations anciennes, la mythologie vient arrêter ses recherches, en lui présentant des dieux et des héros la plûpart emblématiques. Leur histoire fabuleuse précède celle de tous les peuples célèbres; elle est moins intéressante pour nous, qui, avec bien des travaux, ne pouvons que conjecturer la vérité à travers le voile des allégories; mais elle avoit un intérêt puissant pour les Anciens. Si le peuple n'y voyoit qu'une théorie sacrée, à laquelle il étoit obligé de soumettre sa raison, les philosophes initiés à ses mystères, y reconnoissoient les opinions des Savans sur la formation de l'Univers, l'Astronomie, la Physique et l'Histoire naturelle.

Avant que nous parcourions l'île de Candie,

souffrez, Madame, que nous visitions l'ancienne Crète. Les connoissances qu'elle nous procurera éclaireront nos pas pendant le voyage, et serviront à expliquer nombre de faits dont l'origine sans cela nous seroit inconnue. Ce n'est qu'en rapprochant le passé du présent, que nous pourrons concevoir une idée juste de cette contrée fameuse. Je sais, Madame, que c'est presque un ridicule de parler des Anciens ; qu'il faut ou les élever jusqu'aux nues, ou les déprimer à l'excès ; mais la raison tient un juste milieu, et pèse les actions des hommes dans une égale balance : elle ne fait acception ni des siècles ni des personnes, et admire ou condamne avec impartialité ce qui mérite les éloges ou le blâme.

Les Mythologistes crétois, cités par Diodore de Sicile (1), disent que les premiers habitans de leur île, furent les Dactyles Idéens, qui vivoient autour du Mont-Ida (2) ; on les

(1) Diodore de Sicile, liv. 5.

(2) D'autres Ecrivains les font venir du Mont-Ida de Phrygie. Ils ne s'accordent point sur le nom de Dactyles. Diomède, le Grammairien, dit qu'il leur fut donné à cause de l'art avec lequel ils remuoient leurs doigts, ou parce qu'ils inventèrent les sons cadencés du Dactyle, ou parce qu'ils étoient au nombre de dix, etc.

regarda comme des magiciens, parce qu'ils possédoient diverses connoissances, et sur-tout la science des mystères sacrés (1). Orphée, qui se rendit si célèbre dans la poësie et la musique, fut leur disciple. Ils découvrirent l'usage du feu, du fer et du cuivre, et trouvèrent l'art de travailler ces métaux dans le mont Bérécynthe, près d'Aptère (2). Ces découvertes précieuses leur méritoient les honneurs divins. L'un deux, appellé Hercule, se rendit fameux par son courage et ses grandes actions. Il institua les jeux olympiques, et ce n'est que par une équivoque de nom que la postérité attribua cette institution au fils d'Alcmène, qui, à la vérité, marcha sur les traces de son prédécesseur, et s'immortalisa comme lui.

---

(1) Dans l'antiquité, le nom de Magicien n'étoit point odieux. Il n'emportoit point avec lui l'idée de fourberie et de charlatanisme qui, depuis, lui a été imprimée. On appelloit ainsi ceux qui, instruits des mystères sacrés, connoissoient le sens des allégories, et qui voyoient des découvertes physiques cachées sous l'emblême de la fable. Les Telchins, à Rhodes, les Dactyles, en Crète, les Prêtres d'Egypte et Moïse lui-même passoient pour des Magiciens.

(2) Strabon, qui fait passer les Telchins de Crète dans l'île de Rhodes, dit qu'ils y apportèrent les premiers l'art de travailler les métaux.

(1) Les Dactyles Idéens donnèrent naissance aux Curètes. Ceux-ci habitèrent d'abord les fôrêts et les antres des montagnes. Dans la suite ils établirent la vie domestique, et contribuèrent, par leurs institutions, à civiliser les hommes. Ils leur enseignèrent à rassembler des troupeaux de moutons, à dompter la férocité des animaux sauvages pour les faire servir à leurs besoins, à profiter du travail des abeilles en les réunissant dans des ruches. Ils leur apprirent l'usage de l'arc, et les formèrent à la chasse. Ils forgèrent l'épée, et furent les inventeurs des danses militaires. Le bruit qu'ils faisoient en dansant armés, empêcha Saturne d'entendre les cris de Jupiter, dont Rhéa leur avoit confié l'éducation. Ce fut dans un antre du Mont-Ida qu'ils élevèrent ce Dieu, avec le secours des Nymphes, le lait de la chèvre Amalthée (2) et le miel des abeilles.

---

(1) D'autres les regardent comme enfans de la terre. Strabon dit qu'on leur donna le nom de Curètes à cause du soin qu'il prirent de la jeunesse de Jupiter, *livre* 10.

(2) *Lactance, livre premier, chap.* 22, dit : « Didyme raconte que Mélissée, Roi de Crète, fut le premier qui sacrifia aux Dieux : qu'il introduisit des rites nouveaux et la pompe des cérémonies ; qu'il eut deux filles, Amalthée et

Ici la Mythologie crétoise place la naissance des Titans, leur habitations près de Cnosse où l'on voyoit le palais de Rhéa, leurs courses par toute la terre, leur guerre contre Ammon et sa défense par Bacchus ; les noces de Jupiter et de Junon, célébrées près du fleuve Therène en Crète; les Dieux, les Déesses, les Héros auxquels ils donnèrent le jour.

Les plus illustres de ces héros furent Minos et Rhadamante (1). On les dit fils de Jupiter et d'Europe transportée dans l'île sur un taureau. Minos, devenu Roi, bâtit plusieurs villes, dont les plus considérables sont Cnosse, sur la côte qui regarde l'Asie, Phœstus, sur le rivage du midi, et Cydon vers l'occident, en face du Péloponèse. Il donna à ses sujets des loix admirables qu'il feignit avoir reçues de Jupiter, son père, dans la grotte du Mont-Ida.

Radamanthe se distingua par la souveraine équité de ses jugemens, et par les châtimens irrémissibles dont il punissoit les impies et les malfaiteurs. Il tenoit sous sa domination de grandes îles, et presque toutes les côtes de l'Asie qui s'étoient données à lui sur la répu-

» Mélisse, et qu'elles nourrirent Jupiter, enfant, de lait de » chèvre et de miel ». Voilà peut-être ce qui a fait dire aux Poëtes que la chèvre Amalthée avoit nourri Jupiter.

(1) Diodore de Sicile, liv. 5.

tation de sa probité. Les Mythologistes l'ont établi juge des enfers, pour prononcer sur le sort des bons et des méchans. Ils lui ont décerné les mêmes honneurs qu'à Minos, le plus juste des Rois (1).

Jusqu'ici j'ai suivi les traditions crétoises, rapportées par Diodore; mais les Historiens ne s'accordent point entre eux. Il existe une foule d'opinions diverses sur les premiers habitans de Crète. (2) Strabon, qui les a savamment discutées, dit après plusieurs pages : « Je » n'aime point les fables, cependant j'ai donné » de longs détails sur celles-ci, parce qu'elles » tiennent à la théologie. Toute dissertation » sur les dieux doit peser les opinions antiques, » et les distinguer de la fable. Les anciens se » plurent à couvrir d'un voile leurs connois- » sances sur la Nature. Il n'est pas possible d'ex- » pliquer toutes leurs énigmes. Mais, en expo- » sant au grand jour les allégories nombreuses » qu'ils nous ont laissées, en examinant avec

---

(1) Rhadamante étoit un homme juste instruit par Minos, non pas dans l'art entier de régner, mais dans la partie du ministère royal qui regarde la justice; ce qui lui fit donner le nom de Juge équitable. *Platon, sur Minos.*

(2) *Strabon, livre* 10.

» attention leurs rapports, leurs différences, » l'esprit peut, à l'aide de la comparaison, » découvrir la vérité ».

Quittons la mythologie, et recherchons ce que l'histoire nous a laissé de moins incertain sur les divers peuples de Crète. Cette île célèbre reçut son nom de Crès, le premier de ses Rois (1). Il étoit l'auteur de plusieurs découvertes utiles qui avoient contribué au bonheur de ses peuples (2). Animés par la reconnoissance, ils voulurent conserver le souvenir de ses bienfaits, et immortaliser son nom en le donnant à l'île (3).

(4) Pour distinguer les vrais Crétois des

---

(1) *Eusèbe*, *in Chro.* Crès Indigène fut le premier qui regna en Crète, et qui lui donna son nom. On dit qu'il fut un des Curètes qui cachèrent et nourrirent Jupiter.

Isidore, *Orig. liv.* 14, *chap.* 6. Cette île fut appellée Crète, du nom d'un certain Crètes, un de ses habitans.

Cedrenus. Crète reçut son nom de Crètes, qui en fut Roi et la gouverna.

(2) *Diodore de Sicile*, *liv.* 5.

(3) Etienne de Bysance, qui rapporte les opinions des Anciens au sujet de cette île, dit qu'elle reçut son nom de *Cores*, ou de *Crète*, fils de Jupiter et de la Nymphe Ida, ou de *Creta*, une des Hespérides, etc. Mais il ajoute qu'il vaut mieux faire dériver ce nom de *Crès*, un de ses habitans. Elle eut beaucoup d'autres noms qu'il seroit inutile de détailler ici.

(4) *Eustatius*, *sur l'Iliade.*

étrangers, on les appella Eteocrètes. Une foule de peuplades vinrent s'établir dans l'île, de toutes les parties de la Grèce. La beauté de son climat, la fertilité de son terroir les invitoient à y former des habitations. Les Lacédémoniens, les Argiens, les Athéniens furent les principaux peuples qui y conduisirent des colonies (1). C'est ce qui fait dire à Homère: (2) « Crète est une grande île au milieu d'une » mer orageuse. Le sol y est gras et abondant. » Elle contient un peuple innombrable. Cent » villes la décorent. Ses habitans parlent des » langues diverses. On y trouve des Achéens, » des Eteocrètes courageux, des Cydoniens, des » Doriens et des divins Pelasges ». Les Eteocrètes occupoient la partie méridionale ; ils y avoient fondé la ville de Prœsus, et élevé un temple à Jupiter-Dictoé (3).

Crès ne fut pas le seul Monarque qui gouverna l'île de Crète. Il eut des successeurs. L'Histoire est stérile à leur sujet. Elle a simplement conservé les noms de quelques-uns de ces Rois, et un petit nombre de faits

(1) *Scylax in Periplo. Dicæarchus, de vitâ Græciæ.*

(2) Odissée, livre 19.

(3) Strabon, livre 10.

mêlés de fables, arrivés sous l'empire des autres (1). Parmi ces souverains, on trouve deux

(1) Voici les noms de ces Rois, tels que Murtius les a rassemblés dans une savante dissertation sur l'île de Crète.

JUPITER, premier.

CRÈS, Celui qui donna son nom à l'île.

AMMON, Qui, après avoir régné en Libie, vint en Crète, et épousa la fille de Crès. C'est lui que Bacchus défendit contre les Titans.

MÉLISSÉE, Dont les filles nourrirent Jupiter.

JUPITER 2e. Celui qui fut élevé par les Curètes. Il se trouve ici une grande lacune.

CECROPS.

CYDON.

APTÈRE, Qui bâtit la ville de ce nom.

LAPÈS,

TEUTAMUS, Il s'empara de l'île avec les Doliens et les Pélasgiens.

ASTÉRIUS, Il épousa Europe, enlevée par Jupiter, et adopta ses enfans.

MINOS 1er. Fils adoptif d'Astérius, mort sans enfans. Il épousa Itone, fille de Lycaste, et eut d'elle Lycaste.

LYCASTE, Il épousa Ida, fille d'un Coribante, et eut d'elle Minos second.

MINOS 2e. Il épousa Pasiphaé, fille du Soleil. Il eut d'autres épouses et plusieurs enfans.

DEUCALION, Fils et successeur du second Minos, et différent du fils de Prométhée. Il épousa Phédre, sœur de Thésée.

Jupiter, deux Minos. Cependant la plûpart des Ecrivains les confondent, et attribuent à un seul des actions qui devroient être partagées entre chacun d'eux. Cette réflexion regarde sur-tout Minos, que l'antiquité a jugé le plus sage des Législateurs. La place qu'elle lui a assigné dans les enfers, est un témoignage non équivoque de la réputation glorieuse qu'il s'étoit acquise par sa justice. Ce n'est pas sans raison, dit Platon, que la Grèce a adopté les loix de Crète, puisqu'elles sont fondées sur des bases solides, qu'elles rendent heureux et comblent de biens les peuples qui leur sont soumis (1). Une de ces loix étoit conçue en ces termes : *Que jamais les Crétois ne boivent entre eux jusqu'à l'ivresse.* La suivante étoit bien propre à arrêter l'effervescence présomptueuse de la jeunesse (2). « Que les jeunes gens ne portent point sur les

---

CATRÉE, { Frère de Deucalion. Il bâtit la ville de Catrée.

IDOMÉNÉE. { Petit-fils de Minos. Il conduisit, de concert avec Mérion, 80 vaisseaux au siège de Troye. Ici finit cette liste incomplette.

(1) Platon, livre premier des Loix.

(2) Platon, sur Minos.

» loix une indiscrète curiosité ; qu'ils n'exa-
» minent pas si le Législateur a eu tort ou
» raison de les publier ; qu'ils s'écrient d'une
» voix unanime : *elles sont bonnes puisqu'elles*
» *viennent des Dieux*. Si quelqu'un des vieil-
» lards y trouve des abus à réformer, qu'il en
» parle au Magistrat, ou qu'il en raisonne avec
» ses égaux, mais jamais en présence des jeunes
» gens (1) ». Ce code excellent étoit gravé sur des tables d'airain, et Talos, Ministre de Minos, parcouroit trois fois par an les villes et les bourgs, pour en surveiller l'exécution (2). Le Roi de Crète, sachant que le peuple a besoin du merveilleux pour croire, prétendit qu'il l'avoit reçu de Jupiter, son père, dans la grotte du Mont-Ida. C'est ainsi que Lycurgue, avant de donner ses loix, se rendit à Delphes, et publia qu'il les tenoit d'Apollon. C'est ainsi que Numa attribua les siennes à la Nymphe Egérie, et Mahomet à l'Archange Gabriel.

D'un autre côté, les Anciens nous peignent

---

(1) Cicéron, Tusc. liv. 2, dit : Les loix de Crète, données par Minos ou Jupiter, ou comme des Poëtes le veulent, d'après son conseil, sont une source d'instruction pour la jeunesse.

(2) Platon, sur Minos.

Minos

Minos comme un Prince livré à ses passions, et un conquérant barbare. Amoureux de la Nymphe Dictynne qui résistoit à ses désirs, il la poursuivit jusqu'à l'extrémité de l'île, et la força de se précipiter dans la mer, où elle fut sauvée par des pêcheurs qui la reçurent dans leurs filets. Il fut le premier des Grecs (1) qui parut sur la Méditerranée, à la tête d'une armée navale. Il conquit les Cyclades, en chassa les Cariens, y fonda des colonies, et en donna le gouvernement à ses fils (2).

Ayant appris, tandis qu'il étoit à Paros (3), que son fils Androgée venoit d'être tué à Athènes, il déclara la guerre à Egée, et lui imposa le honteux tribut dont Thésée délivra son peuple. Il prit les armes contre Nisus, Roi de Mégare, le fit prisonnier par la trahison de sa fille Scylla, et le mit à mort, ainsi que

---

(1) *Strabon, l.* 10. *Aristote, Poli. l.* 2. *Diodore de Sicile, l.* 5. *Pline, l.* 7, *chap.* 56.

(2) Thucidide, livre premier.

(3) *Apollodore, liv.* 3. Il apprit la mort de son fils à Paros, tandis qu'il sacrifioit aux Graces. Il ôta la couronne de son front, et quitta la flûte. Il acheva cependant le sacrifice. Ce fut pour conserver le souvenir de cet événement, que les habitans de Paros sacrifièrent pendant long-temps aux Graces, sans couronne et sans flûte.

Mégare, fils d'Hyppomène, qui lui avoit apporté du secours. Dédale, contre lequel il étoit irrité, désespérant de fléchir un Prince implacable, employa toutes les ressources de son génie pour échapper à son ressentiment. Il s'enfuit en Sicile, gagna la protection du Roi Cocale, et obtint un asyle à sa cour. Valérius Flaccus (1) a peint cette fuite d'une manière brillante et pittoresque. « C'est ainsi » que Dédale, devenu oiseau, se précipita » du Mont-Ida, retentissant comme l'airain. » Près de lui voloit son compagnon avec des » aîles plus courtes. Ils sembloient un nuage » nouveau qui s'élève dans les airs. Minos » voyant sa vengeance trompée, frémit de » colère. Ses regards se lassèrent vainement à » suivre sa proie dans l'immensité de l'espace. » Les Satellites retournèrent à Gortyne avec » leurs carquois remplis de flèches ». Le Roi de Crète n'abandonnoit pas ainsi sa proie. Il arma une flotte, poursuivit le fugitif en Sicile (2), et périt devant les murs de *Camicum*.

Il est évident que ces actions ne peuvent convenir au Monarque juste qui mérita de

---

(1) *Valérius Flaccus, livre premier.*

(2) *Hygin. fable* 44. *Pausanias in Achaïcis.*

décider dans les enfers, du sort éternel des bons et des méchans. On peut donc croire avec fondement, que Minos le Législateur est différent du conquérant ; que l'ancien fut celui qui s'acquit une réputation immortelle de sagesse et de justice : que le second soumit à sa puissance une grande partie des îles de l'Archipel ; mais qu'emporté par ses passions, il ternit sa gloire par la cruauté et la vengeance.

Je ne parlerai point ici, Madame, de Pasiphaé, de Thésée, d'Ariane, et du Minotaure. Leur histoire est liée à celle du Labyrinthe. Elle viendra naturellement, lorsque je ferai mention de cette prison fameuse, qui fut l'ouvrage de Dédale, et qui faillit d'être son tombeau. J'ajouterai, avant de finir cette lettre, quelques mots sur Idomenée, le dernier Roi de Crète.

Je vous ai dit, Madame, que ce Prince avoit conduit, de concert avec Mérion (1), quatre-vingt vaisseaux au secours d'Agamemnon. Homère vous a appris les exploits éclatants par lesquels il s'étoit distingué devant les murs de Troye. Avant de partir, il laissa le

(1) Ce Mérion étoit fils de Molus, oncle d'Idomenée.

gouvernement de ses Etats à Leucus (1), son fils adoptif, et lui promit la main de sa fille Clisithère, s'il gouvernoit avec sagesse pendant son absence. Ce jeune ambitieux ne conserva pas long-temps le souvenir des bienfaits dont il avoit été comblé. S'étant fait un grand nombre de partisans, il aspira bientôt à la Couronne. Son impatience ne put attendre qu'un hymen légitime la lui mit sur la tête. Voyant que le Roi tardoit à revenir, et se flattant peut-être qu'il périroit en combattant, il résolut de monter sur le trône. Mida (2) épouse d'Idomenée, et la Princesse Clisithère étoient un obstacle à ses désirs. Mais l'ambition ne connoît point de frein, et foule aux pieds les loix les plus sacrées. Ce barbare ayant séduit le peuple, et captivé les Grands, immola dans le temple ces victimes infortunées. Lorsque Idomenée chargé de lauriers, aborda sur la côte de Crète, Leucus qui faisoit tout trembler sous sa puissance, le poursuivit à main armée, et le força de remonter sur ses vaisseaux. Je sais qu'on raconte diversement la fuite d'Idomenée. Servius (3) dit qu'il avoit

(1) *Quintus Smyrneus.*

(2) *Joannes Tzetzes.*

(3) *Servius, sur l'Enéide, livre* 3.

promis, dans une tempête, de sacrifier aux dieux le premier qui s'offriroit à ses regards en abordant au rivage ; que son fils s'étant présenté, il l'immola (1) : que la peste étant survenue, les habitans regardèrent ce fléau comme un effet de la vengeance divine, et chassèrent ce père homicide, qui alla fonder Salente sur la côte de Messapie (2). Cette opinion me semble dépourvue de fondement. L'histoire ne dit point qu'Idomenée eut un fils. S'il avoit eu un rejetton de son sang, pourquoi lui auroit-il adopté Leucus? Pourquoi lui auroit-il confié le Gouvernement de l'île, en lui promettant la main de sa fille? Je croirois bien plutôt qu'il apporta la peste sur ses vaisseaux, en revenant du siège de Troye, comme l'assure Hérodote (3), et que Leucus se servit adroitement de ce prétexte pour écarter de l'île son légitime Souverain. Au

(1) Fénélon a suivi cette tradition dans l'immortel ouvrage dont il a enrichi la France.

(2) *Virgile, Enéide, liv.* 3. Le bruit se répand que le Héros Idomenée, chassé du trône de ses pères, s'etoit enfui loin de sa patrie. Idomenée de Lyctos (ville de Crète) couvre de ses soldats les campagnes de Salerne.

(3) *Hérodote, livre* 7.

reste, il paroît que l'usurpateur ne jouit pas long-temps du fruit de ses crimes. Aussi-tôt après le départ d'Idomenée, on voit la Monarchie éteinte, et l'État devenir républicain.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE XIX.

A M. L. M.

IL me reste, Madame, à vous entretenir de la République de Crète, qui mérita les éloges de Platon, que Lycurgue prit pour modèle (1) de celle qu'il établit à Lacédémone, et qui se couvrit de gloire aux yeux de toute la Grèce : Strabon l'a jugée digne de son pinceau, et à consacré, dans son immortel ouvrage, les traits principaux qui la caractérisent.

(1) « Lycurgue s'étant retiré en Crète, rechercha l'amitié » de Thalès, Poëte et Législateur. Il apprit de lui le rhytme » dont Rhadamante et Minos s'étoient servi pour promulguer » les loix qu'ils prétendoient avoir reçues de Jupiter. Il voya- » gea ensuite en Égypte, et étudia les institutions de cette » nation. Quelques-uns ajoutent qu'il se rendit à Chio, et » qu'il y conversa avec Homère. De retour dans sa patrie, il » trouva son neveu Charilaüs sur le trône. Ce fut alors qu'il » s'occupa à former son code; mais, avant de le publier, il » alla passer quelque temps à Delphes, et dit qu'il le tenoit » d'Apollon.... Les loix de Lycurgue sont absolument sem- » blables à celles de Crète ». *Strabon, liv.* 10.

Leur singularité vous frappera sans doute. Vous trouverez une différence prodigieuse entre les principes de cette ancienne République, et ceux de la plûpart des Gouvernemens actuels. Mais vous verrez avec plaisir une législation, dont l'unique but fut de faire éclore dans le cœur de l'enfance, le germe des vertus, de le développer dans l'adolescence, d'inspirer à l'homme fait l'amour de la patrie, de la gloire, de la liberté, et de consoler la vieillesse par la considération et l'estime attachée à la sagesse de ses conseils. Vous la trouverez occupée à former des amis tendres, des citoyens zélés, et d'excellens administrateurs. Ne pensez pas qu'elle employât beaucoup d'ordonnances pour produire ces avantages inestimables. Ils découlèrent naturellement d'une seule source, l'éducation publique sagement administrée. Les exemples qu'y recevoit la jeunesse, les vertus dont elle étoit témoin, les faits mémorables dont elle entendoit le récit, les applaudissemens qui le suivoient, les distinctions accordées au courage, aux belles actions, l'opprobre imprimé au vice, voilà les seuls ressorts qu'employa le législateur Crétois, pour former une nation sensible, guerrière et vertueuse. J'ose dire que ces ressorts puisés dans la connoissance du

cœur humain suffiroient pour faire fleurir les mœurs dans toute espèce d'Etat ; mais les mœurs sont la chose dont les Gouvernemens s'occupent le moins. La froide politique les regarde en pitié. Elle condamne la plume hardie qui ose en proclamer l'empire. Elle assoit des subsides sur leur dépravation, et au lieu de s'occuper de la prospérité des peuples, elle calcule les intérêts des Rois, leur or, et leur puissance.

Le Gouvernement Crétois, aussi-tôt après la fuite d'Idomenée, devint Aristocratique. Sa forme mixte (1) étoit composée de la volonté du peuple, et de celle des chefs. Cependant comme les Grands occupoient les premiers emplois, ils avoient la principale part à l'administration. Chaque année, dans une assemblée nationale, dix Magistrats étoient élus à la pluralité des voix. On les nommoit *Cosmoi*, et ils remplissoient les mêmes fonctions (2) que les Ephores à Sparte. Ils présidoient à la guerre, et régloient les affaires les plus impor-

(1) *Plutarque, in Dione.*

(2) *Aristote, Polit. liv.* 2. Les Ephores ont la même puissance que les Magistrats Crétois nommés *Cosmoi*. Seulement les premiers sont au nombre de cinq, et les *Cosmoi* de dix.

tantes (1). Ils avoient le droit de choisir des vieillards pour Conseillers. Ces vieillards, au nombre de vingt-huit composoient le Sénat de Crète (2). On les prenoit parmi ceux qui avoient exercé la charge de *Cosmoi* (3) ou qui se distinguoient par un mérite éminent, et une probité sans tache. Ces Sénateurs étant perpétuels, jouissoient d'une haute considération, et l'on ne décidoit rien sans les avoir consultés. C'étoit une barrière que la sagesse du Législateur opposoit à l'ambition de ces dix Chefs. Il avoit encore borné leur puissance, en fixant à une année la durée de leur administration. Sa prévoyance s'étoit étendue plus loin. Il est possible que la séduction détermine les suffrages du peuple. Ainsi, son choix pouvoit quelquefois tomber sur un sujet indigne d'un poste honorable. Si cet événement arrivoit, celui qui déshonoroit la dignité de *Cosmoi* étoit destitué dans une assemblée de la Nation, ou simplement de ses

---

(1) *Aristote, Polit. liv.* 2.

(2) *Hesychius.* « A Lacédémone, à Carthage et en Crète, » le Collège des vieillards est appelé *Geronia* ». On le nommoit ainsi, parce qu'il étoit composé de 28 Sénateurs.

(3) *Strabon, livre* 10.

collègues (1). Voilà sans doute ce qui fait dire à Platon (2) : « La République qui s'approche » trop de l'Etat monarchique, et celle qui » affecte une liberté trop étendue, n'ont point » pour base une juste modération. O Crétois ! » O Lacédémoniens ! Vous avez évité ces deux » écueils, en établissant les vôtres sur des » fondements plus solides.

Je viens d'exposer à vos yeux, Madame, ce qui a rapport à l'administration Crétoise. Vous voyez combien elle est simple. Un peuple libre, mais trop peu éclairé pour se conduire lui-même, nomme des Magistrats aux mains desquels il remet son autorité. Ces Chefs, revêtus de la puissance royale, élisent des Sénateurs pour les éclairer de leurs conseils. Ces Conseillers ne peuvent rien décider par eux-mêmes, mais ils sont perpétuels, et cette stabilité assure leur crédit, et étend leurs lumières. Un intérêt puissant engage les Chefs de la République à parcourir glorieusement leur carrière. D'un côté, la crainte du déshonneur les arrête; de l'autre, l'espoir de devenir un jour membres du Conseil national les excite.

---

(1) Aristote.

(2) Platon, des Loix, livre 3.

Examinons maintenant les moyens employés par le Législateur, pour former des Citoyens. Tous les Crétois étoient soumis à leurs Magistrats, et divisés en deux classes, celle de l'âge viril, et celle de la jeunesse. (1) Les hommes faits étoient dans la première. Les jeunes gens parvenus à leur dix-septième année composoient la seconde (2). La société des hommes dans des édifices publics prenoit ses repas en commun. Là, le chef, le magistrat, le pauvre, le riche assis ensemble, avoient le même breuvage, la même nourriture. Un vase rempli de vin mêlé d'eau (3), que l'on passoit à la ronde, étoit l'unique boisson des convives. Les vieillards seuls avoient le droit de demander un surcroit de vin. Ce peuple, si sage, connoissoit sans doute l'empire de la beauté, puisqu'il avoit établi une femme pour

---

(1) La première classe se nommoit *Andreïa*, et répondoit aux *Pheidicia* des Lacédémoniens. Ces deux noms servoient à désigner les lieux publics où les Crétois et les Spartiates réunis prenoient leurs repas en commun, et où ils discouroient sur les affaires de l'Etat. Anciennement même on appelloit à Lacédémone ces assemblées *Andreïa*. *Aristote*.

(2) La seconde classe s'appelloit *Agelas*, troupeau assemblé. On donna aussi ce nom aux édifices où la jeunesse réunie prenoit ses repas en public.

(3) *Dosiadas, sur la Crète.*

présider à chaque table (1). Elle prenoit publiquement les mets les meilleurs, et les présentoit à ceux qui s'étoient illustrés par leur valeur dans les combats, ou leur sagesse dans les conseils. Cette distinction méritée, loin de faire des jaloux, excitoit tout le monde à s'en rendre digne. Près du lieu ou les Citoyens étoient rassemblés (2), on dressoit deux tables appelées hospitalières; tous les voyageurs et les étrangers qui se présentoient, y étoient admis; ils avoient aussi une maison particulière, où ils pouvoient passer la nuit.

Pour fournir aux dépenses publiques, chaque citoyen étoit obligé d'apporter en commun, la dixième partie de ses revenus. Les Préfets des villes se chargeoient de la distribution générale. En Crète, dit Aristote, une partie des fruits de la terre, des troupeaux, des revenus de l'Etat, des impôts, est consacrée aux dieux, l'autre aux classes qui partagent la société; de manière que les hommes, les femmes, les enfans sont nourris aux dépens du public.

(3) Après le dîner, les chefs avoient cou-

---

(1) *Dosiadas.*

(2) *Dosiadas. Eustathius.*

(3) *Dosiadas, sur les affaires de Crète.*

tume de s'entretenir ensemble, et de consulter sur les affaires de la République; ils racontoient ensuite les belles actions faites dans les combats; ils exaltoient le courage des plus illustres guerriers, et exhortoient les jeunes gens à la vaillance (1). Ces assemblées étoient la première école de l'enfance. A sept ans, on mettoit l'arc à la main du Crétois; dès-lors il étoit reçu dans la société des hommes, et il n'en sortoit qu'à l'âge de dix-sept. Là, assis par terre, et vêtu d'un habit simple qu'il gardoit toute l'année, il servoit les vieillards, et écoutoit en silence leurs avis: son jeune cœur s'enflammoit au récit des hauts faits d'armes, et il brûloit de les imiter (2). Il se faisoit une habitude de la sobriété et de la tempérance; ayant sans cesse devant les yeux des exemples de modération, de sagesse, de patriotisme, il recevoit le germe des vertus, avant même d'avoir l'usage de raison.

On l'accoutumoit de bonne heure aux ar-

---

(1) *Eustathius*, *sur l'Odissée*, dit : Les Crétois consultoient, après le dîner, sur les affaires publiques. Ils parloient ensuite de la guerre, louoient les exploits des Guerriers, et exhortoient ces jeunes gens à les imiter.

(2) *Strabon*, *liv.* 10.

mes et à la fatigue (1), afin qu'il pût endurer la chaleur, le froid, franchir les monts et leurs précipices, et supporter courageusement les coups qu'il recevoit dans les gymnases et les combats. Son éducation ne se bornoit pas aux exercices gymnastiques; on l'instruisoit à chanter avec une sorte de mélodie (2) les loix écrites en vers, afin que le plaisir de la musique les lui gravât plus facilement dans l'esprit, et que s'il péchoit contre elles, il ne pût s'excuser sur son ignorance. Il apprenoit ensuite des hymnes en l'honneur des Dieux, et des poëmes faits à la louange des Héros. Parvenu à sa dix-septième année, il quittoit la société des hommes, et entroit dans celle de la jeunesse.

Là continuoit son éducation; il s'exerçoit à la chasse, à la lutte, et à combattre avec ses compagnons. La lyre jouoit des airs dont le rhytme étoit usité à la (3) guerre, et il

---

(1) *Strabon, liv.* 10. Les loix de Crète, dit Cicéron, instruisent la jeunesse à la chasse, à la course, à supporter la faim, la soif, le froid et la chaleur.

(2) *Strabon, livre* 10. Cet Auteur dit que les loix de Crète étoient écrites en vers, et que le rhytme en étoit fort serré.

(3) *Athénée, livre* 12. Les Lacédémoniens fondent sur l'ennemi au son de la flûte, les Crétois au son de la lyre.

falloit en suivre exactement la mesure. Ces jeux n'étoient pas toujours sans danger, puisqu'on s'y servoit quelquefois d'armes de fer (1). Une danse où la jeunesse tâchoit sur-tout d'exceller, étoit la pyrrhique inventée en Crète (2) : les danseurs portoient l'habit de guerre, c'étoit une casaque courte et légère, qui ne descendoit qu'au genou, et qui étoit serrée par une ceinture à double tour; un brodequin formoit leur chaussure : ils étoient couverts de leurs armes, et figuroient, au son des instrumens, diverses évolutions militaires. « Les Lacédémoniens et les Crétois, dit Liba» nius (3) cultivoient la danse avec un zèle » étonnant; ils la regardoient comme un exer» cice nécessaire ordonné par la loi, et il étoit » presque aussi déshonorant de l'abandonner, » que de quitter son poste pendant la bataille ».

(4) Il étoit permis aux Crétois riches, et

---

(1) *Stralon, livre* 10.

(2) *Diodore, liv.* 5. *Denis d'Halicarnasse, liv.* 7. *Pline, liv.* 7, *chap.* 56. *Strabon, liv.* 10, disent que cette danse fut inventée en Crète. Nicolas Damascène dit que Pyrrhicus de Cydon en fut l'inventeur.

(3) *Libanius*, dans son oraison pour les Danseurs.

(4) *Strabon, livre* 10. Ces sociétés comme je l'ai dit, se nommoient *Agelas*.

d'une

d'une illustre naissance, de former des sociétés de jeunes gens de leur âge. C'étoit à qui auroit la plus nombreuse ; pour l'ordinaire, le père de celui qui l'avoit rassemblée y présidoit ; il avoit droit d'instruire cette jeunesse guerrière, de l'exercer à la course, à la chasse, et de décerner des peines ou des récompenses.

L'amitié étoit en grand honneur parmi les Crétois ; mais, dit Strabon (1), leur manière d'aimer est fort extraordinaire ; au lieu de la douce persuasion, ils emploient le rapt pour gagner des amis. Celui qui chérit secrètement un jeune homme de son âge, et qui désire se l'attacher par des liens indissolubles, forme le projet de l'enlever : il en fait part à ses compagnons trois jours avant l'exécution ; ceux-ci ne peuvent ni le cacher, ni l'empêcher de sortir, parce qu'ils sembleroient avouer qu'il ne mérite pas un tel excès d'amour. Au jour marqué ils se réunissent ; si le ravisseur leur paroît d'un mérite égal ou supérieur à son ami, ils font semblant de s'opposer à l'enlèvement pour satisfaire la loi, et le favorisent ensuite avec joie : si au contraire ils ne le jugent pas digne du choix qu'il a fait, ils l'empêchent d'exécuter son dessein. La résistance

(1) *Strabon, livre* 10.

simulée dure jusqu'à ce que le jeune homme ait conduit sa proie à l'assemblée dont il est membre. Ils ne regardent pas comme le plus aimable, celui qui surpasse les autres en beauté, mais celui qui se distingue par sa bravoure et sa modestie.

Le ravisseur comble de bienfaits son jeune ami, et le mène par-tout où il désire ; il marche accompagné de ceux qui ont favorisé son larcin ; il le conduit de fête en fête, lui procure les plaisirs de la chasse, de la bonne chère ; et, après s'être efforcé pendant deux mois de gagner son cœur, il le ramène à la ville, et est obligé de le rendre à ses parens. Auparavant il lui fait présent de l'habillement guerrier, d'un bœuf et d'un vase, ce sont les dons accoutumés et légitimes ; quelquefois sa générosité s'étend au-delà, et il lui offre des présens somptueux à la dépense desquels ses compagnons contribuent. Le jeune homme immole le bœuf à Jupiter, et donne un festin à ceux qui ont assisté à son enlèvement. Il prononce alors sur ses liaisons avec son ravisseur, et déclare si elles lui sont agréables, ou non. S'il avoit à se plaindre de sa conduite, la loi lui permet de quitter un ami indigne de ce nom, et d'exiger qu'il soit puni.

Il seroit honteux, ajoute Strabon, pour

un jeune homme beau et d'une illustre naissance, de n'avoir point d'ami, parce qu'on en rejetteroit la faute sur ses mœurs. Ceux qui ont été enlevés reçoivent des honneurs publics. Ils ont les premières places à la course et dans les assemblées. Il leur est permis de porter le reste de leur vie le vêtement qu'ils doivent à la tendresse, et cette marque distinctive, annonce à tout le monde qu'ils ont joui d'une amitié distinguée.

Lorsque les jeunes gens avoient fini leurs exercices, et atteint l'âge fixé par la loi, ils entroient dans la classe des hommes faits; alors devenus membres de la société, ils avoient leurs voix dans les assemblées nationales, et pouvoient parvenir à toutes les charges de la République. Dès-lors ils étoient forcés de se marier; mais ils attendoient, pour conduire chez eux leurs épouses, qu'elles se fussent rendues capables de l'administration domestique. Tels sont, Madame, les principaux caractères du gouvernement Crétois. « Le Légis» lateur, dit Strabon, avoit considéré la liberté » comme le plus grand bien dont les villes » puissent jouir. En effet, elle seule assure » la propriété des citoyens. La servitude, au » contraire, la détruit. L'esclave n'a rien en » propre, pas même sa personne. Il importe

» donc aux hommes de conserver leur liberté; » la concorde cimente son empire, et on la » voit fleurir par-tout où l'on a éteint le germe » des dissentions. Presque toutes ont leur » source dans la soif des richesses et dans l'a- » mour du luxe. Opposez à ces passions la » frugalité, la modération, l'égalité, et vous » détruirez l'envie, la haine, l'injustice et les » mépris qui affligent le genre-humain ». Voilà précisément ce que le Législateur de Crète exécuta : aussi sa République riche, puissante et fortunée, mérita les éloges des plus célèbres philosophes de la Grèce ; mais le plus bel hommage qu'elle reçut, fut d'avoir fourni à Licurgue le modèle de celle qu'il établit à Lacédémone.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE XX.

A M. L. M.

La République de Crète, dont l'antiquité, ainsi que vous l'avez vu, Madame, remonte au siège de Troye, fleurit jusqu'au siècle de Jules-César. Aucune autre n'a joui d'un règne aussi long. Le Législateur, en fondant le bonheur des Crétois sur la liberté, avoit établi des loix propres à former des hommes capables de la défendre (1). Tous les citoyens étoient soldats (2); tous étoient exercés dans l'art de la guerre. C'étoit chez eux qu'on alloit prendre des leçons. « Philopémen, dit Plutar-» que (3), incapable de languir dans l'oisiveté, » et brûlant de s'instruire dans le métier des

(1) *Aristote, Polit. liv. 7.* En Crète, la plûpart des loix avoient rapport à la guerre.

(2) *Platon, des Loix, liv. premier.* Le Législateur Crétois avoit dirigé vers la guerre les loix publiques et particulières, parce que la victoire assure aux vainqueurs la propriété des vaincus.

(3) *Plutarque, vie de Philopémen.*

» armes, s'embarqua pour l'île de Crète ; » après s'y être exercé long-temps parmi des » hommes belliqueux, savans dans l'art des » combats, et accoutumés à mener une vie » sobre et austère, il revint vers les Achéens. » Les connoissances qu'il avoit acquises, le » firent tellement distinguer, que sur-le-champ » il fut nommé général de la Cavalerie ».

D'un autre côté, le Législateur persuadé que les conquêtes sont ordinairement de grandes injustices, que souvent elles affoiblissent la nation victorieuse, et corrompent presque toujours ses mœurs, s'étoit efforcé d'en détourner les Crétois. Les productions abondantes de leur île fournissoient à leurs besoins. Ils pouvoient se passer des richesses étrangères qui, avec le commerce, eussent amené le luxe et les vices qui marchent à sa suite ; il sut, sans le défendre expressément, en inspirer le dégoût. Les jeux gymnastiques qui occupèrent les loisirs de l'ardente jeunesse, les plaisirs de la chasse auxquels elle se livra, l'amitié qu'il présenta à ses yeux comme une divinité, les spectacles publics qui rassemblèrent les différentes classes de la société, et où les femmes étoient admises (1), l'amour de

(1) *Plutarque, vie de Thésée.*

l'égalité, de l'ordre de la patrie dont il enflamma tous les cœurs, les institutions sages qui firent d'une nation une seule famille, tous ces liens attachèrent les citoyens à leur île, et trouvant chez eux le bonheur qu'ils désiroient, ils ne songèrent point à chercher au-dehors une gloire imaginaire, et à soumettre d'autres peuples à leur empire. Aussi, depuis que cet Etat eut pris la forme républicaine, jusqu'au moment où Rome l'attaqua, on ne vit jamais la nation en corps porter ses armes chez un peuple étranger. Cette modération est unique dans l'histoire, et les Crétois seuls en ont mérité la gloire. A la vérité, les particuliers pouvoient aller combattre hors de leur patrie. Les Princes et les Rois qui connoissoient leur valeur et leur adresse à tirer de l'arc, les soudoyoient à l'envi ; tous s'efforçoient d'avoir dans leurs armées, un corps de sagittaires Crétois. Dans le monde entier, il n'y eut point d'archers plus célèbres qu'eux (1). Les flèches de Gortyne, dit Claudien, dirigées par un arc heureux, portent des blessures certaines ; jamais elles ne manquent le but.

(1) *Claudien. Plutarque, dans Pyrrhus. Pausanias in Messiacis*, attestent que les Crétois étoient célèbres dans l'art de lancer les flèches, et que les Princes les soudoyoient à l'envi pour en former des corps d'archers.

Si les villes nombreuses qui florissoient en Crète, n'unirent point leurs efforts pour asservir les îles voisines, en les couvrant du sang de leurs habitans, elles ne furent pas assez sages pour conserver la paix entr'elles. La discorde y alluma souvent son flambeau. Les plus puissantes voulurent dominer sur les autres ; Cnosse et Gortyne tantôt alliées, marchèrent sous les mêmes drapeaux, renversèrent les forteresses de leurs voisins, et les soumirent à leur empire ; quelquefois ennemis, elles s'attaquèrent mutuellement, et virent périr dans ces guerres civiles leur plus florissante jeunesse. Lyctos et Cydon opposèrent une digue inébranlable à leur ambition, et conservèrent leur liberté. Cette dernière avoit acquis (1) une telle puissance, qu'elle faisoit pancher la balance en faveur du parti pour lequel elle se déclaroit, Ces guerres civiles causèrent la ruine de plusieurs villes, et ensanglantèrent la patrie de Jupiter.

A quoi doit-on attribuer ces dissentions intestines? Une partie de l'île étoit occupée par les Etéocrètes, ses habitans naturels. Des colonies d'Athènes, de Sparte, d'Argos, et de

(1) *Stralon, livre* 10.

Samos (1) se joignirent à eux pour la peupler. Peut-être que les anciennes haines qui divisèrent ces étrangers, ayant laissé dans les cœurs des feux mal éteints, n'attendoient qu'une circonstance pour s'enflammer de nouveau ; on pourroit croire aussi que les plus puissans d'entr'eux se confiant à leurs avantages, furent tentés d'en profiter, et regardèrent la force comme un droit ; enfin cette jeunesse bouillante accoutumée aux exercices militaires, étoit toujours prête à voler aux combats. Voilà probablement les raisons qui mirent les armes à la main à des peuples soumis aux mêmes loix, aux mêmes usages, et à la même religion (2). Quoiqu'il en soit, les Crétois, persuadés que la victoire dépendoit de l'union des soldats, paroient superbement les plus beaux jeunes gens de l'armée, et les faisoient sacrifier à l'amitié avant le combat. Il est des pays où, dans de semblables circonstances, on devroit forcer les chefs de sacrifier à la concorde. Si le sacrifice étoit sincère, il conserveroit leur gloire, et empêcheroit que des

(1) *Hérodote, liv.* 3, dit : les Samiens, qui bâtirent Cydon, y élevèrent des Temples, parmi lesquels on remarquoit celui de Dictynne.

(2) Athénée, livre 13.

flots de sang humain fussent inutilement versés pour l'Etat.

L'amour de la guerre n'avoit point étouffé dans le cœur des Crétois cette sensibilité exquise qui fait chérir les beaux arts. « Les Crétois, » dit Sozomène (1) firent éclater leur muni- » ficence envers Homère, en lui donnant mille » écus; et se glorifiant d'une générosité que » l'on ne pouvoit surpasser, ils inscrivirent ce » don sur une colonne publique ». En Crète, ajoute Ptolémée (2), les hommes sont encore plus curieux de cultiver leur esprit que d'exercer leurs corps. Aussi lorsque la discorde régnoit parmi eux, souvent la voix de la sagesse, et le charme de la poésie les ramenèrent à la raison. Thalès de Gortyne (3), qui instruisit Lycurgue, fut un de leur plus célèbre philosophe; poëte et Législateur, il se servit heureusement de ses talens et de ses connoissances, pour éteindre parmi ses concitoyens le

(1) Sozomène, préface de l'Histoire Ecclésiastique.

(2) Ptolémée, *in Tetrabili, livre second.*

(3) *Pausanias, in Atticis,* dit que ce Talès étoit de Gortyne. *Diogène de Laërce,* assure qu'il vivoit du temps de Lycurgue et d'Homère. *Strabon, l.* 10, semble confirmer ce sentiment.

feu des dissentions (1). « Ses poésies étoient » des discours en vers, qui rappeloient le peu- » ple à la concorde et à l'obéissance ; il avoit » su renfermer dans un mètre exact toute la » gravité de son sujet, tempérée par le doux » attrait du sentiment. Tel étoit l'effet de ses » poésies que les auditeurs dont l'esprit, le » cœur, et l'oreille étoient également flattés, » déposoient peu-à-peu leur animosité. Bien- » tôt, cédant à l'amour de la paix dont il pei- » gnoit les avantages, ils oublioient leurs » haines intestines, et se rangeoient sous l'é- » tendard de la concorde ». On dit que ce Sage inventa les airs propres aux danses militaires et à la pyrrhique crétoise (2). Des hommes sur lesquels la poésie et la musque avoient autant d'empire, ne devoient pas être

---

(1) Plutarque, vie de Lycurgue.

(2) *Le Scholiaste de Pindare*, *Pyth. ode second*, dit que ces danses furent instituées par les Curètes. *Strabon*, *liv.* 10, est du même sentiment; cependant, il ajoute que Thalès inventa le rhytme crétois. *Nicolas Damascène* et *Marius Plotius*, *de Metris*, attribuent l'invention de la Pyrrhique armée à *Pyrrhicus* de Cydon. Ne pourroit-on pas concilier ces Auteurs, en disant que les Curètes furent les premiers Instituteurs des danses militaires; que Pyrrhicus inventa particulièrement celle à laquelle il donna son nom; que Thalès en fit les airs, ou leur adapta une nouvelle musique?

ennemis de la volupté ; aussi étoient-ils dans l'usage (1) de marquer les jours heureux par des cailloux blancs, et les malheureux par des noirs. L'année révolue, ils examinoient combien il s'en trouvoit de blancs, et ne croyoient avoir vécu que ce nombre de jours ; car ils ne comptoient la vie que par leurs plaisirs. Voilà pourquoi ils faisoient écrire sur leurs tombeaux : *il a vécu tant de jours, il en a duré tant.*

Dans les ames sensibles et généreuses, la gloire s'éveille facilement. On voit les Crétois courir aux solemnités fameuses de la Grèce, et remporter des palmes aux jeux Olympiques, Néméens, Pythiens (2) ; d'autres, favorisés des Muses, mirent en vers héroïques les oracles des prophètes, et composèrent divers poëmes où ils célébrèrent les hauts faits des héros (3). Plusieurs se rendirent célèbres dans l'histoire (4). On rapporte que le plus ancien

(1) *Cornutus, sur la seconde satyre de Perse.*

(2) Tels qu'Ergotèles de Cnosse, célébré par Pindare, ode 12.

(3) Iophon de Cnosse mit en vers héroïques les Oracles des Prophètes. *Pausanias.* Rhianus de Rena écrivit plusieurs livres en vers, et composa divers poëmes. *Stephanus.*

(4) Dictys de Cnosse suivit Idomenée dans la Troade, et

combat fut celui où l'on proposa un prix au poëte qui chanteroit le mieux un hymne à Apollon. Chrysothémis de Crète chanta, et remporta la victoire (1).

Le temps a dévoré presque tous leurs ouvrages ; et si Pindare n'avoit pas conservé quelques-unes de leurs couronnes, on ne sauroit pas même le nom des vainqueurs qui les ont portées. Le temple de Diane, à Ephèse, bâti par Ctésiphon et son fils Metagènes, tous deux Crétois, n'a pas duré davantage (2). Ces habiles Architectes l'avoient construit sur les proportions de l'ordre Ionique (3) ; ils avoient réuni au choix des marbres, à la beauté de l'architecture, à la majesté de l'édifice, à la noblesse et à la perfection de l'ensemble, la solidité qui seule peut leur ajouter du prix. leur nom est passé à la postérité, mais les marbres, les colonnes du monument qui les

---

écrivit l'Histoire de ce siège fameux qu'Homère nous a transmise après lui. *Joannes Tzetzes.* Lucillus de Tarha écrivit un commentaire sur l'Histoire des Argonautes, etc.

(1) *Pausanias in Phoricis.*

(2) *Pline, liv. 7, chap. 37.* On loua Ctésiphon de Cnosse sur l'art admirable avec lequel il bâtit le Temple de Diane à Ephèse.

(3) *Vitruve, livre 3.*

immortalisa ont été dispersés ou détruits, et à peine reste-t-il quelques traces d'une des sept merveilles du monde.

Les nations passent sur la terre, comme les monumens de leur puissance, et après quelques siècles, à peine reconnoît-on dans leurs descendans, l'empreinte de leur antique caractère. Les unes subsistent plus long-temps, les autres moins, et l'on peut presque toujours calculer leur durée sur la bonté de leurs loix, et leur fidélité à les observer. La République de Crète établie sur des fondemens solides, n'a, pendant plus de dix siècles, reconnu aucun maître étranger. Elle repoussa généreusement les fers des Princes qui tentèrent de l'asservir. Enfin le temps arriva, où les Romains, fiers de leurs victoires et de leurs forces, affectèrent l'empire du monde, et ne voulurent plus voir dans l'univers que des sujets ou des esclaves. Florus (1) ne dissimule point que l'ambition, et le désir de soumettre la patrie fameuse de Jupiter, furent les seuls motifs qui portèrent les Romains à l'attaquer. « Si l'on » veut savoir la vraie cause de la guerre de » Crète, dit-il, nous l'avons entreprise par le » seul désir de subjuguer cette île célèbre.

(1) *Florus, livre 3.*

» Elle paroissoit avoir favorisé Mitridate : il » plut à Rome de venger cette prétendue in- » sulte, en lui déclarant la guerre. Marc-An- » toine (1) (le père du Triumvir), l'attaqua » avec une grande confiance de succès ; il fut » puni de son orgueil et de sa lâcheté. Les » ennemis interceptèrent une grande partie de » sa flotte, et pendirent les captifs aux mâts, » enveloppés de cordes et de voiles. C'est ainsi » que les Crétois rentrèrent triomphans dans » leurs ports ».

Rome ne pardonnoit point une défaite. Aussi-tôt que la guerre de Macédoine fut terminée, elle s'arma pour la vengeance. Quintus Metellus fut envoyé en Crète avec une armée formidable (2). Il y éprouva la plus grande résistance. Panare et Lasthène, deux chefs expérimentés, ayant rassemblé vingt mille jeunes gens, ardents dans les combats, et d'un courage déterminé, employèrent avec succès leurs armes et leurs flèches, et balancèrent pendant trois années entières le destin des Romains. Ces Conquérans ne purent s'emparer de l'île

(1) Marc-Antoine étoit chargé de la garde des côtes maritimes de tout l'Empire Romain. Il périt en Crète, où il s'étoit déshonoré.

(2) *Velléius, livre second.*

qu'après avoir fait périr ses plus braves guerriers. Ils y perdirent beaucoup de monde, et achetèrent, par bien des travaux, une victoire ensanglantée. Enfin leur fortune l'emporta, et le premier soin du vainqueur fut d'abolir les loix de Minos (1), et d'établir à leur place celles de Numa. Strabon (2), philosophe judicieux, se plaint de cette rigueur; et dit que, de son temps, les institutions crétoises n'étoient plus en vigueur, parce que les Romains forçoient les Provinces conquises à adopter leur Code. Afin de s'assurer davantage de l'île, ils envoyèrent une colonie puissante à Cnosse (3).

Depuis cette époque, jusqu'à nos jours, Madame, c'est-à-dire pendant un espace de dix-neuf cents ans, les Crétois n'ont plus figuré parmi les autres peuples de la terre, ils n'ont plus formé une Nation, et ont perdu peu-à-peu leur vaillance, leurs mœurs, leurs vertus, leurs sciences, et leurs arts. On ne peut attribuer ces pertes déplorables qu'à l'extinction de leur liberté. Tant il est vrai que l'homme

(1) *Paulus Diaconus, hist. l. 6.*

(2) *Strabon, liv.* 10.

(3) *Idem, ibid.*

est

est né pour elle, que dépourvu de cet appui qu'il a reçu de la Nature pour soutenir sa foiblesse, son génie est sans feu, son courage sans énergie, sa volonté sans puissance, et qu'enfin il se détériore, et tombe dans l'avilissement.

(1) L'île de Crète, jointe au petit royaume de Cyrène sur la côte de Lybie, forma une province romaine. Un Proconsul la gouverna d'abord; on y envoya dans la suite un Questeur et un Assesseur (2); enfin, Suétone nous apprend qu'elle fut gouvernée par un Consul (3). Cette île fut éclairée une des premières du flambeau de l'Evangile. Saint Paul y porta la foi chrétienne, et son disciple Tite qu'il laissa pour cultiver ce germe précieux, en fut le premier l'Evêque. Sous l'empire de Léon, on y voit douze Evêchés (4), qui tous dépendoient du Patriarche de Constantino-

(1) *Strabon, livre* 17.

(2) *Dion.*

(3) *Suétone, vie de Vespasien.*

(4) Ces Evêchés suivoient cet ordre, comme on le voit dans la Novelle de l'Empereur Léon. *Gortyne, Cnosse, Arcadia, Cherronèse, Aulopotame, Agrium, Lampa, Cydonia, Hiera, Petra, Sitea, Cissamo.*

ple (1). Constantin divisa la province de Crète et de Cyrène, dans la nouvelle distribution qu'il fit de l'Empire. Ayant laissé trois fils, Constance, Constantin et Constant, il donna au premier la Thrace et l'Orient; au second, le royaume d'Occident; et au troisième, l'île de Crète, l'Afrique et l'Illyrie.

(2) Lorsque Michel Balbus occupoit le trône de Constantinople, la révolte de Thomas, qui dura trois ans, lui fit négliger les autres parties de l'Empire. Les Agaréniens (Nation Arabe), qui avoient conquis les plus belles provinces d'Espagne, saisirent cette circonstance. Ils armèrent une flotte considérable, pillèrent les Cyclades, attaquèrent l'île de Crète, et s'en emparèrent presque sans résistance. Pour assurer leur conquête, ils bâtirent une forteresse qu'ils nommèrent *Khandak*, retranchement, et qui, sous les Vénitiens, prit le nom de Candie. De cette citadelle, les barbares firent des courses dans l'île et portèrent par-tout le ravage et la désolation. Dans leurs attaques réitérées, ils soumirent toutes les villes, excepté

---

(1) *Zozime, livre second.*

(2) *Constantin Porphyrogenetes*, de l'administration de l'Empire, chapitre 12.

Cydon. Michel fit de vains efforts pour les chasser de Crète. L'Empereur Basile, le Macédonien, ne fut pas plus heureux. Ils le défirent dans une sanglante bataille ; mais un de ses généraux les ayant vaincus, leur imposa tribut. Au bout de dix ans, les Arabes le refusèrent. Il étoit réservé à Nicéphore Phocas, qui fut Empereur dans la suite (1), de délivrer cette belle île du joug des infidèles. Il y débarqua avec une armée nombreuse, les attaqua courageusement, et les terrassa dans plusieurs combats. Les Sarrasins n'osant plus tenir la campagne devant ce redoutable chef, s'enfermèrent dans leurs châteaux. Phocas, muni de toutes les machines de guerre propres aux sièges, renversa leurs murs, et jetta l'épouvante parmi eux. Il prit leurs places fortes, l'une après l'autre, et les força jusque dans *Khandak* leur Métropole, et leur dernière espérance. Il soumit l'île entière, après neuf mois de combats, fit prisonnier le Roi *Curup* et son lieutenant *Anemas*, et rendit à l'Empire une province que les Infidèles avoient possédée pendant 127 ans. Elle resta sous la domination des Empereurs de Byzance, jusqu'au temps où Baudouin, Comte de Flandres, assis sur

(1) *Murtius.*

leur trône, récompensa magnifiquement les secours que lui avoit amené Boniface, Marquis de Montferrat, en le faisant Roi de Thessalonique, en ajoutant l'île de Crète à son Royaume. Ce Seigneur, plus jaloux d'acquérir de l'or que de la gloire, la vendit aux Vénitiens l'an 1194 (1).

L'île de Crète respira sous les loix de cette sage République. Les peuples y jouirent d'un gouvernement modéré; et encouragés par leurs maîtres, se livrèrent au commerce et à l'agriculture. Les voyageurs trouvèrent auprès des Commandans Vénitiens, les ressources dont ils ont besoin pour étendre et perfectionner des connoissances utiles au genre-humain. Le naturaliste Belon se loue beaucoup de leurs bons offices, et fait des descriptions intéressantes de l'état florissant du pays qu'il parcouroit.

Le siège du Gouvernement fut établi à Candie. Les Magistrats et les Officiers, qui composoient le Conseil, y résidoient. Le Provéditeur-Général étoit à la tête. Il avoit la principale autorité, et son pouvoir s'étendoit sur tout le royaume. Venise le possédoit depuis cinq siècles et demi, et Cernaro occupoit

(1) La guerra Crétense.

la charge la plus importante, tandis que l'orage grondoit du côté de Constantinople. Les Turcs, depuis un an, rassembloient un armement prodigieux. Ils trompoient le Baîle en l'assurant qu'il étoit destiné contre Malte. Tout-à-coup, au milieu de la paix jurée, ils vinrent fondre sur la Crète l'an 1645, avec une flotte de 400 voiles, soixante mille hommes de débarquement, et quatre Pachas (1). L'empereur Ibrahim, qui ordonnoit cette expédition, n'avoit aucun motif pour l'entreprendre. Il employa toute la perfidie des Orientaux, pour en imposer au Sénat de Venise. Il combla de présens son Ambassadeur, ordonna à sa flotte de se porter jusqu'au cap Matapan, comme si elle devoit sortir de l'Archipel, fit assurer les Gouverneurs de Tine et du Cerigne que la République n'avoit rien à craindre pour ses possessions. Au moment où il donnoit ces assurances, l'armée navale s'enfonçoit dans le golfe de la Canée ; et passant entre cette ville et Saint-Théodore, elle alla prendre terre au-dessous de la rivière de

(1) Le Capitan-Pacha, Croate de nation, qui commandoit la flotte; le Pacha de terre, nommé Isouf, qui devoit commander pendant le siège ; Hassan-Pacha Beliergbei de Romélie, qui étoit le premier entré dans les murs de Babylone, et Amurat Pacha, Aga des Janissaires.

Platania. C'est ainsi que les Ottomans en ont toujours agi avec les peuples qu'ils ont voulu subjuguer. La fraude et la force, voilà les armes qu'ils employent pour faire réussir leurs desseins ; mais le temps approche où ils doivent rendre leurs injustes conquêtes.

Les Vénitiens, qui ne s'attendoient point à cette irruption subite, n'avaient fait aucuns préparatifs pour la repousser. Les Turcs débarquèrent sans éprouver la moindre résistance. L'île Saint-Théodore n'est éloignée que d'une lieue et demie de la Canée. Elle n'a que trois quarts de lieue de circuit. Les Vénitiens y avoient élevé deux forts ; l'un, au sommet de la pointe la plus escarpée, s'appelloit *Turluru*, l'autre, situé plus bas, se nommoit Saint-Théodore. Il importoit aux Musulmans de s'emparer de ce rocher, qui auroit incommodé leurs vaisseaux. Ils se hâtèrent de l'attaquer, et s'y portèrent avec ardeur. La première de ces forteresses n'avoit ni canons, ni soldats ; elle fut enlevée sans coup-férir. La seconde n'avoit pour garnison que soixante hommes. Ils se défendirent jusqu'à la dernière extrêmité ; et lorsque les Turcs s'en emparèrent, ils n'y trouvèrent que dix soldats, que le Capitan-Pacha eut la cruauté de faire décapiter.

Maîtres de ce poste important, ainsi que du Lazaret, écueil situé à une demi-lieue de la Canée, les Turcs bloquèrent la ville par mer, et l'environnèrent de tranchées par terre. Le Général Cornaro fut frappé comme d'un coup de foudre, lorsqu'il apprit la descente des ennemis. Il ne se trouvoit dans toute l'île qu'un corps de trois mille cinq-cents hommes d'infanterie, et un petit nombre de cavaliers. Il savoit que la ville assiégée n'avoit pour se défendre que mille hommes de troupes réglées, et quelques citoyens en état de porter les armes. Il se hâta de donner avis de sa détresse à la République, et vint se poster à la rade, afin d'être plus à portée de secourir la ville assiégée. Il y fit passer environ deux cents cinquante hommes, avant que les lignes de l'ennemi fussent entièrement achevées. Il tenta plusieurs autres fois d'y jetter de nouveaux renforts, mais inutilement. Les Ottomans s'étoient approchés du corps de la place ; ils avoient emporté une demi-lune qui couvroit la porte de Retimo ; et profitant de leur artillerie nombreuse, ils battoient jour et nuit le mur en brêche. Les assiégés leur répondoient avec courage, et leur vendoient cher quelques succès incertains. Le Général Cornaro tenta d'armer les Grecs, et sur-tout les

Sphachiotes qui vantoient leur bravoure. Il en forma un bataillon. Leur temps étoit passé. A la vue de l'ennemi, au bruit du canon, ils prirent honteusement la fuite, et il ne fut pas possible d'en conduire un seul au feu.

Tandis que le Sénat de Venise délibéroit sur les moyens de secourir la Canée, tandis qu'il s'occupoit à rassembler une flotte, les généraux Mahométans sacrifioient le sang de leurs soldats, pour terminer glorieusement leur entreprise. Ils avoient déjà perdu vingt mille guerriers dans les divers combats qu'ils avoient livrés ; mais ils étoient descendus dans les fossés, et creusoient, sous les remparts, les souterrains effrayans où la poudre enfermée s'enflamme avec un fracas horrible, et renverse les forts les plus inébranlables. Ils firent jouer une de ces mines sous le bastion de Saint Deinetri. Elle abattit un énorme pan de muraille dont tous les défenseurs furent engloutis. A l'instant les assiégeans montèrent le sabre à la main ; et profitant de la consternation générale, se rendirent maîtres de ce poste. Les assiégés, revenus de leur frayeur, les attaquèrent avec une intrépidité sans exemple. Environ 400 hommes fondirent sur 2000 Turcs déjà retranchés sur le mur, et les assaillirent avec tant de chaleur et d'opi-

niâtreté qu'ils en tuèrent un grand nombre, et précipitèrent le reste dans le fossé. Dans cette extrémité tout combattit. Les Caloyers portèrent le mousquet, des femmes oubliant leur sexe, parurent au milieu des défenseurs, soit pour leur donner des armes, soit pour s'en servir elles-mêmes, et plusieurs de ces braves héroïnes y perdirent la vie.

Depuis cinquante jours la place tenoit contre toutes les forces des Turcs. Si, dans ce moment encore, les Vénitiens avoient envoyé une armée navale à son secours, le royaume de Candie étoit sauvé. Sans doute qu'ils n'ignoroient pas ce fait connu. Le vent du nord donne à plein dans le golfe de la Canée. Quand il souffle un peu frais, la mer y devient furieuse. Il est impossible alors à une escadre, quelque nombreuse qu'on la suppose, de s'y former en ordre de bataille pour attendre l'ennemi. Si les Vénitiens étoient partis du Cerigue avec ce vent favorable, ils seroient arrivés à la Canée dans cinq heures, et seroient entrés dans le port à pleines voiles, sans avoir tiré un seul coup de canon, sans qu'aucun vaisseau Turc eut osé se présenter devant eux ; car il auroit risqué d'être affalé sur la côte, et brisé contre les écueils dont elle est hérissée. Au lieu d'exécuter ce projet,

que la nature des lieux devoit faire naître, ils envoyèrent quelques galères qui, n'ayant osé doubler le cap Spada, côtoyèrent le rivage méridional de l'île, et manquèrent leur mission.

Les Caniotes, n'espérant plus un secours trop long-temps différé, voyant trois brèches ouvertes, par lesquelles les Infidèles pouvoient facilement monter à l'assaut, accablés de fatigues et de blessures, réduits à cinq cents hommes, qu'il falloit disperser sur des murs d'une demi-lieue de circuit, minés de toutes parts demandèrent à capituler. Ils obtinrent les conditions les plus honorables ; et après deux mois d'une défense glorieuse, qui coûta vingt-cinq mille hommes aux Turcs, ils sortirent de la place avec les honneurs de la guerre. Les citoyens, qui ne voulurent pas rester dans la ville, eurent la permission de se retirer, et les Ottomans, contre leur coutume exécutèrent assez fidèlement leurs conventions.

Les Vénitiens, après la prise de la Canée, se replièrent vers Retimo. Le Capitan-Pacha assiégea le château de la Sude, situé à l'entrée du golfe, sur un écueil d'un quart de lieue de circuit. Il dressa des batteries à terre, et s'efforça, mais inutilement, de renverser ses

remparts. Désespérant de l'enlever par force, il laissa des troupes pour en faire le blocus et s'avança vers Retimo. Cette ville, sans murailles, est défendue par une citadelle bâtie sur une hauteur qui domine le port. Le Général Cornaro s'y étoit retiré. Il sortit à l'approche des ennemis, et les attendit en rase campagne. Pendant l'action il ne ménagea point sa personne. Pour encourager ses soldats, il combattit au milieu de leurs rangs. Une mort glorieuse fut le prix de sa bravoure, mais sa perte entraîna celle de Retimo (1).

Les Turcs ayant débarqué de nouvelles troupes dans l'île, y apportèrent la peste, qui suit presque toujours leurs armées. Ce fléau terrible gagna de proche en proche, et semblable aux flammes qui dévorent tout sur leur passage, il détruisit la plus grande partie des habitans (2). Le reste, épouvanté de ses ravages, se sauva dans les états de Venise, et l'île demeura presque déserte.

En 1646 commença le siège de Candie, beaucoup plus long que celui de Troie. Si

(1) Etat général de l'Empire Ottoman, troisième partie.

(2) *Idem.*

une plume féconde et brillante, comme celle d'Homère rassembloit dans un cadre les événemens extraordinaires de ce siège fameux, elle offriroit à la postérité de hauts faits d'armes, de grands tableaux, et des héros comparables à ceux de l'Iliade. Mais les actions mémorables ne manquent point à l'histoire des Nations. Chaque âge en produit de nouvelles, et la nature avare, après des siècles nombreux, enfante à peine un génie comparable au père de la poésie. L'ordre et le but de cette lettre ne me permettent pas d'entrer dans de grands détails. Je me bornerai à décrire brièvement les principaux événemens arrivés pendant la durée du siège de Candie. Les Turcs, jusqu'en 1648, ne firent pas de grands progrès devant cette place. Ils furent souvent battus par les Vénitiens, et quelquefois forcés de se retirer à Retimo. A cette époque Ibrahim fut déposé solemnellement, et l'on éleva sur le trône son fils aîné âgé de neuf ans, sous le nom de *Méhémet IV*. Le Sultan, au milieu de sa prison, faisoit encore quelqu'ombrage. On l'étrangla le 19 Août de la même année. Ce jeune Empereur, qui montoit sur le trône en faisant périr son père, en fut précipité dans la suite, pour passer le reste de ses jours dans les ténèbres

d'un cachot (1). L'histoire Ottomane n'est remplie que de semblables horreurs. Quelles leçons pour les despotes !

En 1649, Ussein Pacha, qui bloquoit Candie, ne recevant pas de secours de la Porte, fut obligé de lever le siège, et de s'enfuir à la Canée. En effet, les Vénitiens tenoient la mer avec une forte escadre. Ils attaquèrent la flotte Turc dans le golfe de Smirne, brûlèrent douze vaisseaux, deux galères, et tuèrent six mille hommes. Quelque temps après, les Mahométans ayant trouvé moyen de faire passer une armée en Candie, recommencèrent avec plus de fureur le siège de cette ville, s'emparèrent d'un fort avancé qui incommodoit beaucoup les assiégés, ce qui les obligea à le faire sauter.

Depuis 1650 jusqu'en 1658, les Vénitiens, maîtres de la mer, attendirent chaque année les Ottomans dans le détroit des Dardanelles, leur livrèrent quatre batailles navales, dans lesquelles ils défirent leurs flottes nombreuses, leur coulèrent bas un grand nombre de caravelles, en prirent d'autres, et jettèrent l'é-

(1) Après trente-sept ans de règne, Mehémet IV fut déposé et enfermé dans une prison.

pouvante jusques dans les murs de Constantinople. Cette capitale fut remplie de tumulte et de désordre. Le Grand-Seigneur effrayé, ne s'y croyant pas en sûreté, l'abandonna précipitamment.

Ces succès glorieux avoient relevé l'espoir des Vénitiens, et abattu le courage des Turcs. Ils convertirent en blocus le siège de Candie, et essuyèrent des pertes considérables. En 1659, le Sultan, pour écarter la flotte Vénitenne du détroit des Dardanelles, et assurer à ses vaisseaux un libre passage, fit bâtir à l'entrée deux châteaux neufs. Il ordonna au Pacha de la Canée de retourner devant les murs de Candie, et d'employer tous ses efforts pour s'emparer de cette forteresse importante. Cependant, la République de Venise profitant de ses avantages, fit plusieurs tentatives contre la Canée. En 1660, la ville vivement pressée étoit sur le point de se rendre, lorsque le Pacha de Rhodes, volant à son secours, y jetta deux mille hommes. Il doubla heureusement la pointe du cap Melec, à la vue de la flotte de Venise, qui, se trouvant en calme sur le cap Spada, ne put faire un pas pour combattre un ennemi plus foible qu'elle, et lui ravir sa conquête.

Kiopruli, fils et successeur du Visir de ce

nom, qui avoit soutenu pendant long-temps le destin de l'empire Ottoman, sachant que les peuples murmuroient hautement contre la longueur du siège de Candie, et craignant une révolte générale, qui eût été fatale à lui et à son maître, partit de Bysance sur la fin de 1666, à la tête d'une armée formidable. Ayant trompé la flotte Vénitienne, qui l'attendoit à la hauteur de la Canée, il débarqua à *Palio-Castro*, et forma ses lignes autour de Candie. Il avoit sous ses ordres quatre Pachas et l'élite des forces Ottomanes. Ces troupes, encouragées par la présence et les promesses de leurs chefs, et secondées d'une artillerie nombreuse, firent des prodiges de valeur. Tous les forts extérieurs furent réduits en poudre. Il ne restoit aux assiégés qu'un simple cordon de murailles, qui, sans cesse ébranlées par le canon, tomboient en ruine de toutes parts. Cependant, ce que la postérité aura peine à croire, ils tinrent encore pendant trois ans contre toutes les forces de l'empire Ottoman. Enfin, ils alloient capituler, lorsque l'espoir d'un secours parti de France, soutint leur valeur, et les rendit invincibles. Ce secours arriva le 26 Juin 1669. Il étoit conduit par le Duc de Navailles. Il avoit sous ses ordres un grand nombre de Seigneurs Français,

qui venoient essayer leurs armes contre les Turcs.

Le lendemain de leur arrivée, les Français impatiens firent une sortie générale. Le Duc de Beaufort, Amiral de France, se mit à la tête des enfans perdus. Il marchoit le premier contre les Musulmans, et étoit suivi d'un corps nombreux d'infanterie et de cavalerie. Ils donnèrent tête baissée sur les ennemis, les attaquèrent dans leurs retranchemens, les y forcèrent, et les auroient obligés d'abandonner leurs lignes et leur artillerie, sans un événement imprévu qui glaça leur courage. Au milieu des combattans un magasin de poudre prit feu. Les plus avancés perdirent la vie. Les rangs des Français furent rompus. Plusieurs de leurs chefs, parmi lesquels se trouva le Duc de Beaufort, disparurent pour jamais. Les soldats prirent la fuite en désordre. Les Turcs les poursuivirent, et le Duc de Navailles eut bien de la peine à rentrer dans les murs de Candie. Les Français accusèrent les Italiens de les avoir trahis en les faisant partir plutôt que l'on n'étoit convenu; et malgré les prières du Commandant, ils se rembarquèrent. Ce départ décida du sort de la ville. Il ne restoit que cinq cents hommes pour la défendre : Morosini capitula avec Kiopruli

pruli, auquel il abandonna le royaume de Crète, à l'exception de la Sude, de Grabuse et de Spina-Longua. Le grand Visir fit son entrée à Candie le 4 octobre 1670, et y séjourna huit mois pour en faire réparer les fortifications.

Les trois forteresses laissées par le traité aux Vénitiens, leur demeurèrent encore longtemps. Dans la suite, elles leur furent enlevées successivement. Enfin, après plus de trente années de guerre, après avoir fait périr plus de deux cents mille hommes dans l'île, après l'avoir arrosée des flots du sang Musulman et Chrétien, la Porte en est aujourd'hui souveraine maîtresse.

Voilà, Madame, une foible esquisse de l'histoire de Crète, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours. Nous allons y voyager maintenant, et je vous parlerai ensuite de son commerce, de son gouvernement, de sa population, et de tout ce que je croirai pouvoir vous intéresser.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE XXI.

A M. L. M.

VOUS connoissez un peu, Madame, les Crétois; je vous ai offert quelques traits de leur histoire; maintenant nous allons parcourir l'île qu'ils habitoient et visiter ses antiquités. Fière d'avoir nourri Jupiter, orgueilleuse de ses cent villes, Crète éleva long-temps sa puissance au-dessus des autres îles de la Méditerranée. Aujourd'hui sa gloire est éclipsée. Le temps n'a pas épargné une seule de ses cités, et nous n'en verrons que les ruines. Celle que nous allons quitter est la capitale moderne. Elle a donné son nom à l'île. Bâtie sur le terrein qu'occupoit Héraclée, séjour des chefs du gouvernement Ottoman, elle mérite une description particulière.

« L'île de Dia, dit Strabon (1), est située » en face d'Héraclée, port de mer de Cnosse. » Elle n'est éloignée que de trois lieues et

(1) Strabon, livre 10.

» demie de la côte ». Cette description est exacte, et répond parfaitement à la position de Candie, et à la distance qui se trouve entre elle et l'île de Dia, aujourd'hui *Standié*. Les mots suivans confirment encore le sentiment de ceux qui assurent que la capitale de Crète est élevée sur les ruines d'Héraclée. (1) « Cnosse, placée dans les terres à vingt-cinq stades de la mer du Nord, a pour port Héraclée. Vingt-cinq stades équivalent à une lieue, et c'est à cet éloignement de Candie, vers le sud-est, que l'on trouve le village de *Cnossou*, où l'on voit les débris de cette ville autrefois fameuse.

On ne peut donc douter que la moderne Candie, la *Kandakh* des Arabes, n'occupe l'emplacement de l'ancienne Héraclée. Vous avez lu, Madame, les principaux événemens arrivés pendant le siége mémorable qu'elle soutint contre toutes les forces de l'empire Ottoman. Les Turcs ont réparé les ravages de la guerre. Les murs qui l'entourent ont plus d'une lieue de circuit, sont bien entretenus, et défendus par des fossés profonds; mais ils ne sont couverts d'aucun fort extérieur. Du côté de la mer elle est inattaquable,

(1) Strabon, livre 10.

parce que les vaisseaux n'ont pas assez de fond pour s'en approcher.

Candie est le siège du gouvernement Turc. La Porte y envoie ordinairement un Pacha à trois queues. Les principaux Officiers, et les divers corps de la milice Ottomane, y sont rassemblés. Cette ville riche, commerçante et bien peuplée, pendant que les Vénitiens la gouvernoient, est bien déchue de son ancienne puissance. Le port, qui forme un joli bassin où les navires sont à l'abri de tous les vents, se comble de jour en jour. Il ne reçoit plus que des bateaux et des petits bâtimens allégés d'une partie de leurs marchandises. Ceux que les Turcs frètent à Candie, sont obligés d'aller, presque sur leur lest, attendre leur chargement dans les ports de Standié, ou des barques le leur portent. Ces entraves gênent le commerce, et les Gouverneurs ne songent point à les faire disparoître, aussi est-il considérablement diminué.

Candie embellie par les Vénitiens, percée de rues droites, ornée de maisons bien bâties, d'une belle place et d'une fontaine magnifique, ne renferme dans sa vaste enceinte qu'un petit nombre d'habitans. Plusieurs quartiers sont presque déserts. Celui du marché est le seul où l'on voie du mouvement et de l'af-

fluence. Les Mahométans ont converti la plûpart des temples chrétiens en mosquées. Cependant ils ont laissé deux églises aux Grecs, une aux Arméniens, et une synagogue aux Juifs. Les Capucins possèdent un petit couvent avec une chapelle, où le Vice-Consul de France entend la messe. Actuellement il est seul de sa nation, les Négocians Français s'étant retirés à la Canée.

A l'occident de Candie se prolonge une chaîne de montagnes qui descend du Mont-Ida, et dont la pointe va former le promontoire de *Dion*. Avant d'y arriver, on rencontre sur le bord de la mer *Palio-Castro*, nom que les Grecs modernes donnent à toutes les places anciennes. Sa situation correspond à celle de Panorme, qui étoit au nord-ouest d'Héraclée.

La rivière que l'on voit à l'occident de Candie, s'appeloit anciennement le Triton, près de la source duquel Minerve naquit de Jupiter (1). *Loaxus* se trouve un peu plus loin. Une lieue à l'orient de cette ville, le fleuve *Geratus* coule dans une vallée char-

(1) *Diodore de Sicile*, *liv.* 5. La Mythologie dit aussi que Minerve naquit de Jupiter dans l'île de Crète, de la source du Triton, d'où lui est venu le surnom de Tritogène.

mante. Suivant Strabon, il passoit à peu de distance de Cnosse. On voit au-delà une rivière que je crois être le fleuve *Therène*, sur les bords duquel la fable prétend que Jupiter célébra ses noces avec Junon (1). Dans un espace de plus d'une demi-lieue, autour des murs de Candie, on ne rencontre pas un seul arbre. Les Turcs, pendant le siège, les coupèrent tous, et détruisirent les jardins et les vergers qui environnoient la ville. Au-delà de cette enceinte, la campagne est abondante en bleds et en arbres fruitiers. Les côteaux voisins, plantés de vignobles, donnent la Malvoisie du Mont-Ida, digne d'orner la table des gourmets. Ce vin, peu connu en France, est parfumé d'un goût très-agréable, et fort estimé dans le pays.

Demain, Madame, nous quittons Candie. Nous composons une troupe de douze voyageurs, parmi lesquels il se trouve un Vice-Consul de France, un Consul que nous devons installer à la Canée, de jeunes Négocians,

(1) *Diodore de Sicile, liv.* 5. On dit que les noces de Jupiter et de Junon furent célébrées dans le territoire de Cnosse, près du fleuve *Therène*. Actuellement encore on y voit un Temple, où les Prêtres du pays représentent chaque année, dans une fête publique, les cérémonies qui, suivant la tradition, furent pratiquées à ces noces.

des Janissaires et des curieux. Nous sommes tous armés de fusils, de pistolets, de sabres et d'épées. Dans un pays où la force commande, cette manière de voyager est la plus sûre. Les Montagnards et les Turcs ont du respect pour les armes des Français, et le moyen de n'avoir rien à craindre de leur violence, est de paroître en état de la repousser sur-le-champ. Nous ne prendrons pas la route la plus courte, parce que notre dessein est de parcourir les lieux les plus fameux de l'île.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE XXII.

A M. L. M.

En partant de Candie, Madame, nous dirigeâmes notre course vers Gortyne. Nous arrivâmes de bonne heure aux ruines de Cnosse, nommée *Cnossou* par les Grecs modernes. C'étoit la ville royale de Minos. Il y avoit établi le siège de son empire. C'est-là qu'il publia des loix admirables dont l'antiquité a vanté la sagesse. Cette cité avoit une lieue et demie de circuit (1). Elle fut long-temps une des plus célèbres de l'île. Unie à Gortyne, elle soumit (2) presque tous les Crétois. Elle essuia ensuite des disgraces (3) dont Gortyne et Lyctos profitèrent, et perdit beaucoup de sa splendeur. Bientôt elle répara ses pertes, recouvra une partie de son ancienne puis-

(1) Strabon, livre 10.

(2) Polybe, livre 4.

(3) Strabon, livre 10.

sance, et reprit son rang parmi les villes les plus florissantes de Crète. Les Romains, pour assurer leur conquête, y établirent une Colonie puissante. Enfin, « La treizième année (1) » du règne de Néron, l'île entière ayant » éprouvé un violent tremblement de terre, » Cnosse fut renversée de fond en comble». (2) Le tonnerre, pendant ce fléau terrible, ne sortit point des nuages, mais de la terre, et la mer recula de sept stades. (3) Plusieurs tombeaux s'ouvrirent, et l'on trouva dans l'un d'eux l'ouvrage de Dictys de Crète, qui contient les événemens de la guerre de Troye.

Depuis ce moment, la superbe Cnosse, couchée dans la poussière, ne s'est point relevée de ses ruines, mais des monceaux de pierres, d'anciens murs à moitié démolis, des restes d'édifices, et le nom de *Cnossou*, que cet emplacement a conservé, font connoître, d'une manière certaine, le lieu qu'elle occupoit. Sans doute que ces débris étoient beaucoup plus considérables avant la fondation de Candie. Leur proximité aura engagé les

(1) Septimius, dans une lettre à Arcade.

(2) Philostrate, vie d'Apollonius.

(3) Suidas.

Vénitiens à s'en servir pour élever les forts, les remparts et les maisons de cette capitale.

Nous laissâmes *Cnossou* à notre gauche, et nous continuâmes notre route. Lorsque nous fûmes arrivés sur les collines élevées qui bordent le pied du Mont-Ida, du côté de l'orient, nous eûmes des points de vue fort agréables. Nous découvrions, de distance en distance, des vallées couvertes de verdure, de petits villages placés sur le bord des ruisseaux, entourés de jolis vergers, et çà et là des bouquets d'arbres verds qui couronnoient les côteaux.

Nous étions à quatre lieues sud-est de Candie, et nous gravissions un sentier fort escarpé, lorsque nos guides nous avertirent que nous passions près du tombeau de Jupiter. Nous escaladâmes la montagne pour contempler cet antique monument. Nous ne vîmes qu'un monceau de grosses pierres à moitié rongées par le temps, que les habitans du pays appellent *le tombeau de Jupiter*.

L'antiquité atteste qu'un Jupiter mourut dans l'île de Crète, et qu'il y fut inhumé. Le troisième Jupiter (1) naquit en Crète, et eut

(1) *Ciceron, de Naturâ Deorum, liv.* 3.

pour père Saturne. On y montre encore son tombeau. (1) Jupiter ayant fini ses jours dans l'île de Crète, ses parens et ses amis, suivant l'ordre qu'il leur en avoit donné, lui élevèrent un temple et un tombeau. Ce temple subsistoit du temps de Platon, mais la vétusté ou les tremblements de terre l'auront renversé. Voilà ce qu'en dit ce philosophe, qui connoissoit les lieux qu'il décrit : (2) « Le chemin » qui conduit de Cnosse à l'antre, et au temple » de Jupiter, est très-agréable. Pendant la » chaleur, le voyageur trouve le long de la » route des allées de grands arbres touffus, » dont le feuillage le met à l'abri des feux du » soleil. S'il pénètre plus loin, il rencontre des

---

Arnob. liv. 4. Le troisième Jupiter, fils de Saturne, fut inhumé dans l'île de Crète.

Théophile, liv. premier. Jupiter, fils de Saturne, qui fut Roi de Crète, a son tombeau dans cette île.

Pomponius Méla, livre second, chap. 7. On voit, en Crète, un tombeau où l'on ne peut presque douter que Jupiter n'eût été enseveli. Les habitans montrent les vestiges de l'inscription qui l'atteste.

Chrysostôme, sur l'Epître de Saint Paul à Tite. Les Crétois possèdent le tombeau de Jupiter, sur lequel on lit cette inscription : *Là repose* Zan, *que l'on nomme Jupiter.*

(1) *Cedrenus.*

(2) Platon, des loix, livre premier.

» forêts de cyprès d'une élévation et d'une » beauté surprenantes. A côté s'étendent des » prairies où l'on peut se reposer et converser » ensemble ».

De toutes ces observations, on peut conclure qu'un homme, appellé Jupiter, qui, par ses belles actions, mérita bien de ses sujets, et auquel on rendit dans la suite les honneurs divins, mourut dans l'île de Crète; qu'on lui éleva un temple que le temps a détruit; que, jusqu'au temps des Empereurs Romains, on montra son tombeau avec une inscription; qu'aujourd'hui on voit à trois lieues de Cnosse une éminence appellée vulgairement le Mont-Icare, sur le sommet de laquelle les habitans du pays montrent un monceau de pierres, qu'ils nomment *le tombeau de Jupiter*. Quant à l'antre sacré où il fut élevé, et où Minos se rendoit tous les neuf ans pour converser avec son père, et recevoir ses loix, on peut présumer qu'il n'étoit pas éloigné de ce lieu (1); mais nous ne l'avons point vu.

---

(1) Les Anciens réunissent presque toujours l'antre et le tombeau de Jupiter. Platon dit : l'antre et le temple de Jupiter: parce que, de son temps, le sépulcre étoit orné d'un Temple. Minutius Félix dit : Jupiter régna en Crète.... On voit encore de nos jours son antre et son tombeau. Cette réu-

En descendant de la montagne, nous rencontrâmes une noce villageoise qui se rendoit au hameau voisin. Un grand nombre de Grecs montés sur des chevaux et des mules, composoient l'escorte de la mariée. Une troupe de jolies personnes l'entouroient. Elles étoient vêtues de leurs plus beaux habits ; leurs longs voiles blancs tomboient avec grace sur leurs épaules. Les hommes portoient des ceintures brillantes. Tout le monde paroissoit fort gai. Nous jugeâmes qu'il étoit de la politesse française de saluer la mariée. Nous nous arrêtâmes en haie sur son passage, et nous fîmes une salve générale de notre mousqueterie. Ceux d'entre les Grecs qui avoient des armes nous répondirent, et nous nous quittâmes après nous être faits des complimens réciproques.

Nous descendîmes dans la plaine, et quoiqu'au mois de novembre nous éprouvions des chaleurs assez fortes. Nous devions aller coucher au Couvent Saint-Georges, dont nous étions encore éloignés de trois lieues. Il nous

---

nion semble indiquer que ces monumens n'étoient pas fort éloignés l'un de l'autre. Les anciens placent cette caverne sacrée au pied du Mont-Ida. Platon la marque du côté de Cnosse. La situation du mont-Icare répond assez à ces indications.

fallut franchir plusieurs rangs de collines, qui forment la base du Mont-Ida, du côté de l'orient. Le pays étoit très-varié, très-pittoresque. Tantôt, du sommet d'un côteau, nous découvrions un horizon immense, terminé par des montagnes qui cachoient leurs têtes dans les nues. Puis tout-à-coup errans au fond des vallées profondes, ornées d'arbres fruitiers, et d'arbrisseaux fleuris, nous étions comme emprisonnés par leurs côtes rapides et leurs vastes contours. Enfin, après avoir monté pendant long-temps, nous apperçumes dans le lointain le monastère de Saint-Georges. Son aspect nous réjouit, et nous nous hâtâmes de l'atteindre. Nous entrâmes dans la cour vers le soir. Les Religieux furent d'abord effrayés de notre nombre, et le supérieur se cacha suivant l'usage. Mais nous possédions un homme qui connoissoit parfaitement les Grecs et leurs subterfuges. Il s'adressa à quelques Caloyers, et leur dit que nous avions avec nous le Consul de France, qui se rendoit à la Canée, qu'il avoit beaucoup de crédit auprès des puissances du pays, et qu'il pouvoit rendre de grands services à leur Evêque, et à tous les Couvens de l'île. On ne manqua pas de faire ces rapports au Supérieur. A l'instant il vint nous recevoir, nous com-

plimenter, et toutes les portes nous furent ouvertes.

Nous avions fait sept lieues qui en valent bien dix de France. Nos chevaux étoient fatigués. Aussi-tôt que nous eûmes mis pied à terre, des enfans vinrent les prendre par la bride, et les promenèrent au pas pendant un quart d'heure, avant de les conduire à l'écurie. Cet usage s'observe régulièrement dans toute l'île de Crète. On ne renferme jamais ces animaux en sueur. On a toujours soin de les promener pendant quelque temps à l'air libre. Aussi les chevaux crétois sont sains, vigoureux et infatigables. Ils gravissent avec ardeur les montagnes les plus escarpées, et descendent, sans broncher, des vallées taillées en précipices. La vie du voyageur dépend de la sûreté de leur pied; il côtoie souvent, par des sentiers étroits, des abîmes profonds, où un faux pas le précipiteroit.

Tandis que l'on préparoit le souper, un Religieux nous pria instamment d'entrer dans sa cellule. Il aimoit le bon vin, et il y paroissoit sur sa figure. Il nous régala de son mieux de sa liqueur chérie. Il est vrai qu'il ne possédoit qu'une coupe, mais elle étoit large et profonde. Il la fit passer à la ronde, et fut fort content des éloges que nous donnâmes à son vin.

Les Caloyers de Saint-Georges possèdent des terres immenses, où ils entretiennent de nombreux troupeaux. Ils y recueillent du bled, de l'orge, du vin, de l'huile, de la cire et du miel, en abondance. Les Turcs les leur ont laissées à condition qu'ils donneroient l'hospitalité à tous les voyageurs. Ils l'exercent ordinairement d'assez bonne grace. Les cavaliers et leurs montures trouvent chez eux le logement et la nourriture. Ces maisons sont d'une grande ressource dans un pays qui n'a ni hôtellerie, ni caravanserai. Sans cet asyle, le voyageur seroit obligé de porter avec lui des bagages considérables, et toutes les choses nécessaires à la vie. Ces Religieux cultivent eux-mêmes leurs campagnes, et doivent l'aisance dont ils jouissent à leurs travaux.

On nous servit un ambigu magnifique. Un cochon de lait rôti occupoit le plat du milieu. On voyoit à l'entour d'excellent mouton, des pigeons et de fort bonnes volailles. Plusieurs plats remplis de grenades, d'amandes, de raisins, d'olives fraîches et de miel couvroient la table. Ce miel, transparent comme le cristal, étoit délicieux. Aussi parfumé que les fleurs, aussi délicat que les meilleures confitures, il flattoit également le goût et l'odorat. Le Supérieur nous fit apporter des vins exquis. Le rouge

rouge, le blanc, l'orangé que l'on cultive sur les côteaux qui environnent le Monastère, méritèrent tour-à-tour nos hommages.

Après le souper, on nous conduisit dans une vaste salle, où, malgré la dureté de nos lits, nous goûtames avec délices les douceurs du sommeil. On avoit mis par considération le Consul de France dans une chambre particulière, avec deux carafes pleines près de son chevet. Le matin, il voulut se laver la bouche, et versa de cette eau prétendue. C'étoit du vin blanc. Il prit l'autre carafe et en remplit son verre, c'étoit de l'eau-de-vie pure. Apparemment que ces bons Religieux sont dans l'usage de faire des libations au dieu du sommeil, ou de se consoler de ses rigueurs avec la bouteille.

J'ai l'honneur d'être avec respect, etc.

LETTRE XXIII.

A M. L. M.

NOTRE projet étoit de visiter Gortyne et le labyrinthe. Nous partîmes de bon matin du monastère de Saint-Georges, après avoir remercié nos hôtes qui eurent l'honnêteté de nous fournir des provisions pour le déjeûner. Nous marchions vers le midi de l'île, et depuis le couvent nous descendîmes pendant deux heures pour gagner la plaine. La route étoit moins fatiguante que celle de la veille. Nous parcourions de belles campagnes parsemées de villages, entourés d'oliviers et d'amandiers. La plûpart, situés sur le penchant des collines que nous avions à droite et à gauche, formoient de jolis paysages. Ce canton paroissoit riche et peuplé ; mais le temps des récoltes et de la vendange étant passé, nous rencontrions peu d'habitans. Ils étoient enfermés dans leurs demeures, occupés des travaux domestiques.

Après plusieurs heures de chemin, un petit

sentier tapissé d'une verte pelouse qu'arrosoit une source limpide qui fuyoit dans le vallon, nous invita à faire halte. Nous étalâmes les provisions des bons Caloyers, et nous déjeûnâmes au pied d'un platane. La marche avoit éguisé l'appétit, et nous trouvâmes nos mets excellens. L'eau de la fontaine étoit fraîche et pure. Quelques bouteilles de vin la rendirent encore meilleure. Le déjeûner fut fort gai, mais bientôt écoulé. Nous remontâmes à cheval, et continuâmes notre route.

Nous avancions sur un terrein uni, renfermé entre deux chaînes de montagnes, dont les flancs étoient sillonnés de ravins où couloient de belles eaux. De nombreux troupeaux de chèvres et de moutons y paissoient le thym, y broutoient la feuille des arbrisseaux sauvages. Ici un hameau entouré de vignobles paroissoit sur la crête d'un rocher. Là il se cachoit dans l'épaisseur d'un bois. Par-tout des sites agréables et variés amusoient nos regards. Nous faisions beaucoup de chemin sans nous en appercevoir.

Le soleil avoit parcouru la moitié de son cours. Nous marchions depuis sept heures, lorsque nous arrivâmes à un gros bourg, dont les habitans ne jouissent pas d'une réputation intacte. On les accuse d'aimer à dépouiller

les voyageurs. Nos armes nous rassuroient; nous résolûmes d'y demander à dîner. Nous fûmes mal reçus dans plusieurs maisons ; la figure sinistre des personnes qui les habitoient nous fit passer outre ; enfin nous frappâmes à une porte dont les hôtes nous montrèrent une meilleure volonté. Nous n'y trouvâmes point la table splendide de nos riches Caloyers : des œufs, des olives, du miel et de mauvais fromage furent les seuls mets qu'on nous offrit. Nous les payâmes généreusement et partîmes. En quittant ce lieu maudit, plusieurs des habitans nous accablèrent d'injures, la vue de nos mousquets tournés vers eux, et le sabre nud de nos Janissaires les firent rentrer dans le devoir.

Nous entrions dans la plaine de Messera, qui a sept lieues de long, et s'étend jusqu'à la mer du midi. C'est la plus fertile en bled de tout le royaume de Candie ; la terre y est excellente, et la récolte ne trompe jamais l'espérance du laboureur. Un chemin ferré et tiré au cordeau nous annonçoit l'approche de Gortyne ; nous ne tardâmes pas à découvrir ses ruines, et nous passâmes plusieurs heures à les examiner.

L'origine de Gortyne est incertaine. Les opinions des Auteurs varient à ce sujet. On

sait qu'elle est de la plus haute antiquité. Homère en parle comme d'une ville puissante entourée de murailles. Elle florissoit lorsque Lycurgue voyageoit en Crète. Les uns lui donnent pour fondateur le héros Gortyn, fils de Tégète (1). Platon (2) prétend qu'elle fut bâtie par une colonie de Gortyne, ville du Péloponèse. Plusieurs anciens Ecrivains assurent que Taurus le même qui enleva Europe, et qui régna en Crête, fonda cette ville célèbre (3).

Quoi qu'il en soit de ces sentimens divers,

---

(1) *Etienne de Bysance.* Gortyne reçut son nom du Héros Gortyn. Elle fut aussi appellée Larissa, Cremnia, et enfin Gortyne.

Pausanias in Arcadis. On raconte que Cydon, Catrée et Gortyn, fils de Tégète, passèrent dans l'île de Crète, et qu'ils donnèrent leurs noms aux villes de Cydon, de Catrée et de Gortyne. Mais les Crétois rejettent ce discours. Ils prétendent que Cydon étoit fils de Mercure et d'Acacallide, fille de Minos; que Catrée étoit fils de Minos, et Gortyn de Rhadamante.

(2) *Platon, des loix, liv.* 4.

(3) *Eusthatius in Dionisium.* Gortyne fut bâtie par Taurus, qui enleva Europe la Phénicienne, et qui régna en Crète.

Chronique d'Alexandrie. Taurus fonda dans l'île de Crète la ville qu'il appella Gortyne, du nom de sa mère, petite-fille de Jupiter.

Cedrenus. Taurus bâtit en Crète la ville qu'il appella Gortyne, du nom de sa mère.

Gortyne, située dans une plaine d'une vaste étendue, arrosée de nombreux ruisseaux, féconde en bled, en orge, en oliviers, et en productions de toute espèce, devint une des plus considérable de l'île. Elle n'est qu'à cinq lieues de la mer du midi sur laquelle elle avoit deux ports (1). Lébéna, ornée d'un temple fameux (2), et Metalla placée à l'extrémité du cap de ce nom. Ces avantages dont elle sut profiter, la rendirent très-puissante. Elle unit ses armes à celles des Cnossiens, pour soumettre les peuples voisins, et étendit fort loin les limites de son territoire. Ses murs avoient plus de deux lieues de circuit. Le temps les ayant détruits, les Magistrats commencèrent à les réparer, mais ils n'en achevèrent que huit stades, le reste de la ville demeura ouvert (3). Strabon attribue

---

(1) *Strabon, liv.* 10. Gortyne a deux ports sur la mer de Lybie, Lébéna, dont elle n'est éloignée que de quatre lieues, et Métalla, située deux lieues plus loin.

(2) Philostrates, vie d'Apollonius, liv. 4. Il se rendit au Temple de Lébéna, où Esculape est adoré. Toute l'Asie alloit en pélerinage à Pergame. Les Crétois se rendent en foule au Temple de Lébéna. Bien plus, cette ville étant située sur la mer de Lybie, on y voit un concours nombreux d'Africains.

(3) *Pivanzes, chronique, livre premier.*

cette (1) restauration à Ptolémée Philopator; il ajoute qu'il ne l'acheva pas, et que l'ouvrage demeura imparfait.

Gortyne possédoit plusieurs temples, parmi lesquels on distinguoit ceux d'Apollon (2), de Jupiter (3) et de Diane (4). Le premier étoit en grande vénération parmi les Grecs, et dans des temps de peste ils envoyèrent des députés pour consulter son oracle (5). Ménélas allant à la poursuite d'Hélène, immola dans le second un hécatombe à Jupiter. Enfin Annibal craignant que l'avarice des Gortyniens ne le livrât à ses ennemis pour jouir de ses trésors, dont le bruit avoit devancé ses pas, déposa en présence du peuple dans le temple de Diane, des vases remplis de plomb et recouverts d'or et d'argent, disant qu'il leur confioit sa fortune. Peu de temps après il se sauva en Asie avec ses richesses renfermées dans des statues d'airain, mais l'implacable

(1) *Strabon, liv.* 10.

(2) *Etienne de Bysance.* Au milieu de Gortyne, Apollon avoit un Autel et un Temple.

(3) *Photius, Bibli. hist. liv.* 5.

(4) *Æmilius Probus.*

(5) *Antonius Liberalis, métamorphose* 25.

vengeance de Rome le suivoit en tous lieux. Le Léthé couloit auprès de Gortyne (1). Strabon (2) assure qu'il la traversoit. Cette ville a eu divers accroissemens, ainsi ce fleuve a pu dans des temps couler autour des murs, et dans d'autres passer au milieu. Il est certain que de nos jours on voit des ruines au-delà de ce fleuve qui n'est actuellement qu'un joli ruisseau. Il fut appelé Léthé, parce qu'Harmonia, fille de Venus, oublia sur ses bords son époux Cadmus (3). Les Géographes comptent plusieurs rivières de ce nom. Strabon (4) en désigne quatre.

Les ruines de Gortyne couvrent une grande étendue de terrein, et donnent une idée de son ancienne magnificence ; ceux de ses monumens qui subsistent encore, ne sont pas

---

(1) *Solin.* Le fleuve Léthé coule auprès de Gortyne, à l'endroit où Taurus apporta sur son dos Europe.

(2) *Strabon.* Le fleuve Léthé traverse toute la ville de Gortyne.

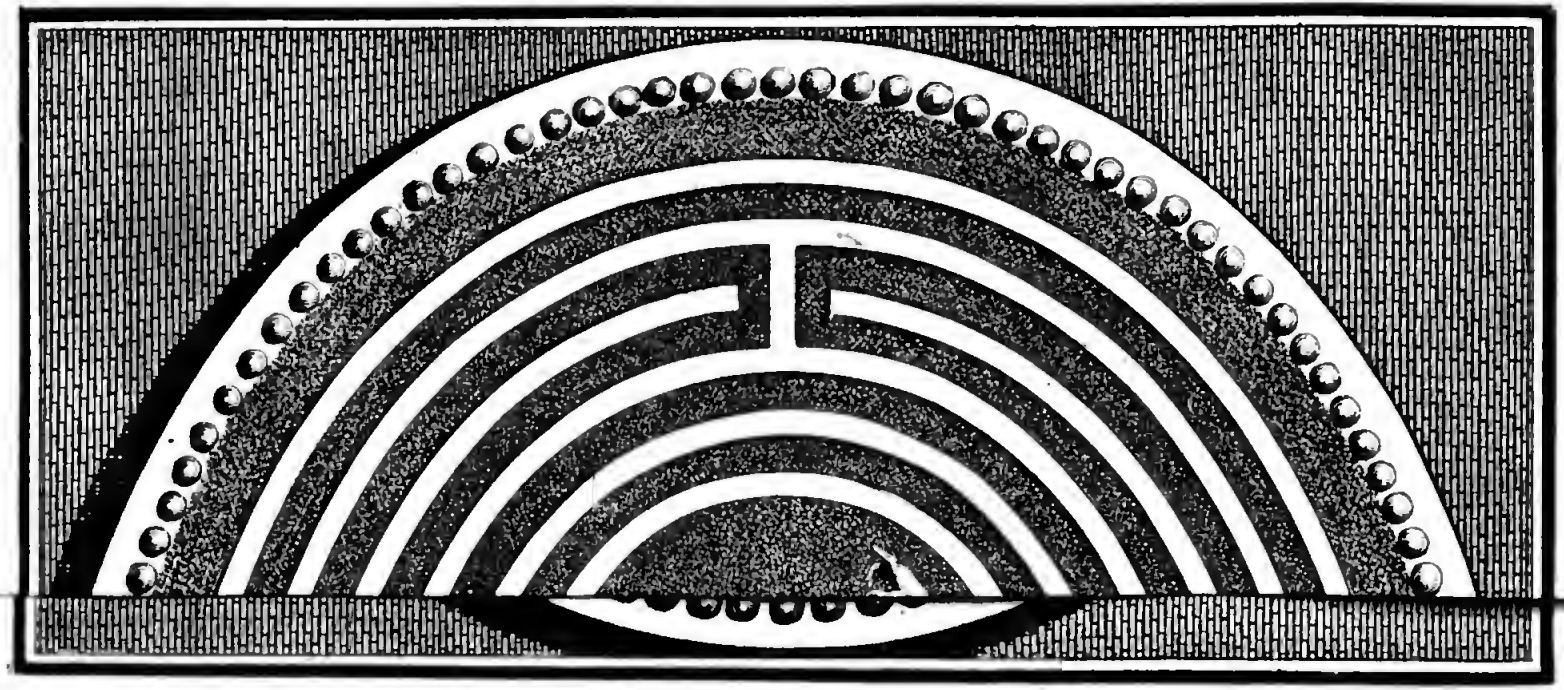
(3) *Vibius Sequester, livre des fleuves.*

(4) Magnésie étoit située sur le Méandre, à l'endroit où le fleuve Léthé s'y jette. Un autre fleuve de ce nom coule près de Gortyne. Le troisième baigne Tricca, ville de Thessalie. Enfin on trouve un quatrième Léthé chez les Africains occidentaux.

de la plus haute antiquité. On remarque une porte de ville construite de grosses briques, autrefois recouvertes de pierres de taille ; on a détaché toutes celles du centre et des côtés, cependant elle subsiste et doit durer encore long-temps. Cet édifice a une épaisseur considérable, et présente une large façade. Il ne peut remonter qu'au temps où Ptolémée Philopator entreprit de rétablir les murs de Gortyne. Au-delà de cette porte on distingue un grand emplacement qui forme à-peu-près un carré long. On voit un double rang de piédestaux allignés sur les côtés. La base de ces marbres est enterrée, et le sommet seul déborde le terrein. Cette distribution paroît annoncer les portiques d'un temple. On rencontre d'espace en espace des monceaux de décombres, et des colonnes de marbre et de granit enfoncées en terre jusqu'à la moitié de leur fût. Les chapiteaux sont renversés à l'entour. Plusieurs n'en ont point du tout. Vers l'extrêmité de ces débris, sur les bords de la jolie rivière où Harmonia oublia Cadmus, on entre dans une église dont un côté est détruit. L'architecture en est simple et sans colonnades. Elle a environ cent vingt pieds de long sur soixante de largeur. C'est probablement l'ancienne cathédrale fondée par Tite,

le disciple de Saint-Paul. Des ruines considérables, placées à peu de distance, peuvent être les restes du palais de l'Archevêque.

Ces débris ne paroissent pas proportionnés à la grandeur et à la magnificence de Gortyne. Mais il faut songer que les plus beaux marbres en ont été enlevés, que l'on voit, dans les villages des environs, des colonnes antiques servir à fermer la porte des jardins Turcs, et que la meilleure partie de ses ornemens est enfoncée sous le terrein qui s'est considérablement exhaussé. Si l'on y faisoit des fouilles, on trouveroit quantité de statues et de monumens précieux. Aujourd'hui le laboureur y fait passer la charrue, et couvre de moissons les ruines des palais et des temples de Gortyne. Tel est le sort, Madame, des anciennes villes. Elles sont l'ouvrage de l'homme, et périssent comme lui. Celles qui firent autrefois l'ornement ou l'effroi de la terre, Thèbes, Memphis, Babylone et tant d'autres, ne sont plus. Pensez-vous que Paris, cette cité superbe, qui renferme, dans son sein, tous les arts, et une population immense, subsistera toujours ? Pensez-vous qu'un jour le savant n'ira pas au milieu des monceaux de décombres chercher la place de



ses temples et de ses palais? consolons-nous, cette époque est encore éloignée.

Nous quittâmes la plaine de Gortyne pour aller voir le labyrinthe. Le chemin qui conduit à ce lieu mémorable, est rude et escarpé; il nous fallut monter pendant près d'une heure. Enfin nous arrivâmes à l'entrée. Nous avions apporté le fil d'Ariane, c'est-à-dire, une ficelle de quatre cents toises de long, que nous attachâmes à la porte. Nous y plaçâmes deux Janissaires pour la garder, avec défense de laisser entrer personne. L'ouverture du labyrinthe est naturelle et peu large. Quand on s'est un peu avancé dans l'intérieur, on trouve un grand espace parsemé de grosses pierres, et couvert d'une voûte plate taillée dans l'épaisseur de la montagne. Pour se conduire dans ce séjour ténébreux, chacun de nous tenoit à la main un gros flambeau. Deux Grecs portoient le peloton de ficelle, qu'ils déroulloient ou ployoient suivant les circonstances. Nous nous égarâmes d'abord dans diverses allées sans issue, et il fallut revenir sur nos pas. Enfin, nous trouvâmes le canal véritable; il est à droite en entrant; on y monte par un sentier étroit, et l'on est obligé d'y ramper sur les pieds et les mains l'espace de cent pas, parce que la voûte est extrêmement

basse. Au bout de ce conduit étroit le plafond s'exhaussa tout-à-coup, et nous pûmes marcher debout. Au milieu des ténèbres épaisses qui nous environnoient, des routes nombreuses qui s'écartoient de chaque côté et se croisoient en différens sens, les deux Grecs que nous avions loués trembloient de frayeur. La sueur découloit de leur front, et ils ne vouloient pas avancer à moins que nous ne fussions à leur tête.

Les allées que nous parcourions étoient ordinairement hautes de sept à huit pieds. Leur largeur varioit depuis six jusqu'à dix, et quelquefois davantage. Toutes sont taillées au ciseau dans le rocher, dont les pierres, d'un gris sale, sont posées par couches horizontales. En quelques endroits, de grands blocs de terre, à moitié détachés de la voûte, semblent prêts à tomber. Il falloit se baisser pous passer par dessous, au risque d'être écrasé par leur chûte. Les tremblemens de terre, très-fréquens dans l'île de Crète, ont sans doute causé ces dégâts.

Nous errions ainsi dans ce dédale, dont nous cherchions à connoître toutes les sinuosités; lorsque nous avions parcouru une allée nous entrions dans un autre. Souvent nous étions arrêtés par un cul-de-sac. Quelquefois,

après de longs détours, nous étions étonnés de nous trouver au carrefour d'où nous étions partis. Alors nous avions embrassé, avec notre corde, une grande étendue de rocher, il falloit la replier et revenir sur nos pas. Il n'est pas possible de décrire combien ces routes sont multipliées et tortueuses. Les unes forment des courbes qui conduisent insensiblement à un grand vide soutenu par d'énormes pilliers, et d'où partent trois ou quatre rues qui mènent à des lieux opposés. D'autres, après de longs circuits, se divisent en plusieurs rameaux. Celles-ci se prolongent fort loin, et, terminées par le rocher, obligent le voyageur de retourner en arrière. Nous marchions avec précaution dans les replis de ce vaste labyrinthe, au milieu des ténèbres éternelles qui l'habitent, et dont les flambeaux ont peine à percer l'obscurité. L'imagination y crée des fantômes ; elle se figure des précipices creusés sous les pas du curieux, des monstres placés en sentinelle, en un mot mille chimères qui n'existent pas.

La précaution que nous avions prise d'y voyager avec le fil d'Ariane, et de l'attacher de distance en distance, de peur qu'il ne se rompît, nous permettoit de nous étendre dans tous les sens, ce que Belon, Tournefort et

Pokoke n'avoient pu faire faute de pareils moyens. Nous remarquâmes en plusieurs endroits de l'avenue du milieu, ces chiffres 1700 écrits en crayon noir par la main du célèbre Botaniste Français. Un fait qu'il cite, et que nous admirâmes comme lui, c'est la propriété qu'a le rocher de relever en bosse les noms qu'on y a gravés. Nous en vîmes plusieurs dont cette espèce de sculpture en relief avoit deux lignes d'épaisseur. La matière en est plus blanche que celle de la pierre (1).

Après nous être promenés pendant long-temps dans l'antre épouvantable du Minotaure (2), nous arrivâmes à l'extrémité de l'allée qu'avoit suivi Tournefort. Nous y trouvâmes une grande salle ornée de chiffres, dont les plus anciens ne remontent pas au-delà du quatorzième siècle. Une autre, à-peu-près semblable, est à droite. Chacune peut avoir vingt-quatre ou trente pieds en carré. Nous avions déployé presque toute notre ficelle pour y arriver, c'est-à-dire, parcouru environ quatre cents toises. Je ne parle point des excursions

(1) Plusieurs d'entre nous y gravèrent leurs noms profondément à la fin de 1779. Au moment où je publie ces lettres, j'apprends que cette gravure en creux est déjà remplie de cette matière blanche qui saille d'environ une ligne.

(2) On verra, dans la lettre suivante, que je dois l'appeller ainsi.

diverses que nous fîmes. Nous restâmes trois heures dans le labyrinthe, et nous ne cessâmes de marcher, sans pouvoir nous flatter d'avoir tout vu. Je crois qu'il seroit impossible à un homme d'en sortir, s'il y étoit abandonné sans fil et sans flambeau. Il s'égareroit dans mille détours. L'horreur du lieu, l'épaisseur des ténèbres, porteroient la frayeur dans son ame, et il périroit misérablement.

A notre retour nous visitâmes un tournant que nous ne connoissions pas. Il nous conduisit à une belle grotte élevée en dôme et taillée par les mains de la Nature. Elle n'a pas de stalactites. Il n'en paroît pas une seule dans l'étendue du souterrain, parce que l'eau n'y filtre point. Tout y est sec, et comme l'air ne s'y renouvelle pas, il a une odeur très-désagréable. Des milliers de chauves-souris, dont la fiente s'élève par monceaux, habitent ce séjour ténébreux. Ce sont les seuls monstres que nous y découvrîmes. Nous en sortîmes avec bien du plaisir, et nous respirâmes avec délices l'air extérieur. La nuit commençoit à épaissir ses voiles. Le chemin étoit difficile. Nous nous hâtâmes de descendre de la montagne, et nous entrâmes dans une ferme voisine où un Turc nous donna l'hospitalité.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE XXIV.

A M. L. M.

DIVERS Auteurs, Madame, du nombre desquels sont Belon (1) et Pokoke (2), prétendent que le labyrinthe dont je viens de vous entretenir, n'est qu'une carrière d'où l'on tira la pierre qui servit à bâtir la ville de Gortyne. M. Tournefort (3) combat cette opinion d'une manière victorieuse; il établit que la pierre de ce souterrain, molle et tendre, n'est pas propre à l'architecture, qu'il en auroit coûté des sommes énormes pour la conduire à la ville, à travers des monts escarpés. Il étoit bien plus naturel d'en tirer des montagnes qui touchent Gortyne. Si le labyrinthe n'eût été qu'une car-

(1) *Belon*, Observations de plusieurs singularités et choses mémorables trouvées en Grèce, etc.

(2) Description de l'Orient et de quelques autres contrées.

(3) Voyage du Levant.

rière

rière ordinaire, pourquoi auroit-on laissé à l'entrée un canal de cent pas de long, si bas que l'on n'y marche qu'en rampant, et d'où l'on ne peut faire sortir les pierres qu'après les avoir mises en morceaux. C'eût été doubler inutilement les peines et les dépenses. Il est plus naturel de penser, ajoute M. Tournefort, que la nature a fait les frais du labyrinthe, et que l'on n'a pas touché au conduit étroit de l'entrée, pour annoncer à la postérité quel étoit l'état de ces routes souterraines, avant que la main des hommes les eût aggrandies. Il est évident que l'on n'a songé qu'à les rendre praticables, puisqu'on ne les a débarrassées que des pierres surabondantes. On y a laissé toutes celles qui ne gênent point la marche : elles sont proprement rangées le long des murs.

Mais quelle fut la destination de ce labyrinthe? Remonte-t-il à une haute antiquité? Est-ce là que fut enfermé le Minotaure? Voilà des questions auxquelles je crois que personne n'a répondu. Tâchons, s'il est possible, de les résoudre. La découverte d'une vérité qui étoit ensevelie dans la nuit des temps, fait plaisir au lecteur, et dédommage de ses peines celui qui l'a trouvée.

D'abord il est certain que l'antre immense

dont j'ai décrit les détours, n'est point le labyrinthe construit par Dédale, sur le plan de celui d'Egypte (1). Toute l'antiquité atteste que le monument élevé par ce célèbre architecte, étoit situé à Cnosse. On convint, dit Pausanias, de conduire au Minotaure de Crète, sept vierges et sept garçons pour habiter le labyrinthe bâti dans la ville de Cnosse (2). Aussi-tôt qu'Apollonius fut arrivé à Cnosse, il visita le labyrinthe (3), etc.

(4) Jean Tzetzès décrit parfaitement cet édifice fameux, et l'usage auquel il servoit. « Dédale l'Athénien fit, pour le Roi Minos, » une prison dont il étoit presque impossible » de sortir. Ses nombreux circuits avoient la » forme d'un limaçon. On la nomma le laby- » rinthe». Philocore (5) assure, d'après le té-

---

(1) *Diodore de Sicile, livre premier.* On dit que Dédale étant allé en Egypte, fut frappé d'admiration à la vue du labyrinthe construit avec un art merveilleux, et en fit un semblable pour Minos, Roi de Crète.

Pline, livre 36, dit que le labyrinthe, bâti par Dédale, n'étoit que la centième partie de celui d'Egypte.

(2) *Pausanias, in Atticis.*

(3) *Philostrate, vie d'Apollonius.*

(4) Johannes Tzetzès.

(5) Plutarque, vie de Thésée.

moignage unanime des Crétois, que le labyrinthe étoit une prison qui avoit pour objet d'empêcher les malfaiteurs d'en sortir.

La gravure que vous voyez ici, et que j'ai fait copier d'après le dessein qu'a donné Murtius, tiré d'une pierre antique, répond fort bien à la description de Tzetzès. Voilà donc le plan de ce monument célèbre, construit sur le modèle de celui d'Egypte. C'étoit une prison où Thésée et ses compagnons devoient finir leurs jours, ou vivre déshonorés. Mais l'amour et son courage le tirèrent de ce pas dangereux. Ce labyrinthe ne subsiste plus. Il étoit déjà détruit du temps de Pline. Parlons donc de celui qui subsiste encore.

Permettez, Madame, que je remonte un peu plus haut, afin de jetter quelque clarté sur des faits mêlés de beaucoup de fables. Peut-être, en réunissant les opinions diverses des Auteurs, pourrons-nous soulever le voile qui couvre la vérité. Vous savez qu'Androgée, fils de Minos, étoit allé à Athènes. Ægée, à son retour de Trézène, (1) célébra les combats nommés Panathœens. Toute la Grèce se rendit à ces jeux solemnels. Le héros Crétois parut dans la lice, il vainquit tous les com-

(1) Apollodore, livre 3.

battans, et fut couronné publiquement (1). Ce Prince se lia d'amitié avec les Pallantides qui avoient des droits au trône. Ægée, craignant les suites de cette liaison, le fit assassiner près d'Œnan, dans l'Attique, lorsqu'il se rendoit à un spectacle sacré.

(2) Minos vint, à la tête d'une armée navale, demander vengeance du sang de son fils. Après un siège long et meurtrier, pendant lequel la peste ravagea la ville d'Athènes, Ægée, incapable de se défendre plus longtemps, demanda au Roi de Crète quelle satisfaction il vouloit. Ce Prince exigea qu'on lui envoyât, tous les sept ans, (3) sept garçons et sept filles pour être livrés au Minotaure. On lui abandonna ces malheureuses victimes, et il les emmena sur sa flotte. Au terme marqué il reparut à la tête d'une escadre, et on le satisfit encore.

Ces enfans étoient tirés au sort, et les parens

---

(1) Diodore de Sicile, livre 4.

(2) Apollodore, livre 3.

(3) *Diodore, livre 4*, dit qu'on les envoyoit tous les sept ans. *Apollodore* prétend qu'on les livroit tous les ans. *Plutarque, vie de Thésée*, assure qu'on ne les envoyoit que tous les neuf ans. Ces opinions, en variant sur le nombre des années, n'en sont pas moins une confirmation du fait.

de ceux sur lesquels il étoit tombé murmuroient hautement contre Ægée. Ils s'indignoient que l'auteur du mal fût le seul à n'en point ressentir la peine (1), qu'il destinât son trône à un fils naturel (2), tandis qu'il les privoit de leurs enfans légitimes, et penchoient à la révolte. Lorsque l'époque du troisième tribut fut arrivée, Thésée, que plusieurs belles actions avoient déjà mis au rang des héros, et qui, à la fleur de son âge, réunissoit tous les talens de l'esprit et du corps (3), voulut faire cesser les murmures. Il se mit du nombre des victimes, et résolut de périr ou d'affranchir son pays d'un joug odieux. Il partit après avoir fait des sacrifices à Apollon de Delphes, qui

(1) Plutarque, vie de Thésée.

(2) *Hygin, Fable* 37. Neptune et Ægée, fils de Pandion, eurent commerce la même nuit avec Æthra, fille de Pythée, dans le Temple de Minerve. Thésée naquit de cette union. Isocrates dit qu'il fut appellé le fils d'Ægée, mais qu'il étoit né de Neptune.

(3) *Servius ad Eneid. liv.* 6. Thésée avoit autant de beauté que de valeur. *Isocrates.* Je puis dire, à la louange de Thésée, qu'étant né du temps d'Hercule, il se comporta de manière à mériter une gloire pareille. Non-seulement ils portèrent les mêmes armes, mais ils s'appliquèrent encore aux mêmes exercices du corps et de l'esprit, comme il convenoit à deux Héros unis par le sang.

lui ordonna de prendre pour guide Vénus (1).

Tâchons maintenant de soulever le voile dont la fable à couvert le Minotaure. Taurus est le nom d'un Seigneur Crétois, qui étoit originaire de Cnosse, (2). Sans doute que sa valeur et ses qualités le rendoient recommandable, puisque Minos le choisit pour commander l'expédition qu'il méditoit contre la Phœnicie. Taurus, ajoute Palephat, citoyen de Cnosse, porta la guerre chez les Tyriens. Les ayant vaincus, il enleva de leur ville plusieurs jeunes personnes, parmi lesquelles se trouva Europe, fille du Roi Agenor. C'est ce qui fit dire dans la suite : *un taureau s'étant saisi d'Europe, l'a emportée.* Les Poëtes, amis du merveilleux, ajoutèrent qu'elle avoit été enlevée par Jupiter déguisé en taureau.

Le vainqueur vivoit à la cour de Minos. Il joignoit aux avantages de la figure, l'éclat de la gloire, et revenoit chargé des dépouilles de Tyr. Couronné par les mains de la vic-

---

(1) *Plutarque.* Thésée ayant consulté Apollon de Delphes avant son départ, l'Oracle lui répondit de prendre pour guide Vénus.

(2) *Isaac Tzetzes ad Lycophron.* Cnosse est une Ville de Crète, d'où étoit d'origine Taurus, Chef de l'[illegible] Europe.

toire, il en parut plus beau à Pasiphaé, fille du Soleil, et épouse du Roi de Crète. Elle en devint amoureuse ; et, cédant à sa passion (1), elle en eut fils. Minos s'étant assuré » que cet enfant ne pouvoit lui appartenir, » mais qu'il étoit le fruit des amours de Tau- » rus et de Pasiphaé, ne voulut cependant pas » le mettre à mort. Il le relégua sur les mon- » tagnes pour servir les bergers. Ce jeune » homme contracta dans ces lieux sauvages, » un caractère farouche. Il vivoit de brigan- » dage et du pillage des troupeaux. Ayant » appris que Minos avoit envoyé des satellites » pour le prendre, il creusa un antre profond et » s'y réfugia. Dans la suite, le Prince envoyoit » au fils de Taurus les coupables qu'il vouloit » punir de mort ». Sa férocité et l'emploi auquel il servoit, lui fit sans doute donner le nom de Minotaure, et engagea les Poëtes et les Peintres à le représenter comme un monstre moitié homme, moitié taureau. C'étoit un emblême ingénieux qui rappelloit à-la-fois, sa naissance son caractère, et ses odieux services.

Thésée étant abordé en Crète, tâcha de calmer le courroux de Minos, qui étoit devenu

(2) Palephat, de la fable.

amoureux (1) de Péribéa, l'une des sept vierges d'Athènes. Il lui prouva qu'il étoit fils de Neptune, et s'efforça d'adoucir la rigueur de son sort. Le Prince presque désarmé, le traita d'abord favorablement; et, dans les jeux publics, lui permit de se mêler parmi les combattans. Le héros Athénien excita l'admiration de tout le monde (2) par son adresse et sa valeur, et remplit tous les cœurs du charme de sa beauté (3).

Les femmes, en Crète, assistoient aux spectacles de la Nation (4). Ariane y vit Thésée combattre. Elle le vit terrasser les plus fameux guerriers de son pays; et tandis qu'elle admiroit la vaillance et les graces du jeune héros, l'amour se glissoit dans son cœur, et y laissoit une blessure profonde. Il est probable qu'elle fit au vainqueur l'aveu de sa flamme,

---

(1) Plutarque, vie de Thésée.

(2) *Idem.*

(3) *Servius*, *Eusthatius*, *Hygin*, s'accordent à dire que Thésée réunissoit le charme de la beauté, à l'élévation de la taille, à la force et à la valeur.

(4) *Plutarque*, *vie de Thésée*, assure que ce Héros fut admis aux jeux publics des Crétois; qu'il vainquit les guerriers qui se présentèrent dans la lice; qu'Ariane le vit, et en devint amoureuse.

et que, pour remplir le précepte de l'oracle (1), il profita de cette déclaration. On peut croire aussi que Minos, instruit de cette intrigue, la regarda comme une nouvelle offense et résolut de l'enfermer dans le labyrinthe de Cnosse, où il seroit enseveli dans les ténèbres d'une prison éternelle. Les mots suivans rendent cette opinion plus que vraisemblable. (2) Thésée, arrivé à la porte du labyrinthe, livra combat à Deucalion et à ses satellites, et les mit à mort. Cette action de désespoir engagea Minos à ne plus ménager son ennemi ; il l'envoya à Taurus avec ordre de le faire périr (3).

Vous vous rappellerez, Madame, que Taurus étoit le bourreau de Minos ; qu'il habitoit une caverne profonde où il massacroit les prisonniers qu'on lui envoyoit. Les anciens assurent qu'on donnoit aussi le nom de labyrinthe à ce séjour ténébreux, où l'art humain, aidant la nature, avoit pratiqué de nouvelles routes et formé une multitude de détours, dont il étoit presque impossible de se dégager.

---

(1) Apollon, comme on vient de le voir, lui avoit commandé de sacrifier à l'Amour.

(2) Plutarque, vie de Thésée.

(3) Palephat, de la fable.

Le labyrinthe de Crète (1) étoit un antre creusé dans une montagne. Cédrenus ajoute ces mots remarquables (2) : le Minotaure s'enfuit dans un lieu qu'on nomme le labyrinthe, et s'y cacha dans la profondeur d'une caverne (3). Le labyrinthe de Crète, cet antre souterrain formé de mille détours, renfermoit un habitant.

Ces témoignages, Madame, lèvent tous les doutes. Ils peignent d'une manière précise le labyrinthe que j'ai visité ; sa situation dans une montagne, ses allées tortueuses, attestent qu'il renfermoit un habitant. Ce ne pouvoit être que le fils de Taurus ; puisque, pour fuir les satellites de Minos, il s'étoit creusé un souterrain dans une montagne. Ainsi, ce lieu horrible étoit sa demeure, et en partie son ouvrage. Ce monstre y faisoit les sanglantes exécutions que le Roi avoit commandées. Les faits suivans démontreront ces assertions jusqu'à l'vidence ; mais il faut revenir à Thésée.

(4) Condamné à mourir ignominieusement

---

(1) Autor Etymologiei.

(2) Cedrenus.

(3) Eusthatius, sur l'Odissée.

(4) Minos s'étant emparé de Thésée, son ennemi, l'envoya

sous le fer du bourreau de Minos, le héros Athénien étoit parti pour Gortyne. Ignorant le sort qui l'attendoit, il eût succombé; mais l'amour veilloit sur ses jours. Ariane alarmée l'avoit instruit du piége qu'on lui tendoit. Elle lui avoit peint les détours et les dangers du labyrinthe (1), donné le fil qui pouvoit y diriger ses pas, enseigné la manière de s'en servir, et remis l'épée qui devoit faire couler le sang odieux du Minotaure.

Il paroît que Thésée s'étoit fait des partisans dans l'île, et que, soit par son adresse, son courage, ou par les bons offices de son amante, il avoit gagné les gardes qui entouroient Taurus et l'aidoient dans son exécution. En effet, aussi-tôt qu'il fut arrivé a Gortyne, tous, » ayant quitté le Minotaure (2), firent sem-

---

à Taurus, qui devoit le mettre à mort. Ariane, informée de ce dessein, lui envoya une épée avec laquelle il tua le Minotaure. *Palephat de la fable.*

(1) *Plutarque, vie de Thésée.* Thésée étant arrivé dans l'île de Crète, Ariane en devint éperduement amoureuse. Elle lui donna un fil et lui enseigna comment il pourroit sortir des allées tortueuses du labyrinte, et il tua le Minotaure.

(2) Tous les Satellites ayant quitté le Minotaure de Gortyne, firent semblant de prendre la fuite. Le Minotaure ayant soupçonné la trahison, se sauva dans le lieu qu'on nomme le labyrinthe. *Cedrenus.*

» blant de prendre la fuite. Ce monstre, soup-
» çonnant qu'on le trahissoit, s'enfuit dans le
» lieu nommé le labyrinthe. » Ces paroles annoncent, d'une manière précise, qu'il se sauva dans l'antre ténébreux dont j'ai parlé. C'étoit son refuge, peut-être sa forteresse. C'étoit-là qu'il mettoit les coupables à mort. Claudien voulant distinguer ce séjour de l'édifice fameux que Dédale bâtit à Cnosse (1) dit : *le labyrinte de Gortyne, demeure ordinaire du Minotaure.*

La retraite du bourreau de Minos poúvoit être une feinte. Il pouvoit désirer d'attirer son ennemi dans un souterrain dont il connoissoit tous les détours, et où il lui seroit aisé de le faire périr en l'attaquant avec avantage. Mais Thésée avoit le fil d'Ariane, son épée et son courage indomptable. Il poursuivit le Minotaure dans les allées tortueuses de sa caverne, le joignit et le mit à mort.

Aussi-tôt qu'il eut exécuté son dessein, il monta (2) précipitamment sur un vaisseau,

---

(1) *Claudien, in 6. Cons. Honorii.* Il forme différens circuits, qui ne le cèdent, ni à l'art avec lequel le labyrinthe de Gortyne, demeure ordinaire du Minotaure, est bâti, ni aux sinuosités du fleuve Méandre.

(2) *Plutarque, vie de Thésée.* Il tua le Minotaure, et monta,

emmenant avec lui son amante et les jeunes victimes qu'il avoit sauvées. Le reste de l'histoire d'Ariane et de Thésée est fort connu : d'ailleurs il n'est pas de mon sujet d'en parler.

Voilà ce que j'ai trouvé de plus vraisemblable sur les labyrinthes de Crète. L'un, situé à Cnosse, étoit un édifice bâti par Dédale (1), et qui, par ses différens circuits trompoit ceux qui s'y étoient engagés, et s'opposoit à leur retour. Il avoit la forme d'un limaçon, et la gravure que vous voyez au commencement de cette lettre, en offre un dessein exact. Minos en fit une prison royale; mais les coupables qu'on y enfermoit n'étoient privés que de leur liberté.

L'antre, placé près de Gortyne, et appellé par les Anciens le labyrinthe de Gortyne, subsiste encore, et la lettre précédente vous l'a fait connoître. Il fut en partie construit par le fils de Taurus. La Nature l'avoit ébauché. Il en rendit les allées plus spacieuses, et en creusa de nouvelles. C'étoit dans cet antre que le Roi lui envoyoit les personnes dont il vouloit se débarrasser. Ainsi, nous avons parcouru

---

précipitamment sur son vaisseau, emmenant avec lui Ariane et les jeunes Athéniens.

(2) *Apollodore, livre* 3.

l'habitation ténébreuse de cet homme qui, par la férocité de son caractère, mérita d'être transformé en monstre.

Au reste, il se trouvoit, dans divers pays, de pareils labyrinthes plus ou moins compliqués. Près de Nauplia, dit Strabon, (1) on voit des antres dans lesquels on a formé des labyrinthes que l'on nomme les Cyclopes.

J'ai l'honneur d'être, etc.

---

(1) *Strabon, livre 8.*

LETTRE XXV.

A M. L. M.

CONTINUONS, Madame, notre voyage. Le fermier Turc qui nous avoit donné un asyle au sortir du labyrinthe, nous traita de son mieux. Mais nous eûmes pour lit le tapis sur lequel nous soupâmes, et nous y couchâmes tout bottés. Le matin, la toilette fut bientôt faite, et nous partîmes au lever du soleil, après avoir satisfait notre hôte, qui accepta ce que nous voulûmes bien lui présenter.

Pendant quelques heures nous marchâmes dans la plaine. La route étoit aussi facile qu'agréable. Elle devint fort rude lorsque nous eûmes gagné les hauteurs. Nous côtoyons les collines qui terminent le Mont-Ida, du côté du midi. Deux chaînes de montagnes secondaires formoient entre nous et lui un double amphithéâtre, au-dessus duquel il élevoit sa tête majestueuse. Nous appercevions de gros nuages d'une blancheur éclatante, qui venoient se ranger autour de son sommet. Ils l'environnoient d'une cou-

ronne d'argent, qui, éclairée par le soleil, jettoit un éclat merveilleux. Ces nuées, cédant aux loix de l'attraction, après avoir ceint, pendant quelques heures, la cîme de la montagne, se résolvoient en gouttes insensibles sur tous les objets d'alentour, et disparoissoient entièrement; d'autres venoient prendre leur place, et se dissipoient comme les premières.

Cette force, universellement répandue, qui précipite les nuages vers la crête des hautes montagnes, est l'origine des sources, des fontaines, des ruisseaux et de tous les fleuves du monde. Lorsqu'elles se trouvent dans des régions élevées, où le froid condense les fluides, l'eau des nuées se convertit en grêle et en neiges; mais si elles n'atteignent qu'une hauteur moyenne où le froid n'est pas violent, les nuages se fondent en brouillards, en pluies, en rosées abondantes. Si les Monts sont couverts de forêts, les sources et les ruisseaux deviennent plus nombreux, parce que les feuilles des arbres ont sur-tout la propriété de pomper l'humidité répandue dans l'atmosphère. Pour donner des eaux à un pays aride, il suffiroit de planter des futaies sur le haut des côteaux. Lorsqu'on voit les Anciens décorer du nom de fleuves le Glaucus, le Xantus, qui coulent dans l'Asie mineure, et ne sont aujourd'hui

que

que des ruisseaux, on est tenté de soupçonner leur fidélité. Mais si l'on réfléchit que les Monts où ces rivières ont leur source, aujourd'hui dépouillés d'arbres et de terre, n'opposent plus une barrière au cours des nuages; qu'autrefois, couronnés de forêts, ils les fixoient autour de leur cîme, et s'emparoient de leur humidité; on croira sans peine que le Glaucus, le Xantus et tant d'autres, recevant anciennement des ruisseaux plus abondans, méritèrent le nom de fleuves.

Tandis que nous voyagions autour du Mont-Ida, nous apperçûmes son front s'obscurcir peu-à-peu, et bientôt disparoître sous un brouillard épais. Peu de temps après, nous vîmes des flots de neige blanchir sa tête chauve, et l'hiver la couvrir de son manteau éclatant. Moins élevés d'environ douze cents toises, nous jouissions d'une température charmante. Le ciel étoit pur et serein, et le soleil parcouroit la voûte azurée, dans tout l'éclat de sa gloire; dans les vallées profondes qui s'étendoient à notre gauche, les myrthes et les lauriers-roses, bordoient le lit des torrents. Les arbres verds ornoient le pied de la montagne; et au mois de Novembre, nous trouvions des bosquets, dont la verdure étoit aussi fraîche qu'aux jours du printemps.

Le Mont-Ida commence vers Candie, et se prolonge d'orient en occident, jusqu'aux monts blancs. Il s'étend de la mer du nord jusqu'à celle du sud. C'est le plus haut de l'île. Dans plusieurs endroits, il conserve de la neige toute l'année. De son sommet, on apperçoit la mer de Crète et celle de Lybie. Les regards se promènent sur un immense horizon, et l'on découvre plusieurs îles semées dans l'Archipel, telles que Cythère, le Mile, l'Argentière. Si l'on veut se borner à contempler les objets que l'on a devant soi, on les voit se dessiner en perpective, produire ça et là, des tableaux variés, et des points-de-vue d'une richesse et d'une beauté surprenantes.

Dans l'été, lorsque les neiges sont fondues, de vastes plaines, placées sur la pente de la montagne, offrent d'excellens pâturages aux troupeaux. La partie qui regarde Candie, possède des forêts, où l'érable et le chêne verd dominent. Les flancs qui se prolongent vers le midi, sont plantés d'arbousiers, d'andracnés, de cistes et d'alaternes. Les cèdres, les pins et les cyprès ornent son front à l'orient. Du côté de l'occident, la montagne, taillée à pic, ne présente que des rochers entassés, qu'il est impossible d'escala-

der. Elle est enrichie d'une foule d'autres plantes qui feroient la joie du Botaniste, telles que le vrai-mélilot, la marjolaine à fleur rouge, etc. Des sources abondantes se précipitent de toutes parts des sommets du mont. Les unes coulent en torrents dans les vallées; d'autres arrosent des plaines où l'on récolte d'abondantes moissons. Celles-ci, distribuées avec art, entretiennent la fécondité d'une multitude d'arbres fruitiers, répandus autour des villages. Les côteaux, exposés à l'ardeur du soleil, sont couverts de vignes qui produisent des vins exquis, et par-tout les oliviers font la richesse des campagnes.

La diversité des paysages qui occupoient sans cesse nos regards, nous faisoit oublier les dangers auxquels nous nous étions exposés. Nous longeâmes, pendant une lieue, la pente d'une colline très-élevée. D'un côté, le terrein, taillé à pic, se présentoit comme un mur; de l'autre, nous avions un ravin profond de deux cents pieds, où un torrent rouloit avec fracas parmi les cailloux qui remplissoient son lit. Le sentier devint si étroit, que, lorsque nous y fûmes engagés, il étoit impossible de descendre, sans risquer de se précipiter soi ou sa monture. Je puis vous assurer, Madame, que dans

plusieurs endroits, ce chemin dangereux n'avoit qu'un pied et demi de largeur, et l'abîme étoit à côté. Lorsqu'on en contemploit la profondeur, on ne pouvoit s'empêcher de frémir. Ce fut alors que nous éprouvâmes la bonté de nos chevaux. Aucun d'eux ne broncha. Ils sembloient sentir le danger, marchoient avec précaution, et examinoient où ils devoient poser le pied. Cependant, dans un lieu humide le mien glissa un peu, et fut un instant en équilibre sur le bord du précipice. Je ne fis aucun mouvement, et il continua sa route. Nous descendîmes de ces hauteurs par une vallée si rapide, que le dos du cavalier touchoit la croupe du cheval. Enfin, après dix heures de marche, nous arrivâmes, sains et saufs, au Monastère d'Asomatos.

Il étoit nuit, nos Janissaires étant entrés les premiers, le Supérieur crut qu'il alloit être assaillis par une troupe de Turcs, et s'alla cacher. Mais nous possédions, comme je vous l'ai dit, un interprète parfaitement instruit du manège de ces Religieux. Il fureta par-tout, et parvint jusqu'à l'asyle du Supérieur. Il le complimenta de la part du Consul de France, qui venoit d'arriver en sa maison, lui offrit ses bons offices à la Canée; et ca-

ressant tantôt son amour-propre, excitant tantôt son intérêt, il nous gagna entièrement sa faveur. On nous avoit d'abord logés dans l'appartement destiné aux Etrangers, où nous aurions couché sur des planches ; on nous préparoit un maigre repas. Tout changea de face à la voix du maître. Il vint lui-même féliciter le Consul de son heureuse arrivée. Il nous invita à le suivre dans une très-grande salle, au milieu de laquelle on dressoit une table. Nous fîmes pendant quelque temps la conversation ; et l'adroit Interprête ayant reconnu le côté foible de notre hôte, flattoit sa vanité, et promettoit beaucoup de la puissance consulaire. Son encens ne fut point perdu. On nous servit promptement, et en comptant les viandes, les légumes et les fruits, la table fut couverte de quarante plats. C'étoit un charmant spectacle pour des affamés, qui avoient marché tout le jour, sans prendre de nourriture. Nous nous hâtâmes d'en profiter. Le Supérieur nous honoroit de sa présence, et nous excitoit de bon cœur à satisfaire notre appétit. Il donna une clef particulière à un Diacre, qui se tenoit debout derrière sa chaise, et qui revint bientôt avec plusieurs bouteilles de vieux vin, dont l'odeur embau-

moit. Pour nous égayer il but quelques verres à notre santé, et exigea que nous lui en rendissions raison. Vers la fin du repas, il étoit de si bonne humeur, que, croyant nous amuser, il nous proposa de faire chanter le *Kyrie eleïson* par ses Prêtres. Nous acceptâmes la proposition. Aussi-tôt plusieurs enfans, des Diacres et des Sous-Diacres entrèrent; et, au signal qu'il leur donna, commencèrent à entonner le *Kyrie eleïson*. Ils chantoient avec des voix nazales et produisoient un tintamarre épouvantable. Nous faisions tous nos efforts pour ne pas éclater de rire. Enfin ils cessèrent, et nous battîmes des mains en signe d'applaudissement. Nous croyons en être quittes, mais il nous pria de chanter les mêmes versets en français. Aussi-tôt un jeune homme de notre troupe, entonna une chanson fort plaisante, que nous répétâmes en chœur. Le Supérieur et ses Prêtres furent charmés de la beauté de notre *Kyrie eleïson*, cependant ils trouvoient que leur chant avoit plus de majesté, et nous en convînmes facilement.

Pardon, Madame, si je vous entretiens de ces bagatelles; mais elles servent à faire connoître le caractère des peuples que l'on visite. Les Grecs, malgré l'avilissement où ils sont

plongés, conservent un orgueil et une vanité que l'on ne peut comparer qu'à leur ignorance. En cajolant ces passions, on obtient tout d'eux. Si on les heurte, on s'en fait des ennemis implacables, et l'on court risque d'éprouver les effets de leur perfidie. Le Supérieur d'Asomatos, enseveli dans une ignorance si profonde, qu'il ne la soupçonnoit pas, voulut étaler son rare mérite à nos yeux en mêlant sa voix à celles de ses Prêtres, en leur donnant le ton, et en chantant son *Kyrie eleïson*. La chère délicate, les vins choisis, les bons lits où nous reposâmes, nous dûmes tout cela à un peu de complaisance, et à l'encens dont nous énivrâmes son son amour-propre.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE XXVI.

A M. L. M.

LE Monastère d'Asomatos, Madame, est situé au pied du Mont-Ida, du côté du midi. Il en est fort près, et il semble que les quartiers de rocher, qui pendent en divers endroits, aillent fondre sur la maison, et l'abîmer sous leurs débris. L'autre côté du couvent est plus agréable. On y voit des vergers remplis de jujubiers, dont les fruits étoient mûrs, d'orangers, de citronniers et d'amandiers. Les Religieux possèdent de riches plantations d'oliviers, des terres labourables, et d'excellens vignobles placés sur les côteaux. De nombreux ruisseaux fertilisent leurs champs. Asomatos seroit une habitation charmante, s'il étoit un peu plus éloigné des montagnes.

Nous montâmes à cheval vers sept heures du matin, et fîmes de grands remercîmens au Supérieur, qui vint nous souhaiter un heureux voyage. Notre projet étoit d'aller

déjeûner à Arcadi, le plus beau Monastère de l'île. Nous n'avions que trois lieues à faire, et comptions y arriver de bonne heure. Mais les chemins sont épouvantables. Nous montâmes, pendant une heure et demie, pour arriver au sommet de la première chaîne des hauteurs, qui courent parallèlement au Mont-Ida, et sur laquelle Arcadi est bâti. Nous rencontrâmes des sentiers escarpés, taillés par gradins dans le rocher, et il falloit que nos chevaux gravissent ces marches de granit et de marbre, sans glisser, sans broncher, autrement ils nous auroient brisés sur les pierres, ou précipités dans les torrens. Je n'ajoute rien, Madame, à l'horreur des chemins que nous avions à parcourir. La première fois qu'on voyage en Crète, on croit, à chaque pas sa vie en danger. Bientôt l'expérience rassure, et il n'est point de lieux si horribles, qu'on ne les franchisse avec les mules et les chevaux du pays.

Nous étions dédommagés de nos fatigues par la beauté des sites qui s'offroient à nos regards. Nous traversions des bois d'arbousiers, d'andracné et d'alaternes, dont la verdure est éternelle. Des sapins d'une hauteur prodigieuse s'élevoient du milieu des neiges, où l'on trouve des troupeaux de bouquetins et de chèvres

sauvages. Dans les vallons, le cours des eaux étoit dessiné par des touffes de myrthes, dont quelques rameaux étoient fleuris, et qui mêloient le verd luisant de leur feuillage à celui du laurier-rose. Les moutons paissoient sur la pente des rochers; et les hameaux, entourés de bouquets d'arbres, formoient des paysages que l'œil ne pouvoit se lasser d'admirer. Quelquefois ces tableaux étoient rapprochés, et l'on pouvoit en détailler toutes les parties. Quelquefois ils fuyoient dans un lointain obscur, et ne présentoient que des ombres légères, gracieusement dessinées dans l'horizon.

Après trois heures d'une marche pénible, nous arrivâmes au couvent d'Arcadi; le Supérieur nous reçut poliment et nous fit préparer à déjeûner. Ce monastère, situé dans le Mont-Ida, possède des terres immenses, que les nombreux Caloyers qui l'habitent cultivent avec soin. L'huile, le vin, les bleds, la cire qu'ils recueillent chaque année montent à des sommes considérables. Ils jouissent d'une grande aisance et accueillent fort bien les voyageurs.

Les maisons qui composent le monastère, sont construites à l'entour d'une vaste cour. On y voit une belle Eglise, où les Grecs des environs se rassemblent pour assister à l'Office

Divin. Parmi ce grand nombre de Religieux il se trouve peu de Prêtres. La plûpart n'entrent point dans les ordres sacrés. Ils servent dans l'état de frères, et sont employés aux plus rudes travaux de l'agriculture. Avertis par Tournefort (1), nous visitâmes la cave, où il compta cent pièces de vin ; nous n'y vîmes que quarante tonneaux remplis, mais ils étoient fort grands. C'est là que le Supérieur descend, après chaque vendange, pour bénir la récolte nouvelle, et prononce cette oraison (2) : « Seigneur Dieu, qui aimez les » hommes, jettez les yeux sur ce vin et sur » ceux qui le boiront. Bénissez nos muids » comme vous bénites le puits de Jacob, la » piscine de Siloë et la boisson de vos Saints » Apôtres. Seigneur, qui voulûtes bien vous » trouver aux noces de Cana, où, par le chan- » gement de l'eau en vin, vous manifestâtes » votre gloire à vos Disciples, envoyez pré- » sentement votre Saint-Esprit sur ce vin, et » bénissez-le en votre nom. Ainsi soit-il ».

Après un ample déjeûner, nous demandâmes à voir la bibliothèque du couvent dont on nous avoit parlé avec emphase. C'étoit,

(1) Voyage du Levant.
(2) *Idem, ibid.*

disoit-on, la plus riche et la plus complette de l'île. Nous croyons y trouver des trésors littéraires, ou au moins les meilleurs auteurs de l'antique Grèce. On nous conduisit à une chambre où nous vîmes environ deux cents bouquins rangés sur des planches. Ils étoient couverts de poussière; et il paroît que depuis long-temps ils n'avoient reçu l'honneur d'une visite. Presque tous contenoient de la théologie, des sermons, ou de la controverse. Après en avoir feuilleté un grand nombre, sans avoir rien trouvé qui méritât notre attention, excepté un Homère, manuscrit que l'on ne voulut pas nous vendre, nous allâmes remercier le Supérieur, et prîmes la route de Rétimo.

En quittant le monastère, nous descendîmes pendant une heure pour gagner la plaine. Lorsque nous y fûmes parvenus, nous eûmes un chemin uni et doux; nous traversions des campagnes comparables, par leur fraîcheur et leur fécondité, au Comtat d'Avignon. Seulement les productions et les arbres étoient différens. On ne s'ennuie point en voyage, quand on parcourt un beau pays. C'est alors qu'on se félicite d'être à cheval. On découvre un horizon plus étendu, et l'on ne perd rien des sites, des paysages et des

beautés de la Nature. Lorsque la température du climat est douce, on jouit encore de la sérénité du ciel, de la pureté de l'air, de la fraîcheur des vents, et des parfums exquis que les plantes balsamiques exhalent de toutes parts. Enfermé dans une voiture, le voyageur perd presque tous ces avantages. Aussi, dans tout l'orient, on ne va qu'à cheval, sur des mules ou des chameaux. Les litières ne sont faites que pour les femmes, que la jalousie des hommes condamne à vivre emprisonnées, même en voyageant.

Un riche Négociant juif, établi à Rétimo, y faisoit tranquillement son commerce à la faveur d'un Firman de la porte, que le Consul de France lui avoit obtenu. Il avoit intérêt à ménager le nouveau Consul; aussi fit-il de grands préparatifs pour le recevoir. Dès qu'il sut que nous approchions, il lui envoya un cheval superbement enharnaché, et nous fîmes une entrée pompeuse dans la ville. Nous allâmes descendre à la maison du Négociant, où nous trouvâmes toutes les commodités que nous pouvions désirer. Afin que nous puissions jouir de la fraîcheur du soir, on servit le souper sous un vestibule ouvert d'un côté sur la cour, de l'autre sur un jardin rempli d'orangers. Ce fut un vrai festin, où notre

Hôte étala une abondance et une somptuosité dont je n'ai point vu d'exemples. On plaça d'abord sur la table, trois agneaux rôtis, dont deux étoient farcis. Trois dindes les remplacèrent ; six perdrix, six poulardes, six pigeons, et une douzaine de cailles excellentes formèrent le troisième service. On couvrit ensuite la table de fruits, de confitures, de pâtisseries aux amandes et aux pistaches, et d'une foule de mets délicats. Une longue route à travers des monts escarpés, avoit éguisé notre appétit, et il faisoit honneur à tout ; le bon vin le soutenoit encore. C'est-là que j'ai goûté, pour la première fois, le *vin de Loi* (1), presqu'inconnu en France, mais très-digne de l'être.

Pour rendre la fête complette on fit venir un Virtuose du pays ; c'étoit un Turc qui joua du violon pendant une partie du repas. Ces gens ne connoissent pas une note de musique ; ils jouent de mémoire, quelquefois d'imagination, et exécutent tous les airs,

(1) C'est le nom que les Français donnent à un vin blanc fait par les Juifs de Rétimo. Il est cueilli sur des côteaux exposés à toute l'ardeur du soleil. Il excite dans l'estomac une douce chaleur. Il a un goût fin, délicat, parfumé, et qui ne ressemble à aucun de nos vins de France.

toutes les idées qui leur passent par la tête. Tantôt il filoit une suite de sons gais, vifs, légers, qui flattoient agréablement l'oreille. Plus souvent, sa musique, triste et mélancolique, imitoit les accens plaintifs de la romance, et excitoit dans l'ame des sensations profondes. Cet improvisateur musicien avoit quelque chose d'étonnant ; son jeu étoit très-varié, et des passages extrêmement tendres, forçoient, pour ainsi dire, le cœur et l'oreille de se prêter à la mélodie de ses sons. Il jouissoit à Rétimo d'une grande célébrité, et je crois qu'à Paris on ne l'eût pas entendu sans plaisir.

Si nous avions cru notre Hôte, nous aurions passé la nuit à table, mais il falloit partir le lendemain ; et vers minuit nous montâmes à des appartemens fort propres, qui nous étoient destinés. Nous y trouvâmes des lits moëlleux et doux qui sembloient inviter le sommeil. Il nous prodiqua ses faveurs ; et versant son baume salutaire sur nos membres fatigués, il fit couler dans tout notre corps la chaleur d'une nouvelle vie.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE XXVII.

A M. L. M.

RÉTIMO est l'ancienne *Rhitymnia* d'Etienne le Géographe. Ptolémée l'appelle *Rhitymna.* C'est une jolie ville placée à l'entrée d'une plaine couverte de richesses. Elle a peu d'étendue, et contient à peine six mille habitans. Une citadelle, bâtie sur un rocher qui s'avance dans la mer, suffiroit à sa défense, si elle n'étoit dominée par un mont élevé, d'où l'on peut la battre avec succès. Le port, presque entièrement comblé, ne reçoit plus que des barques. Les Turcs laissent agir le temps, sans s'occuper des dégradations qu'il entraîne, et voient d'un œil tranquille dépérir les ouvrages les plus utiles. Aussi, de toutes parts, leurs ports se comblent, et le commerce qu'ils attiroient, fuit vers des lieux plus commodes. Autrefois la nation française entretenoit un Vice-Consul à Rétimo, où les navires de Marseille venoient charger de l'huile. Depuis long-

temps

temps ils ne peuvent plus y aborder, et le Gouvernement a retiré un Officier sans emploi.

Cependant il seroit de la dernière importance de rétablir le port de Rétimo. Les plaines qui l'entourent, abondent en productions diverses. On y recueille beaucoup d'huiles, de coton, de safran, de cire; et ces différentes branches de commerce s'étendroient davantage, si les habitans pouvoient transporter leurs marchandises au-dehors. Leurs jardins produisent les meilleurs fruits de l'île. Les grenades, les amandes, les pistaches, les oranges y sont excellentes. C'est là qu'on trouve l'abricotier qui produit le *michmich*, dont le jus est délicieux, et dont l'odeur embaume. C'est une espèce d'alberge, mais plus fondante et plus petite que celle de France.

A cinq lieues de cette ville, s'ouvre une campagne immense entre l'extrémité occidentale du Mont-Ida, et la première chaîne des monts-blancs. Cette large vallée possède le village de Marguarités, le plus peuplé de l'île; il contient environ dix mille Grecs, qui cultivent les riches plaines d'alentour, et qui transporteroient à Rétimo leurs huiles, leurs grains, leurs denrées, si elles avoient un port. Cette bourgade n'est qu'à deux lieues de la mer du nord, et à quelque distance de la route

de Candie. Elle est baignée par une petite rivière qui tombe en cascades des montagnes. La température charmante et les productions variées de cette jolie contrée, invitèrent les Vénitiens à l'habiter. Ils y avoient construit des maisons de campagne, où ils alloient passer une partie de l'année. On en reconnoît encore plusieurs, et l'on regrette de les voir occupées par des Grecs ignorans, ou des Turcs barbares. Il ne reste plus que les débris des jardins que l'art avoit dessinés, et que la Nature se plaisoit à décorer de fleurs et de fruits sans cesse renaissans. Les Grecs de Marguaritès instruits, sans doute, par leurs anciens maîtres, ont conservé l'art de tirer de l'olive une liqueur agréable. Dans le reste du pays, l'huile épaisse et grossière ne sauroit flatter le palais d'un Français accoutumé à celle de Provence. Celle que l'on fait à Marguaritès, travaillée avec plus de soin, est très-bonne et conserve un goût de fruit et une saveur agréable. Cette riche vallée, ce grand village, sont un appanage de la Sultanne *Oualidé*. Elle y envoie un Officier pour en recueillir les tributs. Les Pachas de Rétimo et de Candie, n'y ont aucune autorité.

Nous quittâmes Rétimo, comblés des dons du Négociant juif, qui nous chargea de pro-

visions pour la route. A la sortie de cette ville, nous eûmes deux lieues de mauvais chemins, taillés dans le roc vif. Descendus de ces hauteurs, nous côtoyâmes pendant trois lieues le rivage de la mer; et quoique nos chevaux enfonçassent dans le sable, nous allions grand train. Lorsque nous eûmes gagné la croupe des monts-blancs, dont la pointe va former vers le nord le promontoire Drepassum, il nous fallut sans cesse grimper sur des rochers élevés, et descendre dans des vallées profondes. Cette marche étoit très-pénible. Nous nous délassâmes sur un tapis de verdure dont une source entretenoit la fraîcheur. Le feuillage de quelques oliviers nous servoit d'ombrage. Nous étalâmes les provisions du bon Hébreu, et nous ne les épargnâmes point. On nous avoit prévenu que, dans une maison où nos guides devoient nous conduire, le Consul de France avoit fait préparer un souper à son successeur; cette espérance flatteuse nous rendit prodigues, et nous en portâmes la peine.

Nous remontâmes gaiement à cheval, et nous fîmes encore six lieues par des chemins affreux. Nous avions quitté la route ordinaire, et nous errions à l'aventure à travers les montagnes, d'où nous faillîmes cent fois de nous précipiter. Nous traversâmes une rivière où

nos chevaux étoient presque à la nage. Pour comble de maux la nuit approchoit, et nous voyions à peine assez pour nous conduire. Lorsque les ténèbres furent devenues plus épaisses, il fallut abandonner le soin de nos jours à la sagacité des animaux qui nous portoient. Enfin nous arrivâmes au village indiqué, et nous entrâmes tout joyeux dans la maison où nous devions être attendus; mais le Consul de France, vieil et avare, n'avoit point tenu ses promesses, et contre l'usage reçu parmi ses Confrères, nous avoit entièrement oubliés; ainsi nous ne trouvâmes aucune espèce de provisions. Tous les habitans étoient couchés; cependant, à force de recherches, on nous procura des olives, des œufs et de mauvais pain. La nécessité nous força de nous en contenter. Tandis que nous faisions ce triste repas, l'imagination perfide nous retraçoit sans cesse le souper de la veille. Dans cette fâcheuse conjoncture, chacun maudit le Consul. Nous nous couchâmes tout bottés, tout habillés, sur des nattes, des planches ou de mauvais matelats, et nous tâchâmes de trouver dans les douceurs du sommeil un remède à nos maux.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE XXVIII.

A M. L. M.

La maison où nous logions n'est qu'à deux lieues de Palio-Castro, situé à la pointe du cap Drepassum. C'est ici que Murtius (1), dans la carte ancienne qu'il a publiée, place le *Muséum* où se termina le fameux combat des Syrènes et des Muses. Il marque Aptère à peu de distance vers les montagnes. D'autres Auteurs prétendent que la situation de cette ville est désignée par quelques ruines qui restent à Palio-Castro. Ces opinions sont sans fondement. Strabon fait connoître, d'une manière précise, la position d'Aptère, en la plaçant à quatre lieues de Cisanum, qui lui servoit de port. Or, cette dernière ville se trouve au fond du golfe formé par le cap Spada et celui de Suse, à plus de douze lieues du promontoire Drepassum. Il est donc im-

(1) Murtius, dissertation sur l'île de Crète.

possible qu'Aptère ait été située près de ce cap. On s'en convaincra en jettant un coup-d'œil sur la carte que j'ai donnée.

La dureté de nos lits, Madame, ne nous ayant pas permis de dormir long-temps, nous nous levâmes avant le jour, et nous nous mîmes en marche à trois heures du matin. Nous quittâmes notre gîte sans regrets, et nous ne songeâmes qu'à gagner la Cannée, dont nous n'étions éloignés que de cinq lieues. A une demi lieue du village, il nous fallut traverser une rivière dont l'eau étoit profonde. Nous étions encore environnés des ténèbres de la nuit. Nos guides passèrent les premiers, et nous les suivîmes. Pour regagner la grande route, dont nous nous étions écartés la veille, nous traversâmes un pays montueux, où il se trouvoit à peine un sentier frayé. Nous allions tous à la file et au petit pas. Au milieu de l'obscurité où nous étions plongés, les monts nous sembloient d'une hauteur effrayante, et un vallon paroissoit un abîme. Ces illusions se dissipèrent bientôt. Le jour parut, et nous commençâmes à distinguer les objets. Tout-à-coup, le soleil se montra comme un globe de feu, au sommet des montagnes. Son aspect réveilla nos sens assoupis, et dissipa les fantômes de la nuit. Les

faisceaux lumineux qu'il répandoit, alloient au loin éclairer la cîme d'un rocher, dorer le feuillage des arbres plantés sur les collines, ou le sommet d'une tour. Peu-à-peu il inonda la plaine de ses feux, et réjouit les regards par les magnifiques spectacles qu'il déploya de toutes parts. Alors l'homme ranimé, éprouve un sentiment de joie et de bonheur, et contemple dans un repos délicieux, les merveilles de la création. Le plaisir que produit la vue du soleil levant est universl. Tous les êtres l'éprouvent. Les oiseaux remplissent l'air de leurs champs : les animaux mugissent dans la plaine ; les agneaux bondissent en bêlant autour de leur mères ; les habitans des eaux s'élancent à la surface ; chacun d'eux exprime à sa manière la joie qu'il ressent.

Lorsque nous eûmes gagné le grand chemin, nous découvrîmes le golfe de la Sude, et le château qui en ferme l'entrée. Au-delà, paroissoit la tête du cap Mélec, hérissée de rochers. Nous descendîmes dans la plaine qui conduit à la Cannée, et, à une lieue de cette ville, le Vice-Consul vint nous recevoir. On amena au nouveau Consul un beau cheval richement caparaçonné. Nous nous rangeâmes sur deux lignes, et nous entrâmes dans les murs de l'antique Cydon. Les Turcs, en

signe de réjouissance, versèrent des flots de café sous les pieds des chevaux. Nous descendîmes à la porte de la maison consulaire. Ici, Madame, finit ce voyage, pendant lequel nous visitâmes les endroits les plus curieux de l'île. J'ai parcouru, depuis, un grand nombre de lieux qui méritent des descriptions particulières. Je vous en ferai part dans le cours de ces lettres.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE XXIX.

A M. L. M.

LA ville de la Cannée, Madame, est l'antique Cydonia. Strabon marque fort bien sa situation (1). Cydon, dit-il, est assise sur le bord de la mer, du côté qui regarde la Laconie. Diodore s'accorde avec ce Géographe, dans la position qu'il donne aux villes bâties par Minos l'ancien (2). Cnosse est située du côté de l'Asie; Phæstus sur le rivage méridional, et Cydon à l'occident de l'île, en face du Péloponnèse. Cette situation répond à merveille à celle de la Cannée; et la géographie ne place de ce côté aucune autre ville considérable. Les Cydoniens jouissoient d'un port excellent, qu'ils fermoient avec une chaîne. L'entrée de celui de la Cannée, est fort étroite, et il seroit très-aisé de le barrer ainsi.

(1) Strabon, l. 10.
(2) Diodore l. 10.

L'origine de Cydon est incertaine. (1) Etienne de Bysance dit qu'elle fut d'abord nommée Apollonia, de Cydon, fils d'Apollon. (2) Pausanias en attribue la fondation à Cydon, fils de Tégète, qui passa en Crète. Hérodote (3) assure qu'elle fut bâtie par les Samiens, et que les temples qu'elle possède sont leur ouvrage. (4) Alexandre enfin, au premier livre des Crétois, prétend qu'elle reçut son nom de Cydon, fils de Mercure. Vous voyez, Madame, que cette diversité d'opinions ferme tout accès à la vérité. Mais aussi, n'est-il pas bien important de connoître au juste le fondateur de cette ville?

Nous savons qu'elle jouit d'une grande puissance, qu'elle fit face aux armes réunies des Cnossiens et des Gortiniens, et qu'elle soutint la guerre contr'eux avec succès (5). C'étoit la plus grande ville de l'île (6), et elle faisoit pencher la balance en faveur du parti pour lequel elle se déclaroit. Elle sou-

(1) Etienne de Bysance.

(2) Pausanias in Arcadicis.

(3) Hérodote, l. 3.

(4) Scholiaste d'Apollonius, l. 4.

(5) Tite-Live.

(6) Phranzes, l. 1. ch. 36.

tint des siéges fameux. (1) Phalecus, Prince des Phocéens, étant passé en Crète avec une flotte et un grand nombre de troupes, l'assiégea par terre et par mer, et il perdit devant ses murs son armée et la vie. Enfin Metellus, ayant subjugué l'île, tourna toutes ses forces contre Cydon, et après beaucoup de résistance la soumit aux Romains.

Cydon occupoit l'emplacement de la Cannée, et se prolongeoit une demi-lieue au-delà du côté de S. Odero, où l'on voit, sur le bord de la mer, des restes d'anciennes murailles construites avec beaucoup de solidité. La Cannée, bâtie par les Vénitiens, n'a pas plus de deux mille de circuit. Elle est ceinte, du côté de terre, d'un simple cordon de murailles extrêmement épaisses, et défendues par un fossé profond et large, taillé dans le roc. En le creusant davantage, on feroit circuler la mer autour de ses remparts, sur lesquels on a élevé des cavaliers pour battre de plus loin dans la plaine. Elle n'a qu'une porte, celle de Rétimo, couverte par une demi-lune. C'est le seul fort extérieur. La ville est mieux fortifiée du côté de la mer. La gauche du port a quatre batteries élevées

(6) Pausanias in Phocicis.

les unes au-dessus des autres, et munies de grosse artillerie de fonte, aux armes de Venise. La première est à fleur d'eau. La droite n'est défendue que par un gros mur bâti sur la crête d'une chaîne d'écueils, dont il est dangereux d'approcher. A l'extrêmité est un vieux château qui tombe en ruines. Au-dessous de ce château, les Vénitiens avoient construit de superbes arsenaux, voûtés en pierres. Chacune de ces voûtes a assez de longueur, d'élévation et de largeur, pour qu'on y puisse fabriquer, à l'abri, un vaisseau de ligne. Le terrein est en pente, et l'extrêmité de ces beaux arsenaux est de niveau avec la mer, de manière qu'il était très-aisé de lancer les navires à l'eau. Les Turcs laissent dépérir ce grand ouvrage.

La ville de la Cannée est bien percée. Les grandes rues sont tirées au cordeau, et les places décorées de fontaines. Elle ne possède aucun édifice remarquable. La plûpart des maisons n'ont qu'un étage, et sont bâties en terrasse. Celles qui environnent le port, sont ornées de galeries dont la vue est charmante. On découvre des fenêtres, le grand golfe formé par le cap Mélec et le cap Spada, et l'on voit tous les vaisseaux qui entrent ou qui sortent. Le port reçoit des bâtimens de-

deux cents tonneaux; et si on le creusoit, les plus grosses frégates pourroient y mouiller. Son ouverture est exposée aux vents violens du nord, qui élève quelquefois les vagues par-dessus les remparts; mais comme elle est étroite, et que le fonds est bon, les navires bien amarrés ne courent aucun danger.

La Cannée ne contenoit que cinq ou six mille habitans, lorsque Tournefort voyageoit en Crète. Aujourd'hui que les ports de Gira-Pétra, de Candie, de Rétimo sont comblés, les Négocians se sont retirés à la Cannée, et l'on y compte au moins seize mille ames.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE XXX.

A M. L. M.

LES Turcs qui habitent Candie, Madame, ne sont point aussi soumis aux ordres du Grand-Seigneur, que ceux des autres provinces de l'Empire. On diroit que l'air qu'ils respirent leur donne un esprit Républicain. Ils se soutiennent mutuellement contre l'autorité des Pachas, et refusent leur tête au joug du despotisme. Enrôlés Janissaires en naissant, ils composent la principale milice du pays, et il seroit dangereux de les porter à la révolte. Lorsque des Vice-rois ont voulu appesantir sur eux la verge du pouvoir absolu, on les a vu courir aux armes et à la vengeance. Nous venons d'en avoir un exemple frappant sous les yeux. Le Pacha de la Cannée avoit un Intendant qui, comme ses pareils, employoit tous les moyens pour s'enrichir. Il étoit maudit du peuple. Les Grecs n'osoient lever la tête, et, victimes de ses injustices, dévoroient leurs chagrins dans le silence. Les Turcs

furent moins patiens. Ils portèrent leurs plaintes au Gouverneur, et lui dénoncèrent les déprédations de son Ministre ; mais soit qu'il les partageât, soit qu'il lui fût sincèrement attaché, il ne les écouta pas. Tout-à-coup, le jour des Rois, nous entendîmes un grand tumulte dans la ville. Les Janissaires couroient dans les rues, le sabre à la main, et crioient aux armes. Dans ces circonstances, les étrangers ont toujours à craindre d'une populace effrénée. Nous restâmes enfermés dans la maison consulaire, attendant l'événement.

La demeure de l'Intendant se trouvoit en face de nous, de l'autre côté du port. C'étoit un vaste édifice nouvellement construit. Dans un instant, plus de cinq cents personnes en remplirent les appartemens, pillant, saccageant tout ce qu'elles rencontroient. Les uns abattoient les croisées et les jettoient sur le quai : les autres, montés sur les terrasses, renversoient les parapets ; ceux-ci s'en retournoient chargés de meubles ; un grand nombre cherchoient de tous côtés l'objet de la haine publique. En moins de deux heures, toute la maison fut vide et à moitié détruite.

Une populace révoltée se porte à des excès que l'on ne peut prévoir. Les soldats s'emparèrent d'un fort élevé, qui domine la ville, et

en un instant, par le courage et la sagesse d'un seul homme. Cependant il avoit caché son favori, et, la nuit, il le fit embarquer et partir pour Constantinople. Après son départ, tout rentra dans l'ordre, et la paix revint dans les murs de la Cannée. Cette émeute nous causa quelques alarmes; si les habitans s'étoient portés aux dernières extrémités envers leur Vice-roi, ils n'auroient pas ménagé les Négocians français; et la perte de leur fortune eût été le moindre de leurs maux.

Quelque temps après, il arriva une scène moins alarmante, mais qui vous donnera une idée de la manière dont les Grecs sont traités dans ce pays. Ils n'ont pas le droit d'entrer à cheval dans les villes. Cet honneur est réservé à leur Archevêque et aux Européens. L'Evêque de la Cannée voulut braver cette loi tyrannique. Un soir qu'il revenoit de la campagne avec plusieurs Religieux, il ne descendit point de sa monture, et, passant outre, il galoppa jusqu'à sa maison. Les Janissaires, qui gardoient la porte, regardèrent cette action comme une insulte. Le lendemain ils ameutèrent la soldatesque, racontèrent l'affront qu'avoit reçu le nom Musulman, et prirent la résolution de brûler l'Evêque et ses Prêtres. Déjà ils portoient des matières combustibles pour

mettre le feu à sa maison, en vomissant mille imprécations. Ces malheureux alloient subir une cruelle destinée, lorsque le Pacha, averti à temps, contînt la multitude, en faisant crier, dans toutes les rues de la ville, un firman qui défendoit à tout Grec, de quelque état qu'il fût, de coucher dans les murs de la Cannée. La défense fut rigoureusement observée. On voyoit tous les soirs ces esclaves infortunés sortir honteusement par la porte de Rétimo, et aller chercher un asyle dans les campagnes voisines. Les Journaliers et les pauvres n'ayant pas le moyen de louer une chambre, s'alloient coucher dans les creux des rochers; d'autres avoient les arbres pour toît et la terre pour lit. Les femmes n'étoient point comprises dans l'anathême; elles pouvoient rester dans leurs maisons. Cette exception, qui fait honneur à la galanterie turque, donna sujet à beaucoup de plaisanteries. Après deux mois de cet exil nocturne, les époux parlèrent d'accommodement. L'argent ici est le remède à tous les maux. Ils réunirent leurs bourses, et, à la faveur d'une grosse somme, ils firent révoquer l'édit, et payèrent fort cher l'orgueil de leur Evêque.

J'ai l'honneur d'être avec respect, etc.

LETTRE XXXI.

A M. L. M.

LORSQUE l'on parcourt divers pays, Madame, même les provinces éloignées d'un même Royaume, les changemens d'air se font sentir d'une manière très-marquée. A la vérité, ces sensations ont pour mesure la sensibilité plus ou moins exquise des individus. Ce ne sont pas seulement les accidens du froid et de la chaleur que l'on éprouve ; on sent, en respirant l'élément de la vie, une odeur, un goût, une saveur, qui varient suivant les contrées, les climats que l'on parcourt, et les saisons où l'on s'y trouve. Ces affections produisent du plaisir ou du malaise, suivant qu'elles sont appropriées ou contraires à l'état actuel de notre constitution. Ce phénomène n'a rien d'étonnant. Les exhalaisons de la terre, des eaux, des plantes et des fleurs, se combinent avec l'air, et nous les respirons avec lui. Le sage, qui chérit la santé, ne doit donc pas être indifférent sur le choix d'une

habitation, puisque la conservation de ce bien précieux en dépend.

Au premier instant où j'abordai sur le rivage d'Alexandrie, je respirai un souffle de feu qui manqua de me suffoquer. Je sentis dans l'air une chaleur fade et humide qui me rendit languissant. J'avois perdu la force et le courage, et je crus qu'il me seroit impossible d'habiter un pareil pays. Bientôt une transpiration abondante s'établit. La chaleur qui faisoit bouillonner mon sang, se dissipa, et je fus soulagé.

Aux premiers jours du printemps, lorsque les bois d'orangers qui environnent Damiette étoient en fleur, qu'ils remplissoient l'atmosphère de leurs parfums, que la chaleur modérée laissoit au corps sa force et son énergie, on goûtoit, avec volupté, les charmes d'une température si délicieuse; on respiroit, avec délices, un air frais et parfumé, et chaque battement du cœur étoit une jouissance : ce plaisir se renouvelloit à chaque instant, et ne fatiguoit jamais.

Dans ces mêmes lieux, quand, au mois de Juillet, le Laboureur remuoit la boue des marais pour y planter le ris, l'atmosphère se chargeoit d'exhalaisons qui pesoient sur la poitrine, et gênoient la respiration. Alors les

visages des habitans se décoloroient. Ils éprouvoient un mal aise général ; et si les vents de nord, qui règnent dans cette saison, n'eussent chassé les vapeurs malfaisantes, si la terre ne s'étoit bientôt couverte de moissons, ils auroient éprouvé des maladies cruelles.

En général l'Egypte, traversée par un grand fleuve qui l'inonde en partie, est environnée d'une atmosphère très-humide. Cette humidité tempère les feux du soleil, et la rend habitable. L'air qu'on y respire est très-favorable au poulmon. Les maladies de poitrine y sont inconnues (1) ; et Gallien, qui avoit fait ses études à Alexandrie, et qui connoissoit bien la nature du climat, y envoyoit les poitrinaires, et ils guérissoient.

De tous les pays que j'ai habités, il n'en est point dont la température soit aussi saine, aussi agréable que celle de Crète. Les chaleurs n'y sont jamais excessives, et les froids

---

(1) J'ai dit que les maladies de poitrine étoient inconnues en Egypte. Cela est vrai, par rapport aux habitans, et à ceux qui s'y rendent de l'Europe, de l'Asie et des côtes septentrionales de l'Afrique ; mais les Abissins et les Nubiens, qui habitent un climat beaucoup plus chaud, deviennent quelquefois poitrinaires au grand Caire. Ces faits m'ont été attestés par des Médecins qui demeuroient dans le pays depuis quarante ans.

violens ne se font point sentir dans la plaine. Pendant une année d'observations faites à la Cannée, j'ai remarqué qu'à compter du mois de Mars, jusqu'au commencement de Novembre, le thermomètre ne varioit que depuis 20 jusqu'à 27 dégrés au-dessus du terme de la glace. Cette variation n'est pas considérable. D'ailleurs dans les jours les plus chauds de l'été, l'atmosphère étoit rafraîchie par les vents de la mer. L'hiver, proprement dit, ne commence qu'en Décembre, et finit en Janvier. Pendant cette courte saison, la neige ne tombe jamais dans la plaine, et rarement on y voit la surface de l'eau gelée. Le plus souvent on y jouit d'un temps aussi beau qu'en France au commencement de Juin. On a donné le nom d'hiver à ces deux mois, parce qu'alors il tombe des pluies abondantes, que le ciel se couvre de nuages, et qu'on y éprouve des vents du nord très-violens ; mais ces pluies sont utiles à l'agriculture, les vents chassent les nuages vers les hautes montagnes, où se forme le dépôt des eaux qui fertiliseront les campagnes, et l'habitant des plaines ne souffre point de ces intempéries passagères.

Dès le mois de Février, la terre se pare de fleurs et de moissons. Le reste de l'année

n'est presque qu'un beau jour. On n'éprouve jamais, comme en France, ces retours cruels d'un froid piquant, qui, se faisant sentir tout-à-coup après les chaleurs, gèle la fleur qui venoit d'éclore, dessèche le bouton qui s'entrouvroit, dévore une partie des fruits de l'année, et détruit les santés délicates. Le ciel est toujours pur et serein ; les vents sont doux et tempérés ; le soleil radieux parcourt majestueusement la voûte azurée, et mûrit les fruits sur les monts élevés, les côteaux, et dans la plaine. Les nuits ne sont pas moins belles. On y goûte une fraîcheur délicieuse. L'air, moins chargé de vapeurs, laisse à l'observateur découvrir un plus grand nombre d'étoiles. Ces astres nombreux lancent des feux plus vifs, et sèment, d'or, de diamans, de rubis, la voûte bleue où ils paroissent attachés. Rien n'est plus magnifique que ce spectacle, et le Crétois en jouit pendant dix mois de l'année.

Aux charmes de cette température, se joignent d'autres avantages qui en augmentent le prix. L'île de Crète n'a presque point de marais. Les eaux n'y restent guères stagnantes ; elles coulent du sommet des montagnes, en ruisseaux innombrables, et forment çà et là des fontaines superbes, ou de petites ri-

vières qui se rendent à la mer. L'élévation des terreins où elles ont leur source, leur donne un cours rapide, et elles ne se perdent point dans des lacs ou des étangs. Ainsi, les insectes ne peuvent y déposer leurs œufs qui seroient emportés à la mer, et l'on n'y est point assailli, comme en Egypte, de ces nuées de cousins qui remplissent les appartemens, et dont la piquure est insupportable. Ainsi, l'air n'est point chargé des vapeurs dangereuses qui, dans les contrées humides, s'élèvent des lieux marécageux.

Les monts, les côteaux sont couverts de diverses espèces de thim (1), de sariette, de serpolet, de cistes odoriférans, et d'une foule de plantes balzamiques. Les myrthes et les lauriers-roses bordent les ruisseaux qui fuient dans les vallées. Les campagnes offrent de toutes parts des bosquets d'orangers, de citronniers, d'amandiers : des touffes de jasmin d'Arabie sont répandues dans les jardins; des tapis de violettes les décorent au printemps; le safran couvre de vastes champs; le dictame, dont l'odeur est très-suave, tapisse le

(1) On trouve, dans l'île de Crète, trois espèces de thim; l'une à fleur blanche, l'autre à fleur rouge, et la troisième à fleur bleue. Toutes trois sont très-odoriférantes.

creux des rochers. En un mot, les montagnes, les vallons et les plaines exhalent, de tous côtés, des odeurs aromatiques, qui parfument l'air, et le rendent délicieux à respirer. Le froid, les frimats, les nuages entassés, les glaces et les neiges affligent l'homme; ils étendent sur la nature un crêpe funèbre; ils offrent à ses yeux des images sombres, à son esprit des réflexions mélancoliques, et à son cœur des sentimens douloureux. Souvent ils attaquent sa santé, et lui causent un mal-aise universel. La vue d'un beau ciel produit sur ses sens un effet contraire. L'aspect d'un soleil radieux le réjouit. Sa chaleur bienfaisante le ranime et lui donne la vraie gaieté, celle qui naît du sentiment intérieur du bien-aise qu'il ressent. Dans cet état fortuné, pour lui tout est jouissance. Il contemple avec plus de plaisir la richesse des moissons; il admire davantage l'émail des fleurs; il s'enivre avec plus de volupté de leurs parfums; et heureux de sa propre existence, il semble porter sur tout ce qui l'environne, le bonheur dont il jouit. Alors le jeune homme éprouve, à chaque instant, les feux d'une vie nouvelle. Il se sent entraîné vers un autre soi-même; son cœur frémit d'inquiétude et de plaisir. La volupté embrâse ses sens, et il se livre, en aveugle, à l'amour.

Alors le vieillard, arrivé au port, se rappelle les orages de sa jeunesse, et, éprouvant une chaleur qui le ranime, seroit prêt à s'y livrer de nouveau; mais la sagesse et la nature ont bientôt éteint une effervescence passagère.

Ici, Madame, l'on sent davantage la vérité de ces réflexions. Il est certain que sous ce beau climat, l'homme est sujet à moins de maladies, jouit de plus de plaisirs, et a beaucoup plus de moyens d'être heureux que dans les régions septentrionales, où le froid exerce son cruel empire, et dans nos contrées où l'hiver, quoique moins long, est quelquefois très-rigoureux.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE XXXII.

A M. L. M.

LA beauté de l'homme, Madame, sa force, sa santé, dépendent en général du climat qu'il habite, de la nourriture qu'il prend, et du genre de ses occupations. En Crète, le Turc, que l'ambition et la soif des richesses ne tourmentent point, dont l'esprit n'est jamais occupé par les chimères de l'intrigue, qui ne connoît ni l'envie qui flétrit l'ame, ni les sciences auxquelles on sacrifie trop souvent sa santé; le Turc, dis-je, qui se nourrit d'alimens sains et simples, qui vit au milieu de ses bosquets fleuris, de ses campagnes, à la culture desquelles il préside, de sa famille dont il est respecté, croît et s'élève comme un colosse. La salubrité de l'air qu'il respire, la douce température dont il jouit, les spectacles charmans qu'il a sans cesse devant les yeux, la vie paisible qu'il mène, tout contribue à fortifier son corps et à en prolonger la vi-

gueur jusques sous les neiges de la vieillesse. C'est ici que le sculpteur, amoureux de son art, et rival des Anciens, devroit venir choisir des modèles. A vingt ans, il verroit des jeunes gens de cinq pieds six ou huit pouces, qui possèdent tous les charmes de leur âge. Un peu d'embonpoint couvre encore leurs muscles, qui, bientôt, sailleront davantage. Leurs joues, gracieusement arrondies, ont une carnation animée. Leurs yeux sont pleins de feu; leur menton se couvre d'un léger duvet que le rasoir n'a point touché. Leur démarche a de la grace et de la noblesse. Tout, dans leur port, dans leurs gestes, annonce la force et la santé.

Dans les hommes faits, les traits sont plus développés. Ils marchent les jambes nues, et lorsque leurs manteaux sont relevés, on voit leurs muscles fortement prononcés. Leurs bras sont nerveux comme ceux des athlètes. Ils ont les épaules larges et la poitrine élevée. Leur col, délivré de ces liens, qui, dès l'enfance, captivent ceux des Européens, prend les belles proportions que la Nature lui a assignées. Jamais une culotte étroite ou une jarretière ne les serre au-dessous du genou; aussi cette partie de leur jambe n'est point étranglée, et leur genou n'est jamais trop saillant; en

un mot, tous leurs membres, dégagés des entraves qui gênent nos mouvemens, et que l'habitude seule peut nous faire supporter, ont chacun leur forme naturelle, et observent entre eux ces rapports admirables, dont la perfection fait la beauté de l'homme. Lorsqu'ils se tiennent debout, toutes les parties de leur corps sont parfaitement d'à-plomb. S'ils marchent, une sorte de dignité anime leurs mouvemens. La force et la gravité se montrent dans leurs gestes. Un air de majesté, qui brille sur leur front, annonce qu'ils sont accoutumés à commander. L'orgueil et la dureté s'y font quelquefois sentir, mais jamais on n'y remarque la bassesse.

Les Mahométans, qui habitent l'île de Crète, sont tels, Madame, que je viens de les dépeindre. Ils ont ordinairement depuis cinq pieds et demi jusqu'à six pieds de haut. Ils ressemblent aux statues antiques, et véritablement c'étoit sur de semblables modèles que les Anciens travailloient. Il n'est pas surprenant qu'ils nous ayent surpassé, puisqu'ils avoient sous les yeux une nature plus belle. Un jour que je me promenois avec un Officier, aux environs de la Cannée, il s'écrioit, à la vue de chaque Turc qui passoit : oh ! s'il m'étoit permis de choisir ici sept cents hommes,

j'aurois le plus beau régiment de France.

Dans un pays où la force et la majesté sont le partage des hommes, vous jugez bien, Madame, que la beauté et les graces doivent être celui des femmes. Leur vêtement ne gêne l'accroissement d'aucune partie de leur corps, et il se moule sur les proportions admirables dont le Créateur a décoré le chef-d'œuvre de ses mains. Toutes ne sont pas jolies; toutes n'ont pas des charmes: mais il s'en trouve de fort belles, sur-tout parmi les Turques. En général, les Crétoises ont la gorge superbe, le col arrondi avec grace, des yeux noirs remplis de feux, la bouche mignone, le nez parfaitement bien fait, des joues que la santé colore d'un doux vermillon; mais l'ovale de leur figure diffère de celui des Européennes, et le caractère de leur beauté n'appartient qu'à leur nation. Je ne veux point établir un parallèle entre les unes et les autres. Tout ce qui est beau mérite des hommages; mais ce sont les sentimens qui doivent fixer le goût d'un honnête homme.

Pendant les premières années que je voyageai dans les contrées orientales, mes yeux, accoutumés à la frisure des Françaises, à l'élégance de leur coëffure, à la poudre qui teint leur chevelure en blanc ou en blond,

ne pouvoient supporter la vue des cheveux noirs des femmes de l'Orient. Il me sembloit que cette parure leur donnoit un air dur et repoussant. La raison a tant de peine à rompre les chaînes de l'habitude! Je fus long-temps sa dupe. Mais lorsque la réflexion m'eut éclairé, ces longs cheveux noirs artistement tressés, dépourvus de poudre et de pommades, et qui ne gâtent point les robes, les habits, les fauteuils, me parurent propres à faire briller les traits des femmes. Leur ébène me sembla donner plus d'éclat à la blancheur de leur teint, et au coloris de leurs joues. L'eau rose dont elles les lavent, exhâloit un doux parfum, et leur propreté m'enchantoit. Enfin je changeai de sentiment, et j'osai désirer que les Européennes ne gâtassent point un de leurs plus beaux ornemens par des couleurs factices, moins belles que celles de la Nature. Combien la blonde, parée de l'or pâle de ses superbes cheveux, seroit plus intéressante! combien la chevelure de la brune, artistement arrangée, feroit ressortir les roses de ses joues! Ce sont, Madame, les remarques d'un voyageur qui, en comparant les divers usages des Nations, se défait de ses préjugés, et croit que la Nature seule est vraiment belle; mais il attache peu de prix à ses réflexions, et il vous prie de les lui pardonner.

Vous devez être étonnée, Madame, que je ne vous aie point parlé des Grecs qui habitent l'île de Candie, qui partagent, avec les Turcs, les avantages d'un beau ciel, d'un air pur, d'une heureuse température ; ils jouissent, à la vérité, de ces biens communs ; mais ils sont opprimés ; ils vivent au milieu de leurs tyrans ; leurs jours s'écoulent dans l'inquiétude, la crainte, et s'éteignent souvent dans le désespoir. A l'exception des Sphachiotes, qui sont moins exposés à la tyrannie, ces malheureux n'ont ni la taille élevée, ni la force, ni la beauté des Musulmans. Ils portent sur leur visage l'empreinte de la servitude. Leur regard est rampant : la fourberie et la bassesse défigurent leurs traits. Voilà le portrait de ces Crétois, autrefois si jaloux de leur liberté. Guerriers adroits et intrépides, ils étoient recherchés de toutes les nations. Amis des arts, ils les cultivoient à l'ombre de leurs bosquets. Aujourd'hui, lâches et paresseux, ils vivent dans l'avilissement, et on lit sur leur front : *ils sont esclaves.*

J'ai l'honneur d'être avec respect, etc.

LETTRE

LETTRE XXXIII.

A M. L. M.

L'ISLE de Candie, Madame, ne nourrit point, comme l'Egypte, une foule de reptiles venimeux. On n'y trouve que très-peu de serpens, encore sont-ils petits. Le Naturaliste Belon en compte trois espèces, l'*Ophis*, l'*Ochendra*, l'*Ephloti*. Le premier n'est point venimeux. J'ignore si les autres le sont. Je n'ai point entendu parler d'accidens arrivés par leur piquure.

Les Anciens soutenoient que ce beau pays ne contenoit aucun animal nuisible (1). Pline en excepte la Tarentule (2), que Belon appelle Phalangion (3). Ils prétendent que son poison est mortel. C'est une espèce d'araignée, longue de huit ou dix lignes, qui a

(1) *Antigonus l'Aristhius, hist. ch.* 10. On dit que l'île de Crète ne nourrit aucun animal qui puisse causer la mort à l'homme.

(2) *Pline, liv.* 8, *ch.* 58.

(3) Belon, des choses mémorables du Levant.

la peau écailleuse. Elle se pratique, sur le penchant des petites éminences, un trou assez profond, qu'elle revêt ensuite d'un tissu serré de fils croisés et colés ensemble. Ce petit conduit, au fond duquel elle se tient, est fermé, à l'extérieur, d'une soupape qui empêche la pluie d'y pénétrer ; elle l'ouvre lorsqu'elle va à la chasse des insectes, et la referme lorsqu'elle rentre. Si l'on enferme dans un bocal de verre deux de ces Tarentules, elles se piquent mutuellement, et meurent bientôt après. J'ignore l'effet de leur morsure sur les hommes, mais je puis attester celui dont je viens de parler.

Les quadrupèdes de l'île ne sont point malfaisans ; on n'y rencontre ni lions, ni tigres, ni ours, ni loups, ni renards, enfin aucun animal dangereux. Les bouquetins et les chèvres sauvages sont les seuls hôtes des forêts qui couvrent les hautes montagnes, et n'ont à redouter que le blomb du chasseur. Le lièvre se tient sur les collines et dans la plaine. Les moutons paissent en sûreté le thym et le serpolet. On les parque tous les soirs, et le berger dort paisiblement, sans craindre que les bêtes féroces viennent porter le ravage et la mort au milieu de la bergerie.

C'est un bonheur pour les Crétois de n'avoir point à souffrir de l'importunité des

mosquites, d'être à l'abri du poison des serpents, et de la férocité des monstres des déserts. La jeune fille peut danser sur le gazon, sans trouver, comme Euridice, une vipère cachée sous les fleurs. Les Anciens attribuoient ces avantages signalés à la naissance de Jupiter. « Les Crétois, dit Elien (1), célé» brent dans leurs chants les bienfaits de Ju» piter, et la faveur qu'il a accordée à leur » île, sa terre natale, sa nourrice, d'être » privée de tout animal nuisible, et de ne » pas même nourrir ceux qui pourroient venir » du dehors. »

Parmi les plantes médicinales de Crète, le dictame tient le premier rang. Il est étonnant, jusqu'à quel point les Anciens ont exhalté ses vertus. Théophraste (2), qui rapporte les opinions reçues de son temps, dit: « De toutes les plantes connues, de toutes » celles que la terre produit, le dictame est » la plus précieuse ». Le père de la Médecine, le célèbre Hypocrate (3), ordonnoit d'en

(1) *Elien, livre 5, histoire des animaux.*

(2) *Théophraste ajoute dans un autre endroit:* Le dictame a des vertus utiles et merveilleuses dans un grand nombre de circonstances, et sur-tout dans les couches des femmes.

(3) *Hypocrate, de nat. mulierum:* donnez à boire du dic-

boire en infusion dans plusieurs maladies des femmes, et sur-tout dans les douleurs d'un accouchement difficile. Voilà pourquoi la statue de Diane étoit, suivant quelques Auteurs (1), couronnée de dictame.

Je ne rapporterai point, comme plusieurs Auteurs (2), que les chèvres sauvages, percées des traits du chasseur, s'en débarrassoient en mangeant de cette plante précieuse; qu'elle avoit la vertu de les guérir lors même qu'ils étoient empoisonnés (3); que son odeur étoit si puissante, qu'elle écartoit les reptiles venimeux, et que sa feuille, en les touchant, les faisoit périr (4). Ces faits sont évidemment exagérés ; mais aussi on est peut-être trop indifférent sur l'utilité que la médecine pourroit retirer de cette plante. La feuille est extrêmement balsamique, et la fleur répand une odeur délicieuse. De nos jours, les habi-

---

tame de Crète le poids d'une obole, infusé dans de l'eau. Il ajoute *de morbis mulierum*, livre premier : donnez du dictame de Crète à boire dans du vin. *De fœtus mortui exsect.* Si vous avez du dictame de Crète, buvez-en en infusion.

(1) Le Scholiaste d'Euripide, sur Hippolyte.

(2) Plutarque, de Sol. Anim.

(3) Cicéron, de Naturâ Deorum, *liv. second.*

(4) Dioscorides.

tans s'en servent avec succès dans plusieurs circonstances. La feuille desséchée, prise en infusion avec un peu de sucre, compose une boisson plus flatteuse et plus parfumée que le thé. Elle guérit sur-le-champ les langueurs d'estomac, et le rétablit après de mauvaises digestions.

(1) Le dictame est particulier à l'île de Crète, on ne le trouve dans aucun autre pays. Il croît dans les fentes des rochers, et au fond des précipices. Pline ne l'a pas décrit d'une manière à le faire reconnoître (2). « Le dictame, dit-il, a des rameaux minces, » il ressemble au pouillot; il est brûlant et » âcre au goût ; on ne fait usage que de » ses feuilles ; il n'a ni fleur ni semence, ni » tige, etc ». Virgile le connoissoit mieux, et sa description est plus conforme à la vérité (3). « Sa mère cueille le dictame sur le » Mont-Ida de Crète. Cette plante porte des » feuilles velues qui se couronnent de fleurs » de pourpre. Les chèvres sauvages y trou-

(1) *Pline, livre* 25, *ch.* 8. Le dictame ne croît que dans l'île de Crète. *Théophraste, hist. des plantes*, dit la même chose : le dictame est particulier à l'île de Crète.

(2) *Pline, liv.* 25, *ch.* 8.

(3) Enéide, liv. 12.

» vent leur remède, lorsque des flèches aussi » rapides que les oiseaux, les ont atteintes » dans leur course ».

Dans une contrée dont l'air est très-pur, les maladies sont peu fréquentes ; aussi ne voit-on point d'épidémies dans l'île de Candie. Il y règne, dans l'été, des fièvres qui ne sont pas dangereuses, et la peste y seroit à jamais inconnue, si les Turcs n'avoient pas détruit les Lazarets établis par les Vénitiens, pour faire quarantaine. Depuis cette époque, les bâtimens de Smirne et de Constantinople l'apportent de temps en temps. Ce fleau s'y perpétue faute de précautions, parcourt successivement les diverses provinces, et comme les froids et les chaleurs sont modérés, il exerce quelquefois ses ravages pendant dix-huit mois de suite.

Une maladie moins dangereuse que la peste, mais dont les symptômes ont quelque chose de plus hideux, infecte cette belle contrée ; c'est la lèpre. Elle eut son antique foyer en Syrie, d'où elle a passé dans plusieurs îles de l'Archipel. Elle est contagieuse, et le toucher la communique sur-le-champ. Les victimes qu'elle a attaquées, sont reléguées dans de petites masures construites sur le bord des chemins. Il leur est défendu d'en sortir et de

communiquer avec personne. Ces malheureux ont ordinairement autour de leur cahute un petit jardin, des légumes et des poules ; avec ces secours et ceux des passans, ils traînent dans les douleurs une vie affreuse. Leur peau boursoufflée est couverte d'une croûte écailleuse, semée de taches rouges et blanches, qui leur causent des démangeaisons insupportables. Ils tirent du fond de leur poitrine une voix rauque dont le son fait frémir. Leurs paroles sont à peine articulées, parce que le mal dévore intérieurement l'organe de la voix. Ces spectres horribles perdent peu-à-peu l'usage de leurs membres. Ils vivent jusqu'à ce que toute la masse de leur sang étant corrompue, ils tombent en putréfaction. Il n'est point de spectacle plus triste, plus effrayant que celui d'un lépreux, point de tourmens comparables à ceux qu'il endure. Il seroit digne d'un Médecin, ami de l'humanité, de chercher un remède à une contagion si cruelle.

Les personnes riches ne sont point attaquées de cette maladie ; elle ne s'attache qu'au bas-peuple, et sur-tout aux Grecs. Or ces Grecs observent strictement leurs quatre carêmes, et ne vivent, pendant tout ce temps, que de poisson salé, de boutargue (1),

(1) Ce sont des œufs de poissons salés et fumés.

d'olives marinées, et de fromage. Ils boivent en abondance des vins grossiers et brûlans du pays (1). Ce régime peut allumer leur sang, en épaissir la partie fluide, enfin produire la lèpre. Ce qui me porte à le croire, c'est qu'on ne la voit point se déclarer parmi les Turcs assez riches pour manger toute l'année de la viande, du ris et des légumes, ni parmi les Grecs habitans des montagnes, dont le laitage, les fruits, les herbages composent une partie de la nourriture.

Vous voyez, Madame, que cette cruelle maladie n'est pas à craindre pour les personnes qui vivent dans l'aisance. Depuis cent ans que les Français sont établis à la Cannée, aucun d'eux n'en a été attaqué. Il paroît qu'elle a son principe dans les mauvais alimens des Grecs ; en les obligeant à les changer, on la déracineroit peut-être. Nos pères l'apportèrent en France pendant les croisades, et surent s'en délivrer. Les Crétois, éclairés par la sagesse d'un Gouvernement humain, pourroient la faire disparoître de leur pays.

J'ai l'honneur d'être, etc.

---

(1) Ces vins sont fort chauds, et ne coûtent que six liards la bouteille.

LETTRE XXXIV.

A M. L. M.

UN séjour de seize mois en Crète, m'a permis, Madame, de connoître cette belle île plus particulièrement que la plupart des voyageurs qui l'ont parcourue rapidement. Privé des fêtes et des spectacles, qui occupent à Paris les jours du Français, j'ai, dans mes momens de loisir, recherché les lieux où je pouvois goûter les charmes de la campagne. Il en est un, sur-tout, où je me suis rendu plusieurs fois, attiré par les riants paysages que la nature y déploie. Je veux, Madame, vous en offrir la peinture ; mais songez, je vous prie, que plus je serai vrai, plus mes tableaux auront l'air du merveilleux. Cependant je ne crains pas qu'ils vous paroissent imaginaires ; les sites que je vais décrire, existent véritablement ; les beautés qu'ils rassemblent, je les ai vues, je les ai senties dans les diverses

saisons de l'année. Puissent-elles vous faire oublier quelques instans, les riches jardins de Montreuil ! puissent-elles vous arrêter pendant une heure sur les rives de Platania !

En quittant la Cannée, et en suivant le rivage de la mer du côté du Sud-ouest, on laisse à sa droite le Lazareth, écueil où les Vénitiens obligeoient les vaisseaux à faire quarantaine, avant d'entrer dans le port. Une lieue au-delà, est le rocher de Saint Théodore, où il ne reste pas une pierre des deux forts qui le défendoient, lorsque les Ottomans l'attaquèrent. Cette petite île et celle du Lazareth, se nommoient anciennement *Leucès*. Elles sont fameuses par le combat que les Syrènes osèrent y soutenir contre les muses. Elles y disputèrent le prix de la musique, du chant, et des instrumens ; mais ayant été vaincues, elles se précipitèrent dans la mer.

En cotoyant le golfe, on voit à l'occident une longue chaîne de montagnes, qui en suit les contours, et qui va se terminer en pointe au cap Spada, autrefois le promontoire de Dyctinne. C'est une branche des Monts-blancs à laquelle Strabon a donné le nom de Corycus. Vers le milieu de cette chaîne, se trouvoit le temple de Dyctinne. Les anciens Crétois l'avoient élevé à l'endroit où elle s'étoit

précipitée dans la mer pour éviter les poursuites de Minos (1).

Continuons notre route, et laissons l'antiquité. Déjà nous approchons de la rivière de Platania, et de la forêt de ce nom; nous voici à trois lieues de la Cannée. Nous avons à l'occident la mer et les monts qui l'entourent; à l'orient, un bois épais et touffu. Entre le bord du rivage et les arbres, est un terrein sablonneux, d'un quart de lieue de largeur, où des touffes de lauriers-roses brillent d'espace en espace. Rien n'est plus frais que le verd luisant de leurs feuilles. Rien n'est plus superbe que les fleurs de pourpre dont ils sont couronnés. Mais le soleil dévore les sables où nous contemplons ces buissons éclatans; l'ombrage nous invite, allons nous y reposer.

Dieux! quel spectacle! quel beau feuillage! quelle fraîcheur! quelle verdure! Une vaste forêt composée de platanes, dont la plûpart ont soixante-dix pieds d'élévation. Ils sont aussi gros que nos ormeaux, et leur port n'a pas moins de majesté. Comme ils unissent leurs bras fraternels! comme ils se soutiennent mutuellement contre les ouragans et les tempêtes!

---

(1) Murtius, dissertation sur la Crète.

Salut à l'antique forêt de Platania! Autour de chaque arbre, on a planté des vignes dont les seps, de quatre pouces de diamètre, s'élèvent comme les cables qui soutiennent les mâts d'un vaisseau. Placés sur un sol gras et humide, ils poussent avec une vigueur étonnante, et croissant à la hauteur des platanes qui leur servent d'appui, ils les couronnent de leur pampre verdoyant, et les embellissent de leurs fruits. Chaque arbre ainsi décoré, forme une vaste salle impénétrable aux feux du soleil. Assis sous ce dais magnifique, le voyageur voit pendre sur sa tête des grappes de raisin, dont plusieurs ont deux pieds de long. On a varié les espèces, et à côté d'une grappe jaune, on admire le pourpre, le violet, le rose, le muscat plus ou moins foncé. Ces raisins, qui composent autour des platanes des couronnes de différentes couleurs, ont le grain très-gros, et mûrissent deux mois plus tard que les espèces exposées sur les côteaux; mais ils ornent les tables jusqu'au mois de Décembre, et sont d'un goût excellent. Je ne connois rien de plus riche, de plus agréable que cette forêt. Au printemps, une multitude d'oiseaux y viennent faire leurs nids; le rossignol, la fauvette, le chardonneret et les merles, en deviennent les habitans. Ils célèbrent en paix

leurs amours, et font retentir les échos de leur ramage mélodieux.

Sur les bords de ces bois, coule la rivière de Platania ; elle n'est pas profonde, et laisse voir à travers la limpidité de ses eaux, le sable pur qui compose son lit. Le feuillage du platane, et les grappes qui perçent au-travers, se peignent dans leur crystal. Quelquefois ses deux rives sont plantées d'arbres ; elle fuit en silence, sous leur voûte épaisse, et son onde paroît ténébreuse. Tout-à-coup, s'échappant de sa prison, elle n'a que le ciel pour toît, et l'argent de ses flots égale la sérénité des airs. C'est dans cette onde limpide, dit la Fable (1), qu'Europe, comblée des faveurs de Jupiter, alloit rafraîchir ses sens, et baigner son beau corps, tandis que ses Nymphes dansoient en chœur, et chantoient des hymnes à l'Amour. Il n'est point de lieu plus favorable au mystère ; il n'en est point où le cœur, comblé de pures jouissances, ait plus besoin de les répandre au-dehors, et de les épancher dans un autre soi-même. O vous ! qui sous les ombrages fleuris de Bourbon, assis au pied d'un oranger, chantiez Eléonore, dont le nom chéri a passé au-delà des mers, venez à Pla-

(1) Murtius, dissertation sur l'île de Crète.

tania ; venez admirer et peindre les charmes de ce séjour : si vous voulez le rendre immortel, aimez-y, célébrez-y une autre divinité. Chantre avoué des Graces, Poëte aimé d'Apollon, souvenez-vous que ce pays est l'antique patrie des Muses ; en l'habitant, vous croirez être au sein de votre terre natale.

Enfonçons-nous dans l'épaisseur du bois. Quel vaste silence ! quel sombre majesté ! les ténèbres y sont répandues au milieu de la clarté du jour. Voilà donc l'habitation de l'ombre, de la paix et de la fraîcheur. Elles ont fui les côteaux brûlés, où le berger, du fond de sa grotte, fait entendre ses chants, et sont descendues sous cet épais feuillage. Mais pourquoi une secrète horreur entre-t-elle dans l'ame ? Ce lieu seroit-il le temple de la divinité ? l'ame y seroit-elle frappée de son auguste présence ? ou bien craindroit-elle quelque ennemi qu'elle ne voit pas ? cependant elle chérit le trouble qui l'agite ; elle s'en pénètre avec une sorte de volupté. A-t-elle donc besoin de cette agitation pour sentir davantage son existence ?

Continuons d'errer sous les voûtes de Platania, et remontons vers la source de la rivière. Pendant une lieue, on voit presque toujours la même richesse, les mêmes paysages. Dans

quelques endroits, ces deux collines, qui embrassent la forêt, s'élargissent, et laissent appercevoir dans le lointain, des côteaux couverts de vignes, des hameaux placés sur leur sommet, et des rochers à pic, qui semblent prêts à s'écrouler. La chèvre, qui se joue sur le bord des précipices, va brouter les feuilles des arbrisseaux qui y croissent, et paroît suspendue sur l'abîme.

Nous voilà arrivés à l'extrémité de la forêt. Devant nous, s'ouvre une plaine de trois lieues de circonférence ; de hautes collines la bordent de toutes parts. Au-dessus, s'élèvent les Monts-Blancs, qui cachent dans les nues leurs sommets glacés. De tous les points de l'horizon, des vallées étroites et profondes viennent aboutir à la plaine, et y portent le tribut de leurs eaux. Voyez comme les lauriers-roses en dessinent les contours. Leurs fleurs superbes bordent d'un rouge éclatant le flanc des vallons. Ce sont des écharpes brillantes, que la Nature a attachées au sommet des Monts, et qui pendent en longs replis jusqu'au pied des côteaux. Ces ceintures de roses contrastent admirablement avec la verdure qui les entoure. Les yeux ne se lassent point de les admirer.

Quel autre spectacle attire mon attention !

quels charmants arbrisseaux réjouissent mes regards ! Vous avez, Madame, dans vos jardins, de beaux Myrthes ; mais ils languissent sous un ciel étranger. Une partie de l'année, ils sont renfermés dans des serres, car leur délicatesse craint les frimats. Les caisses où on les retient en captivité, ne leur fournissent point une nourriture assez abondante pour qu'ils puissent déployer leur vigueur, et se couvrir de fleurs odorantes ; ce qui leur manque sur-tout, c'est le soleil qu'ils aiment, c'est sa chaleur bienfaisante. C'est ici, Madame, qu'il faut venir contempler l'arbrisseau cher au fils de Cythère, le plus beau des arbrisseaux. Dans le lieu dont je vous parle, et que je nommerai la plaine des Myrthes, on en voit des touffes de dix pieds de haut. Ces buissons sont couverts de fleurs, depuis la terre jusqu'à leur sommet. Leurs fleurs blanches lisérées intérieurement d'une bordure de pourpre, brillent agréablement sous le verd luisant de leur feuillage. Chaque buisson forme un bouquet magnifique ; il exhale des parfums plus suaves, plus exquis, plus charmans que ceux de la rose même ; tous les sens en sont pénétrés, et l'ame en est remplie d'une douce volupté. Quelquefois, dans cette plaine immense, les touffes sont

sont rassemblées par groupes, et forment des bosquets épais, où il est doux de se promener. Dans d'autres endroits, elles sont éparses çà et là. Mais, par-tout, on ne peut se lasser d'admirer la beauté de leur feuillage, et de respirer les émanations balsamiques de leurs fleurs. Vingt fois je me suis reposé sous leur ombrage, et toujours j'y ai goûté de nouveaux plaisirs. Les anciens ont eu raison de consacrer le myrthe à l'amour, c'est le plus délicieux des arbrisseaux.

Un ruisseau traverse toute l'étendue de la plaine où nous nous promenons. L'eau n'y coule abondamment que pendant l'hiver; ses bords sont ornés de lauriers-roses qui aiment les lieux humides. L'éclat de leurs fleurs, qui brillent d'espace en espace à travers les myrthes fleuris, forme un tableau digne d'occuper des pinceaux habiles; mais le plaisir des yeux n'égale point celui de l'odorat. On les quitte pour aller s'asseoir au pied des myrthes, et lorsqu'on examine de près ces buissons charmans, parés de leurs fleurs élégantes, ils plaisent encore davantage à la vue.

Toutes les campagnes de l'île de Crète, Madame, ne sont pas aussi belles que celle dont je viens de vous entretenir. Le myrthe et le laurier-rose croissent par-tout dans les

vallons, mais je n'ai vu ces jolis arbrisseaux rassemblés en si grande abondance, que dans la plaine qui termine, d'une manière si pittoresque, la forêt de Platania. Si vous ne trouvez pas, dans les poëtes modernes, des descriptions semblables à celles que je viens de vous offrir, ce n'est pas leur faute, c'est celle de la campagne qu'ils ont sous les yeux. L'imagination la plus heureuse ne pourroit former des tableaux tels que ceux que je vous présente, sans les avoir vus; elle y mettroit des ornemens déplacés, et dès-lors elle perdroit le premier de ses privilèges, la vérité. Les Anciens, au contraire, nous offrent des peintures, qui semblent à ceux qui n'ont pas voyagé des rêves d'une imagination brillante. Cependant, lorsque l'on a parcouru les pays qu'ils habitoient, on voit avec plaisir que travaillant sur de plus beaux modèles, leurs pinceaux ont rendu avec fidélité les beautés de la Nature. Seulement ils se sont permis de disposer les ornemens à leur gré, en rassemblant sur un seul site des richesses éparses dans plusieurs; mais alors ils ont soin de garder la vraisemblance, en classant chaque objet dans le lieu qu'il doit occuper, et en ne disant rien qui ne soit possible. Voilà par où pèchent souvent ceux qui n'ont pas bien exa-

miné la Nature. Ils distribuent les beautés a contre sens, et gâtent leurs portraits au lieu de les embellir.

J'ignore, Madame, quel sera le sort des descriptions que je vous envoie. Mais je les ai faites près des rives de Platania, et dans la plaine des myrthes. Tantôt, je jouissois de l'ombrage des Platanes, et les grappes de pourpre pendoient sur ma tête; ensuite, j'allois m'enivrer de la vapeur du myrthe fleuri, et je contemplois avec délices les rayons rouges dont le laurier-rose bordoit les vallons. Charmé de ces spectacles, respirant un air pur et embaumé, je peignois, dans le silence de la retraite, les sensations qui passoient tour-à-tour dans mon ame, les affections qui l'occupoient, et les réflexions que la vue des objets faisoit naître.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE XXXV.

A M. L. M.

JE vais, Madame, vous faire connoître un des Turcs les plus aimables de l'île. J'espère que vous m'en saurez gré. Ismaël Aga, un des riches propriétaires de la Cannée, est un homme de soixante-dix ans, d'une taille majestueuse, d'une belle figure, et qui porte encore dans ses traits le caractère de la force et de la vigueur. Il a commandé des caravelles du Grand-Seigneur, et passé quelque temps à Venise. Il a parcouru l'Egypte, et visité, suivant l'usage, le tombeau de son Prophète. Dans le cours de ses voyages, il a déposé cet orgueil que l'ignorance et les préjugés de la religion inspirent aux Turcs, et qui leur fait mépriser les étrangers. Ismaël les aime et recherche leur société. Il nous avoit invités à passer quelque temps à sa campagne; il nous envoya des chevaux, et ordonna à ses fils de

nous conduire. Nous partîmes de la Cannée à huit heures du matin, traversâmes la belle campagne couverte d'oliviers, qui se prolonge jusqu'au pied des Monts-blancs, parcourûmes la superbe plaine des myrthes dans toute sa longueur, et arrivâmes vers midi à sa maison située une lieue au-delà, sur le penchant d'une colline. Ce Seigneur nous reçut amicalement, mais sans ces démonstrations de joie et de plaisir que l'étiquette prodigue ailleurs : soyez les bien-arrivés, nous dit-il, d'un air satisfait, et sur-le-champ il nous conduisit au lieu du festin.

Le ciel étoit pur et serein, mais le soleil en feu embrâsoit l'atmosphère; nous avions été exposés pendant quatre heures à sa chaleur dévorante, et chacun de nous soupiroit après la fraîcheur. Nous fûmes servis au gré de nos désirs. La table étoit dressée dans le jardin, sous l'ombrage des orangers. Six de ces beaux arbres, plantés en rond, unissoient leurs rameaux que le ciseau n'avoit point mutilé, et formoient sur nos têtes une voûte impénétrable aux rayons du soleil. Au milieu d'un jour très-chaud, nous goûtions dans cette salle, que la Nature avoit pris soin d'embellir, un frais délicieux. De toutes parts, les fleurs pendoient en guirlandes sur les convives, et chacun en

étoit couronné. Leur éclat, leurs parfums exquis, la beauté du feuillage, le zéphir qui l'agitoit légèrement, tout nous portoit à croire que nous avions été transportés tout-à-coup dans un séjour enchanté. Pour comble de plaisir, un joli ruisseau, qui descendoit des monts voisins, passoit sous la table, et contribuoit à y entretenir la fraîcheur. On le voyoit à droite et à gauche couler sur un sable d'or, et promener dans le jardin le crystal de son onde. Détourné chaque jour dans de petites rigoles pratiquées avec art, il alloit baigner le pied des orangers, des grenadiers, des amandiers, qui payoient avec usure le tribut de ses eaux, en se couvrant de fleurs et de fruits.

Cependant la table étoit servie. L'Aga avoit prévenu nos goûts. Nous y trouvâmes tous les ustensiles dont se servent les Français, et lui-même s'asservit à nos usages. Sachant que le potage est un de nos mêts, il avoit fait étendre, dans un grand plat, des rôties couvertes d'une gelée délicieuse. On voyoit, à l'entour, des bartavelles, presque aussi grosses que nos poules, et d'un fumet qui éveilloit l'appétit, des cailles excellentes, un agneau tendre et délicat, et des viandes hachées accommodées avec du ris, et parfaitement bien assaisonnées. Le vin répondoit à l'excellence

des viandes. On nous servit du vin de Loi (1), de la malvoisie du Mont-Ida, et du vin rouge parfumé, qui flattoit également l'odorat et le goût. Notre bon patriarche, voulant imiter ses hôtes et boire comme eux, en dépit du Prophète, avoit écarté, et les domestiques, et ses propres enfans. Oubliant la gravité Turque, qui ne sourit jamais, il causoit gaiement avec nous, et nous étonnoit souvent par la pénétration de son esprit, la sagesse de ses réponses, et la justesse de ses idées. Lorsqu'on eut desservi, on apporta le moka et la pipe. Que ce nom ne vous effraie point, Madame, les pipes dont on se sert ici sont de jasmin, et la partie que l'on met dans la bouche, est formée d'ambre. Leur longueur énorme empêche de sentir l'âcreté du tabac; d'ailleurs celui qu'on fume en Turquie est doux, on y mêle du bois d'aloës, et une vapeur, qui par-tout ailleurs est désagréable, n'incommode ici personne.

Nous nous reposions agréablement sous

(1) On nomme vin de loi, celui qui est fait par les Juifs. C'est un vin peu connu en France. Il a un peu d'amertume, mais il laisse dans la bouche un bouquet agréable, et une douce chaleur dans l'estomac.

La Malvoisie du Mont-Ida est plus onctueuse, plus agréable au goût, et non moins parfumée.

l'ombrage, et nous respirions le parfum de la fleur d'orange. Notre hôte causoit avec nous, et donnoit le ton à la conversation. On ne chercha point à y faire briller ces bluettes, que nous appellons esprit, à parer de jolis riens de couleurs saillantes, à médire d'une manière agréable ; tous ces frais eussent été en pure perte. Ismaël n'eût rien compris à notre jargon. Il fallut se borner à entendre et à répondre des choses sensées et raisonnables. Après que la grande chaleur fut passée, il appela ses enfans, et leur ordonna de nous conduire à la chasse. Nous descendîmes dans une plaine où nous trouvâmes des cailles, et nous eûmes le plaisir de tirer beaucoup sans nous fatiguer. L'ombre, qui descendoit des montagnes, nous ramena au logis, et, comme dans cette saison, les nuits sont aussi pures que les jours sont beaux, nous soupâmes dans la salle des orangers. Rarement peut-on jouir de ce plaisir en France. L'air de la nuit a presque toujours quelque chose d'aigre qui fait frissonner, ou bien il est agité, ou enfin il verse une rosée abondante qui peut nuire à la santé. En Crète, pendant l'été, on ne craint point ces désagrémens, qui, quoique légers, troublent la volupté des convives. Le ciel étoit sans nuages, la fraîcheur douce, et

l'air si pur, si calme, que la lumière de quatre grosses bougies vacilloit à peine. Elle éclairoit le feuillage de mille manières différentes. Ses reflets variés produisoient des ombres et des jours d'un effet admirable. Ici, les feuilles éclairées paroissoient d'un jaune éclatant; ici, la verdure étoit d'un sombre foncé; ailleurs, la blancheur des fleurs qui pendoient en festons, brilloit sur un fond d'or; plus loin, deux feuilles s'entrouvrant, laissoient passage aux feux d'une étoile qui étinceloit comme le diamant. La condensation de l'air avoit rapproché les émanations balsamiques des arbrisseaux, et nos sens en étoient enivrés. Ces faisceaux lumineux qui se jouoient dans le feuillage, ce contraste des ombres et des jours qui en varioit la forme et les couleurs, y produisoit des scènes si charmantes, que ce dais fleuri, étendu sur nos têtes, me parut encore plus beau pendant les ténèbres qu'à la clarté du jour. Peut-être aussi que la chair délicate, le bon vin, la nouveauté du spectacle, prêtoient à l'imagination de nouvelles forces, et que cette enchanteresse se plaisoit à embellir encore ce séjour voluptueux.

Les Turcs n'entretiennent point, dans leurs maisons, des appartemens pour toutes les personnes d'une même famille. Les femmes

seules ont des chambres séparées. Les hommes, réunis, couchent dans de vastes salles, sur des matelas posés sur le tapis, ornés de draps et d'une couverture. D'après cet usage antique, pratiqué par les Orientaux, on nous relégua dans une grande chambre, autour de laquelle nos lits étoient placés par terre. Il n'y a pas deux cents ans qu'en France, toute une famille n'occupoit la nuit qu'un seul appartement. Nos mœurs ont bien changé depuis. Elles ont infiniment plus d'agrément, de délicatesse, peut-être même de bienséance; sont-elles plus amicales?

A peine l'aurore commençoit à paroître, qu'on vint nous éveiller. Les Mahométans se lèvent avec elle pour célébrer la prière du matin, jouir des premiers rayons du soleil, et de la fraîcheur délicieuse répandue dans les airs. Lorsque nous descendîmes, le déjeûner nous attendoit. Nous bûmes le moka, fumâmes le tabac odorant de Lataquie, et, conduits par les fils de l'Aga et deux piqueurs, nous allâmes chasser la perdrix. Je n'en ai vu qu'une seule espèce dans l'île; c'est la bartavelle. Elle habite les montagnes, où elle multiplie à l'infinie. Elle a des couleurs plus vives, et est beaucoup plus grosse que nos perdrix rouges. Sa chair est d'un goût excel-

lent. Nous en trouvâmes des compagnies nombreuses sur toutes les collines. Nous fîmes une chasse fatiguante, mais très-heureuse. Souvent, après avoir parcouru des côteaux semés d'une bruyère stérile, nous descendions dans un vallon couvert de myrthes et de lauriers-roses. Le gibier s'y retire pendant l'ardeur du soleil, et nous faisions partir, du milieu de ces buissons fleuris, les perdrix, les cailles et les lièvres.

De retour à la maison de l'Aga, un dîner fin, la malvoisie du Mout-Ida, et le charmant berceau, nous faisoient oublier nos fatigues. Ses femmes nous firent une galanterie. Elles nous envoyèrent un immense gâteau travaillé de leurs propres mains. Il étoit composé de fleur de farine, de miel parfumé, d'amandes fraîches, de pistaches broyées, mêlées avec un peu d'eau rose. Cette pâtisserie étoit très-légère, et tout le monde la trouva excellente.

Pendant tout le temps que nous passâmes chez Ismaël Aga, nous n'éprouvâmes de sa part que des honnêtetés. Il ne nous faisoit point de grands complimens, mais il étudioit nos goûts, et nous étions sûrs de trouver sur la table les mêts que nous paroissions aimer davantage. Un matin que je m'étois levé avant mes compagnons, et que je parcourois les

vergers d'alentour, j'apperçus ce vénérable Musulman debout, auprès d'une fontaine voisine de sa maison. Il se lavoit le visage et les mains, et chantoit le premier chapitre du Coran, c'est-à-dire, une des plus belles hymnes que les mortels aient adressée à la Divinité (1). Il paroissoit pénétré de l'hommage qu'il lui rendoit, et je conçus une opinion favorable d'un homme qui remplissoit avec tant de dignité le premier de ses devoirs.

Ce Seigneur possède plusieurs autres maisons de campagne. Il n'occupe celle où nous étions que pendant le printemps. Il va passer les jours les plus chauds de l'été dans une jolie habitation située dans les montagnes. Là, tandis que le soleil dévore la plaine, tandis que l'air est embrâsé et que le thermomètre se tient à vingt-sept degrés, il jouit d'une température délicieuse. Il voit autour de lui verdire la campagne, et les arbrisseaux se couvrir de fleurs et de fruits.

Telle est la vie, Madame, que les Mahométans riches mènent en Candie. Ils passent

(1) Le chapitre se nomme *l'Introduction*. En effet, il sert comme de préface au Coran. Il respire cette noblesse, cette antique simplicité, qui semblent être le langage de l'homme envers l'Eternel.

les trois quarts de l'année dans leurs terres, et viennent l'hiver à la ville vendre le superflu de leurs productions. L'huile qu'ils recueillent en abondance, la cire, le vin, les laines de leurs troupeaux, leur procurent de grandes richesses. Contents de leurs possessions, ils n'aspirent à aucune des charges du Gouvernement qui pourroient compromettre leur sûreté, et les voient, sans envie, occupées par des étrangers. Rois dans leurs domaines, ils parlent, et tout obéit à leurs loix. Possédant les plus belles femmes de l'île (1), ils élèvent leurs nombreux enfans dans le respect et la soumission dus au Chef de la famille. C'est ainsi que ces Mahométans, jouissant sans soins, sans inquiétudes, sans ambition, de tous les biens que la Nature leur offre, coulent des jours heureux, et conservent,

(1) Les Turcs ne sont pas scrupuleux sur les moyens d'acquérir des femmes. Lorsqu'un Grec a une fille jolie, s'il a le malheur de la laisser sortir seule de sa maison, ils épient le moment, l'enlèvent, et en font leur épouse. Ils ne la forcent pas de renoncer à sa religion, si elle y paroît fortement attachée; mais tous les enfans sont faits Musulmans. J'ai vu à la Cannée, une jolie Grecque qui avoit été ravie à sa famille. Après la mort de son mari, elle retourna vivre au milieu de ses parens; mais ses enfans étoient Mahométans, et elle avoit été obligée de s'en séparer.

jusques dans un âge très-avancé, une santé presqu'inaltérable.

Je me rappellerai long-temps, Madame, les journées que j'ai passées à la maison de campagne d'Ismaël Aga. Cependant, je vous avouerai qu'au milieu des plaisirs que j'y goûtois, je ne pouvois m'empêcher de regretter la privation des arts. Les Mahométans ne la sentent point ; mais un Français déplore cette perte dans les plus belles contrées du monde. Si cette île appartenoit à un peuple policé, comme elle changeroit de face! combien ses jardins s'embelliroient encore! Quels délicieux ombrages la main d'un artiste habile sauroit y former! Il y déployeroit en cascades brillantes les ruisseaux qui tombent naturellement du sommet des monts; il marieroit l'écarlate du grenadier à la blancheur de la fleur d'orange. Les myrthes et les lauriers-roses y confondroient leurs rameaux et leurs fleurs ; le lilas charmant varieroit ce mélange. Plus loin, ces beaux arbrisseaux, séparés en massifs, composeroient des bosquets uniques, par le parfum de leurs fleurs, la variété de leurs couleurs, et les différentes teintes de leur feuillage. Le Poëte, sous ces riants berceaux, se sentiroit inspiré par les Muses, et chanteroit des vers dictés par les Graces, et des hymnes à l'amour.

Près d'une nature si riche, les lettres fleuriroient comme aux jours d'Anacréon, dont le front étoit toujours couronné de roses. Pardon, Madame, si je m'abandonne aux rêves de mon imagination. Hélas! je crains de ne pouvoir en faire de semblables au milieu des brouillards de la Seine.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE XXXVI.

A M. L. M.

En sortant de la Cannée, Madame, on a devant soi les *Monts-Blancs* (1), appellés, de nos jours, *Monts de la Sphachie.* Cette chaîne, qui ne le cède en hauteur qu'au Mont-Ida, est la plus étendue de l'île. Elle commence au cap *Drepanum*, à l'orient de la Sude, et se prolonge jusqu'à la mer du midi, où est situé le bourg de *Sphachie*, défendu par un petit fort qui sert d'épouvantail aux Corsaires. De ce centre élevé, partent deux bras qui s'avancent droit vers le Péloponnèse. Ils se terminent en pointe, et forment le cap Spada et celui de Suse (2), qui sont les

(1) Les anciens appelloient cette chaîne de montagnes *Leuci* ou *Monts-Blancs*. Voyez *Strabon*, *l.* 10.

(2) Ces branches occidentales des montagnes de la *Sphachie*, se nommoient autrefois *Tityre et Cadiscus*. Les Monts *Tityre* alloient former le promontoire de Dictyne, aujourd'hui le cap Spada; les Monts *Cadiscus* formoient le promontoire de ce nom, aujourd'hui appellé cap Suse.

parties

ties les plus occidentales de l'île. Ces branches secondaires sont escarpées, souvent taillées en précipices, et peu fécondes en productions. On y nourrit des troupeaux; on y trouve épars çà et là des cyprès, des pins, et diverses espèces d'arbres verds. Les villages y sont peu fréquens et peu habités. Le voyageur n'y rencontre aucune ville remarquable. Au fond du golfe que ces Monts embrassent, est le bourg de *Cisamo*, autrefois *Cysamum*, avec un mauvais port et un château qui tombe en ruines. Près du promontoire de Suse, on voit la forteresse de Grabuse, bâtie sur un écueil. Les Vénitiens la défendirent long-temps contre toutes les forces Ottomanes, et la posséderoient peut-être encore, si un de ses Gouverneurs ne l'avoit vendue aux Ottomans pour un baril de sequins. Entre le rocher et le continent, les vaisseaux de toute grandeur trouvent un excellent mouillage. Quittons ces lieux sauvages, et revenons aux Monts-Blancs.

Ces Monts forment devant la Cannée un boulevard immense, dont le sommet se perd dans les nues, et qui semble la séparer du reste de l'île. La chaîne la plus basse n'est qu'à deux lieues de la ville, et peut avoir trois cents toises d'élévation. Entre elle et la seconde, s'ouvre une vaste plaine qui a trois

lieues de diamètre, sur une longueur considérable. Cette chaîne intermédiaire est infiniment plus haute que la première. Au-delà sont les pics élevés, auxquels on a sans doute donné le nom de Monts-Blancs, parce qu'ils sont couverts de neige une partie de l'année. Elle s'entasse dans les vallées profondes exposées au nord, s'y durcit, et ne fond jamais. Les habitans la coupent par quartiers, l'apportent la nuit à la Cannée, et l'on a l'avantage de boire à la glace pendant les jours les plus chauds de l'été.

Ces montagnes sont un apanage que le Grand-Seigneur accorde à la Sultane *Oualidé*. Elles ne dépendent en rien du Gouvernement des Pachas. La Sultane envoie un homme de confiance pour y commander et en recueillir les tributs. Les Grecs qui les habitent s'appellent Sphachiotes. Ils y nourrissent des troupeaux nombreux de chèvres et de moutons, y élèvent des abeilles, y font d'excellent fromage, qui a le goût de Parmesan, et vendent, dans les bourgs et les villes voisines, le superflu de leurs productions.

Les Sphachiotes, relégués sur leurs montagnes, se sont moins confondus avec les diverses nations qui ont occupé l'île de Crète, que les habitans des plaines. Ils parlent un

dialecte moins corrompu que le reste des Candiotes. Ils ont conservé plusieurs usages de leurs ancêtres, et des traits de leur antique caractère. Lorsque Belon voyageoit au milieu d'eux, ils étoient les meilleurs Archers de l'île; ils avoient des arcs très-grands, et montroient plus d'adresse, de force, de courage, que les autres Grecs. Aujourd'hui que le fusil a succédé à l'arc, ils ne s'en servent pas avec moins d'habileté : la plûpart sont d'excellens chasseurs.

Seuls d'entre les Crétois, les Sphachiotes ont conservé la pyrrhique. Ils l'exécutent revêtus de l'ancien costume. Une robe courte serrée d'une ceinture, une culotte et des bottines composent leur vêtement. Un carquois rempli de flèches est attaché sur leur épaule; un arc tendu pend à leur bras, et une longue épée orne leur côté. Ainsi parés, ils commencent la danse, qui a trois mesures. La première marque le pas; ils sautent d'un pied sur l'autre, à-peu-près comme les Allemands. Les mouvemens de la seconde sont plus grands, et ont du rapport avec les danses des bas-Bretons. Pendant la troisième mesure, ils sautent en avant, en arrière, sur un pied, puis sur l'autre, avec beaucoup de légèreté. Les Danseurs qui leur répondent, imitent les mêmes pas.

Ils chantent et dansent en même temps. Pendant que la pyrrhique dure, ils développent diverses évolutions. Tantôt ils se forment en rond, d'autrefois ils s'alongent sur deux lignes, et semblent se menacer de leurs armes; puis ils se partagent deux à deux, comme s'ils se défioient au combat ; mais, dans tous leurs mouvemens, leur oreille est fidèle à la musique, et ils ne s'écartent jamais de la mesure.

Vous savez, Madame, que dans l'ancienne République de Crète, le peuple étoit divisé en deux classes, celle de la jeunesse, celle de l'âge viril. Cet usage s'est encore maintenu parmi les Sphachiotes, mais non dans la pureté de son institution. Autrefois les jeunes gens étoient soumis à la censure des vieillards, et leur obéissoient ; aujourd'hui ils veulent commander. Cette insubordination a causé de grands malheurs à toute la Nation. Pendant la dernière guerre des Russes, les Turcs s'imaginèrent que les habitans de la Sphachie vouloient livrer l'île à leurs ennemis. Ils prétendirent que des navires Moscovites, abordés au midi de l'île, avoient fait un traité avec les Sphachiotes. Il n'en fallut pas davantage pour armer les Mahométans. Ils partirent au nombre de huit mille combattans, et gravirent sans peine la première chaîne des mon-

tagnes. Il n'étoit pas facile d'escalader la seconde, et une poignée de soldats pouvoit les en empêcher. La classe des hommes faits vouloit combattre et défendre ses rochers. Les jeunes gens, séduits apparemment par les promesses des Turcs, étoient d'avis de se soumettre; et tandis que leurs pères faisoient tête aux ennemis, ils eurent la lâcheté de les introduire, par des sentiers détournés, sur les sommets de leurs montagnes. A cet aspect, tout le monde prit la fuite, et chacun s'alla cacher, comme il put, dans les antres des rochers et dans le fond des précipices. Les Musulmans usèrent cruellement de la victoire. Ils détruisirent des villages, massacrèrent plusieurs habitans, et en emmenèrent un grand nombre en captivité: hommes, femmes, enfans, rien ne fut épargné. Ils les vendirent ensuite dans les diverses provinces de l'Empire Ottoman. Certainement les jeunes gens qui composoient les *Agélas* (1) des anciens Crétois, auroient tenu une conduite différente. On les eût vu voler les premiers aux armes, repousser l'ennemi loin de leurs foyers, ou mourir en combattant; mais jamais ils n'auroient trahi leur patrie. Cet exemple

(1) *Assemblée de la Jeunesse.*

prouve que les meilleures institutions deviennent pernicieuses quand elles s'écartent de leur principe (1).

Je vous ai dit, Madame, que l'hiver couvroit de neiges les monts de la Sphachie. Un matin, nous sortions de la Cannée pour aller à la chasse, c'étoit dans les premiers jours de Février, le vent du nord avoit soufflé pendant la nuit, et quoique nous jouissions dans la plaine d'une température fort douce, le froid se faisoit sentir sur les montagnes; lorsque nous eûmes fait une demi-lieue, nous ne pûmes nous défendre de nous arrêter, frappés d'étonnement et d'admiration, devant le tableau superbe qui se déployoit à nos yeux. Le soleil s'élevoit majestueusement au-dessus des sommets des montagnes; il éclairoit de ses rayons un manteau de neige d'une immense étendue qui descendoit de leur cîme, jusqu'à la crête des dernières collines. A travers la neige, on voyoit percer les troncs noirs des sapins et des chênes. A la distance où nous étions, ils sembloient alignés comme des allées plantés au cordeau, et formoient

(1) Depuis cette époque malheureuse, les Sphachiotes, qui auparavant étoient exempts du carach, le payent comme le reste des Grecs.

un long rideau, qui terminoit l'horizon d'une manière pittoresque. Le manteau magnifique dont ils interrompoient l'uniformité, éclairé de tous les feux du soleil, eût fini par fatiguer nos regards, s'il avoit couvert toute la terre; mais il s'arrêtoit précisément sur la dernière chaîne des montagnes, où il formoit divers replis, suivant l'elévation des terreins. Là, où il finissoit, commençoient des plantations d'oliviers qui ornent la pente des côteaux. On appercevoit au milieu divers hameaux, qui varient agréablement le paysage; plus bas, la scène changeoit de face. Nous découvrions, çà et là, dans la plaine, de jolies maisons de campagnes, dont quelques-unes ont été bâties par les Vénitiens. Les citronniers, les amandiers, les orangers, chargés de fruits dorés, composoient, à l'entour, de charmans bosquets. Une multitude de violettes croissoient sous leur ombrage, et embaumoient l'air de leurs parfums.

La plaine que nous parcourions, contenoit de grands espaces couverts de bleds, d'un pied de haut, et d'un vert admirable. Ces beaux tapis contrastoient merveilleusement avec celui que le froid de la nuit avoit étendu sur les monts. Après une heure de marche, au milieu de ces riants tableaux, nous des-

cendîmes dans la vallée de la Culate. Elle est fort humide pendant l'hiver, et on la laisse sans culture; mais la Nature prend soin de l'embellir. Dans un espace d'une lieue d'étendue, la terre étoit jonchée de narcisses jaunes et blancs, qui, s'élevant au-dessus de l'herbe, présentoient un émail éclatant. Cette multitude de fleurs répandoit dans l'air les plus suaves odeurs. Les endroits, un peu plus élevés, avoient d'autres ornemens : des anémones blanches, violettes, jaunes, rouges, en un mot, de toutes les couleurs, brilloient à travers la verdure.

Je ne vous fais point un portrait de fantaisie, Madame, depuis le sommet des monts, où étoit attaché le manteau d'une blancheur éblouissante, jusqu'à la plaine enrichie de verdure, de fleurs et de fruits, nous avions, sous les yeux, toutes les beautés dont je viens de vous entretenir. Nous contemplions à la fois l'hiver et le printemps. Ces deux saisons n'étoient séparées que par une élévation de trois cents toises. Je vous assure, Madame, que je n'ajoute rien à leur peinture; et, si j'ai quelque regret, c'est de ne pouvoir exprimer les sensations délicieuses que l'on éprouve à la vue d'objets aussi étonnans, rassemblés dans un espace de quelques lieues.

Il est vrai qu'en Crète, au mois de Février, la Nature est dans la fraîcheur de sa jeunesse. Le souffle de ses lèvres est pur et embaumé; sa robe est émaillée des plus vives couleurs; la douce rosée des nuits, la lumière du père du jour qui commence à échauffer son sein, tout contribue à sa parure. Mais un de ses plus beaux ornemens, ce sont les pommes d'or qui couvrent alors en abondance les branches des orangers. Elles sont mûres, et s'offrent à la main qui veut les cueillir. Elles ont la peau très-fine, et un jus délicieux, dont l'odeur suave reste long-temps après qu'on les a mangées. Elles sont bien supérieures à celles d'Egypte, et à Malte même, on les a préférées aux oranges du pays.

J'ai décrit les objets qui se présentoient devant moi, permettez, Madame, que nous continuyons notre chasse. Lorsque nous eûmes traversé la plaine des Narcisses, nous arrivâmes à un lieu marécageux, situé à l'extrêmité du golfe de la Sude (1). Il est rempli de joncs et d'eau, on ne peut y chasser qu'en bottines. Une multitude de bécassines habitent ces

(1) La plaine des Narcisses, le lieu dont je parle et les environs, s'appellent vulgairement *la Culate*.

marécages, et la chasse en est très-amusante. Tous les environs sont plantés de lauriers-roses. On y remarque aussi de nombreuses touffes de myrthes, qui ont des fleurs dans presque toutes les saisons de l'année. C'étoit au milieu de ces buissons que venoient se reposer les bécassines que nous avions fait lever. Nous y trouvions aussi des poules-d'eau ; dans les terreins un peu plus élevés, nos chiens faisoient partir des cailles.

Lorsque nous voulions prolonger le plaisir, nous entrions dans les vallées profondes qui coupent, du nord au sud, la dernière chaîne des monts de la Sphachie. A chaque instant, de grosses bécasses s'élevoient au milieu des myrthes et des lauriers-roses, dont ces lieux sont remplis. On trouve dans la plûpart, des fontaines d'une eau pure comme le crystal. Les Turcs en ont orné plusieurs en leur creusant de jolis bassins. C'étoit-là, qu'à l'ombre d'un platane, entourés d'arbrisseaux fleuris, nous faisions halte. Quelques perdrix, d'excellent vin, des olives fraîches et l'eau limpide de la source, composoient notre déjeûner. Si l'ardeur de la chasse nous entraînoit plus loin, nous gravissions jusqu'au haut du ravin, et arrivions à la plaine qui s'étend jusqu'au pied des montagnes secondaires. Là, nous trouvions

en abondance des perdrix exquises et des lièvres. Tels étoient, Madame, les lieux où nous chassions; mais nous ménagions nos plaisirs, et n'en jouissions ordinairement qu'une fois par semaine.

J'ai l'honneur d'être avec respect,

LETTRE XXXVII.

A M. L. M.

Nous avons visité, Madame, les plus beaux lieux qui se trouvent à l'occident et au midi de la Cannée. Il nous reste à parcourir le lac Mélec (1), qui s'étend au nord et à l'est de cette ville. Sa tête énorme a sept lieues de circuit et ne présente aux navigateurs que des rocs taillés à pic et des écueils menaçans; mais, parmi les monts qui la composent, le voyageur rencontre des lieux dignes de fixer ses regards.

La partie orientale de ce promontoire forme un des côtés du golfe de la Sude. A une demi-lieue de son ouverture, se trouve l'écueil sur lequel est bâti le château de même nom, qui résista tant d'années aux armes des Ottomans. On pourroit le battre avec avantage du côté du cap Mélec, parce qu'il n'est qu'à

(1) Ce Cap se nommoit autrefois *Ciamum promontorium*.

un quart de lieue du rivage, et que le terrein le domine; mais il seroit impossible de le prendre sans une escadre; il a plusieurs batteries élevées les unes au-dessus des autres, taillées dans le roc vif, et assez d'étendue pour contenir un village d'environ cent cinquante maisons. Les vaisseaux de toute grandeur peuvent jetter l'ancre à l'entour de cette forteresse. Si son artillerie étoit servie par d'habiles canonniers, la flotte la plus formidable ne pourroit forcer l'entrée du globe, ni en sortir, si on l'avoit laissée y pénétrer. Le fort de la Sude est une des places les plus importantes de l'île de Candie, c'est aussi celle que la République de Venise a conservée le plus long-temps.

La partie du golfe, qui s'étend au-delà du château, a une lieue et demie de longueur, sur un tiers de largeur. Les navires ne peuvent mouiller qu'à une demie-lieue de son extrémité. Tout le reste est comme un abîme, et la sonde ne rapporte point de fond à cent-cinquante brasses. Le lieu du mouillage est encore assez étendu pour contenir la flotte la plus nombreuse : elle y est à l'abri de tous les vents, et fermée comme dans un bassin.

L'extrémité du golfe de la Sude, appellée la *Culate*, n'est qu'à une lieue et demie du

port de la Cannée. Une vallée naturelle s'étend de l'une à l'autre ; il seroit très-aisé d'ouvrir une communication entre ces deux ports. On n'auroit à couper qu'un canal très-court, que la situation du terrein semble indiquer. Cet avantage seroit inestimable pour le commerce. Quelquefois, les vents de Nord retiennent pendant huit jours les navires à la Cannée ; alors ils descendroient par le canal de la Sude, et mettroient à la voile. Il en seroit de même pour l'abord. Ceux qui, repoussés par les vents contraires, ne pourroient atteindre un port, entreroient dans l'autre. Cette opération facile réuniroit beaucoup d'autres utilités, que je ne détaillerai point ici, parce que de semblables projets ne s'exécuteront jamais sous l'empire des Turcs.

Remontons vers la partie élevée du cap Mélec. Cette marche est pénible, il faut gravir des monts escarpés, voués à la stérilité. Le chasseur y trouve ce qu'il desire, des perdrix et des lièvres en abondance ; mais l'agriculteur s'attriste à la vue des rochers nuds, des côteaux couverts de bruyères, de thim, et d'une foule de plantes agrestes, qui ne sont d'aucune utilité à l'homme. Le pain de pourceau tapisse le pied de ces rochers, et couvre au printemps la terre de sa fleur élégante.

Lorsque l'on a franchi ces lieux âpres et sauvages, on descend dans une plaine qui doit sa fertilité et ses richesses à un couvent de Caloyers; ils ont défriché les landes. Ils ont enrichi de vignobles les collines stériles, et planté dans les lieux bas des forêts d'oliviers, d'amandiers et d'arbres fruitiers, qui sont d'un grand revenu. Ils labourent les meilleures terres, et y récoltent du bled et de l'orge. Les Turcs ont la justice de respecter leurs propriétés, et actuellement, que leurs campagnes sont en plein rapport, ils n'ajoutent pas une obole aux anciennes impositions, qui sont très-légères.

On arrive au couvent de la Trinité par une longue allée ornée de hauts cyprès. Lorsque l'on entre dans la cour, on voit qu'elle forme un quarré long, autour duquel sont distribués les ateliers et les cellules des Religieux. Au milieu de cette cour, est une petite église, dont le portail et les côtés sont décorés d'orangers, qui forment à l'entour un superbe péristile. Ces arbres en fleurs remplissent l'air de leurs parfums. Ce monastère est pourvu de tous les ustensiles propres à l'agriculture. On y trouve des pressoirs pour l'huile, d'autres pour le vin et toutes les commodités que demande la vie champêtre.

Tandis que les Prêtres sont occupés à prier Dieu, et à célébrer l'Office Divin, les frères vaquent aux travaux de la campagne. Cest une petite République, dont le travail fait la richesse, et dont les membres attachés à leurs emplois, mènent une vie laborieuse, mais paisible et fortunée. Nous nous sommes souvent établis chez ces bons Caloyers, pour être à portée de la chasse, et nous avons toujours éprouvé de leur part, les égards et les attentions d'une hospitalité prévenante.

En partant du couvent de la Trinité, et marchant pendant une heure par des chemins fort rudes, on arrive au monastère de Saint-Jean. Il est situé sur la cîme la plus élevée du Cap Mélec. L'esplanade, qui s'étend devant la maison, domine tous les lieux d'alentour. Assis sous un olivier unique qui s'élève d'entre deux roches, le voyageur respire un air frais au milieu du plus chaud jour de l'été, et découvre une immense étendue de pays. Il voit, au midi, la chaine des Monts-Blancs couronnés de neiges et de forêts; à l'occident, les minarets de la Cannée; au nord, la pointe éloignée du Cap Spada, et tous les vaisseaux que le commerce attire en ces mers. Ses idées s'agrandissent comme le spectacle qu'il a sous les yeux. S'il rétrécit

son

son horizon, il apperçoit des côteaux ornés de vignes, des monts hérissés de rochers, et dans la plaine, des châteaux entourés de bosquets. Son imagination se promène délicieusement sous leur ombrage. Elle voit les fruits suspendus aux branches, les fleurs dont les myrthes sont ornés, et livrés à une douce rêverie, il croit jouir de ces riants tableaux; mais quel bruit effroyable l'éveille tout-à-coup? La tempête gronde dans le lointain; les vents soufflent avec fureur; les flots battent avec fracas les rocs suspendus sur leur abîme; leur bruissement est épouvantable; ils vont sapper leurs fondemens, et les engloutir dans leur sein. Quels torrents d'écume jaillissent dans les airs! La Nature est-elle donc en courroux? Adieu, riants ombrages! adieu, points de vue charmants! l'observateur attristé ne vous voit plus. Il porte ses regards autour de lui; il n'apperçoit que des précipices; des rocs calcinés, des monts stériles entassés l'un sur l'autre, et frissonne à leur aspect. Il se croit abandonné de tout l'univers, se lève précipitamment, et court chercher la société dont il a besoin. Telles sont, Madame, les sensations, que l'on éprouve sous l'olivier placé au sommet de l'esplanade du Monastère de Saint-Jean.

De cet hermitage, un sentier étroit, taillé en quelques endroits dans le rocher, conduit à une grotte embellie par les mains de la Nature. Pour y arriver, il faut descendre l'espace d'une demi-heure le long d'un vallon très-rapide, mais le plaisir dédommage de la peine. Dans ce vaste souterrein, des stalactiques brillantes pendent de tous côtés. Les unes affectent la forme pyramidale, les autres ressemblent à des tuyaux d'orgue; celles-ci, attachées à la voûte, paroissent menacer la tête du curieux qui les examine. Toutes réfléchissent, comme le crystal, les feux des flambeaux. Les murs en sont tapissés. Ces stalactiques, polies comme la glace, ont beaucoup d'éclat; mais elles ne sont point cannelées, festonnées comme celles de la grotte d'Antiparos, la plus belle du monde. Leurs formes, beaucoup moins variées, produisent des effets moins étonnans.

La sauge à pomme (1), décrite par Tournefort, croît en abondance le long de la vallée qui conduit à la grotte. C'est un malheur pour la Botanique, que ce savant Naturaliste ait resté si peu de temps dans l'île, et qu'il

(1) Cette sauge ne croît pas dans ce seul endroit. Il se trouve dans le Mont-Ida de vastes terreins qui en sont couverts.

l'ait parcourue dans une saison, où la campagne, brûlée par le soleil, n'offre plus que des herbes desséchées. S'il l'avoit vue dans le printemps, il auroit enrichi son catalogue de plusieurs plantes qui n'existoient plus lorsqu'il arriva. Le joli arbrisseau, connu sous le nom d'ébénier de Crète, vient parmi les rochers, qui bordent le rivage de la mer. Il s'élève peu; mais les belles fleurs de pourpre, qui brillent sur son feuillage argenté, le rendent très-agréable.

Descendons du Cap-Mélec, et retournons vers la Cannée; nous rencontrerons sur notre route le couvent d'Acrotiri, peuplé de Religieuses. C'est une solitude effrayante; on ne découvre dans les environs, que de tristes rochers, au pied desquels croissent le serpolet, la bruyère, le thim à fleur odorante, le ladanum, et quelques touffes d'arbousiers. Les Dames qui l'habitent, ne sont point cloîtrées; elles ne font d'autres vœux, que celui de virginité; chacune d'elles se choisit une compagne; elles occupent ensemble de petites maisons, bâties à l'entour d'une chapelle, où un papas Grec vient leur dire la Messe. Chaque couple se rend tous les services de l'amitié, et possède en commun un enclos, plus ou moins grand, attaché à la double cel-

lule. C'est leur jardin, leur verger. On y trouve des orangers, des amandiers, des oliviers, et des abeilles. Elles n'y sont point renfermées dans des ruches. Des planches posées en travers sur deux poteaux leur servent de toît. Ces industrieux insectes viennent attacher, sous cet abri, leur miel et leur cire. Les premiers rayons sont les plus longs ; ils diminuent peu-à-peu, et se terminent en pointe. Chaque gâteau à la forme d'une pyramide renversée. Les abeilles le composent très-vîte. Elles expriment leur miel de la fleur du thim, du serpolet, et d'une foule de plantes et d'arbrisseaux balsamiques, dont la terre est couverte. Ce nectar pur, limpide, délicieux, a le parfum de l'ambroisie.

Revenons à nos Religieuses. Je vous ai dit, Madame, qu'unies deux à deux, elles habitoient un corps-de-logis qui contient trois ou quatre appartemens. Chacune de ces habitations réunit diverses commodités. On y trouve une vaste citerne, nécessaire sur une hauteur sans eau, un pressoir, un four, et un ou deux métiers pour faire de la toile. Elles élèvent ordinairement des vers à soie, et recueillent du coton, qui, dans le pays, est une plante annuelle. L'une des sœurs file, et l'autre fait le tissu. Plusieurs tricot-

tent des bas. Après s'être fournies des choses dont elles ont besoin, elles vont vendre à la ville le fruit de leur industrie.

Dans ces cellules, l'œil n'apperçoit ni somptuosité, ni magnificence ; des ustensiles utiles, des meubles simples, des choses de nécessité, voilà ce qu'il y rencontre. Mais la propreté veille sur eux, et leur prête ses charmes. En un mot, ces Religieuses, sans être riches, jouissent d'une douce aisance, qu'elles doivent à leur activité. La gaieté habite avec elles, et l'on n'y remarque point de visages tristes. Pour l'ordinaire, une jeune sœur s'unit à une plus âgée, afin de la soulager et de lui épargner les plus pénibles travaux. Souvent je suis allé rendre visite à une dame Grecque, qui passoit, chaque année, quelques semaines dans ce monastère; j'ai toujours trouvé, parmi ces Religieuses volontaires, de la douceur, de la modestie, de l'aménité, et jamais ce caractère âpre et austère, qui n'est point la vertu.

Au moment où je vous écris, Acrotiri renferme dans son étroite enceinte, la décrépitude de la vieillesse, la force et la vigueur de l'âge mûr, et tous les charmes de la jeunesse. J'y ai vu trois objets, dignes d'exercer le pinceau d'un peintre habile :

une Religieuse de cent neuf ans, une autre de trente-six, et une novice de seize. La première, courbée comme un arc, marchoit à l'aide d'un petit bâton, et sembloit à chaque instant aller frapper la terre de son front. Elle n'avoit pas perdu l'usage de ses sens, mais ils étoient dans une espèce d'engourdissement; pour la faire causer, il falloit lui présenter un petit verre de liqueur ou d'excellent vin. On la voyoit se ranimer peu-à-peu. Elle racontoit comme elle étoit née dans le village de la Sude, comme les Turcs avoient assiégé plusieurs fois la forteresse, et comme les bombes qu'ils lancoient tomboient sur les toits, et jettoient la terreur dans l'ame des habitans. Après la prise du fort, elle s'étoit retirée au couvent d'Acrotiri, où elle vivoit depuis près de quatre-vingts ans (1).

La seconde avoit une taille avantageuse, un teint animé, et des traits bien prononcés. Un caractère de majesté étoit empreint sur sa

(1) Le fort de la Sude appartenoit encore aux Vénitiens, lorsque M. Tournefort parcouroit ce pays en 1700. Ils l'ont encore gardé plusieurs années après. Il ne leur fut enlevé qu'en 1707, ou en 1708.

figure : ses sourcils étoient noirs, et ses yeux encore pleins de vivacité. Son col descendoit avec noblesse sur ses belles épaules, et formoit avec sa tête un ensemble superbe. Sa démarche annonçoit la dignité; mais les roses de ses joues, les lys de son teint commençoient à perdre de leur éclat : elle étoit encore belle, sa physionomie marquoit la force de l'âge, mais le doux velouté de la fraîcheur s'effaçoit peu-à-peu, et chaque jour lui enlevoit une grace.

La troisième.... Il faudroit, Madame, que vous l'eussiez vu, pour vous en former une idée. Mes pinceaux tombent à ses pieds, et mes couleurs sont sans éclat devant sa figure céleste. Représentez-vous les traits admirables que la Nature rassemble quelquefois, pour former le chef-d'œuvre de la création. Admirez la beauté de leur ensemble, leur délicatesse exquise, leur jeu étonnant, leur perfection merveilleuse, et vous aurez une foible image de la Novice d'Acrotiri. La fraîcheur de la jeunesse brilloit sur son front; une grace animoit chacun de ses traits; des éclairs s'échappoient à travers ses paupières baissées; quelque chose de divin respiroit dans ses beaux yeux : il étoit impossible de soutenir le feu de ses regards, sans éprouver au fond

de l'ame une agitation profonde. Sa bouche de rose se fut encore embellie par le sourire, mais cette jeune Vierge ne vouloit point sourire. Un menton arrondi avec grace, terminoit l'ovale de son charmant visage. Plus bas... La modestie avoit tout couvert d'un triple voile, et déroboit une partie de ses charmes. Brillante de tous les attraits du jeune âge, elle étoit vêtue très-simplement ; mais sa ceinture étoit embellie par la forme élégante de sa taille ; mais le noir éclatant de ses longs cheveux, paroit la toile de coton dont sa robe étoit composée; mais les lys de son col effaçoient la blancheur de son voile. Marchoit-elle, on admiroit la légèreté de ses pas; s'asseyoit-elle, on l'admiroit encore. Elle ignoroit qu'elle fût belle. Elle servoit avec joie la Religieuse qui lui tenoit lieu de mère, et prévenoit tous ses désirs. Rien, dans son air, dans ses gestes, n'étoit affecté ; elle sembloit occupée d'idées profondes, et aspiroit au bonheur d'être reçue parmi les Religieuses d'Acrotiri. Je vous avouerai, Madame, que cette pensée m'affligeoit. Tant de charmes ensevelis pour jamais au fond d'une triste solitude ! Celle qui étoit née pour faire la félicité d'un mortel, séparée pour jamais de la société des hommes ! J'allai souvent au Mo-

nastère, et je ne manquai point de visiter la bonne Religieuse, qui lui servoit de mère.

Qu'un Peintre essaye ses crayons, et s'il veut rendre la jeunesse dans sa fleur, l'âge mûr dans sa force, la vieillesse dans sa décrépitude, qu'il peigne les trois personnes que je viens de crayonner foiblement. Il échoueroit dans cette entreprise ; il faudroit qu'il eût vu comme moi les originaux, pour les exprimer d'après Nature. L'imagination ne rend avec fidélité, que ce que l'œil a bien vu. Alors le génie médite, compose, et à force de talent, il devient créateur ; car dessiner de tels objets avec une ressemblance parfaite, c'est plutôt créer qu'imiter. Voilà le point où Protogènes étoit parvenu. L'écume qu'il faisoit sortir de la gueule du chien haletant, lui sembloit peinte, et non naturelle ; un Artiste ordinaire, s'en seroit contenté. Le Peintre Rhodien vouloit être aussi parfait que la Nature, c'est-à-dire, créer comme elle.

Rentrons à la Cannée : nous n'en sommes qu'à une lieue. Aussi-tôt que nous serons descendus de la montagne, nous allons parcourir une campagne couverte des trésors de l'agriculture, traverser de riants pâturages, des bois d'oliviers, des plantations d'orangers.

Eh bien! Madame, les richesses dont la terre est couverte, la beauté de ces ombrages, les fleurs et les fruits dont les arbres sont chargés, tout cela ne m'intéresse plus. Rentrons dans les murs de la Cannée.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE XXXVIII.

A M. L. M.

L'ISLE de Crète, Madame, est actuellement gouvernée par trois Pachas, qui font leur résidence à Candie, à la Cannée, à Rétimo. Le premier, toujours à trois queues, est comme le Vice-Roi de l'île. Il jouit de la principale puissance; il a l'inspection des forts et des arsenaux, nomme aux emplois militaires qui viennent à vaquer, et aux gouvernemens de la Sude, du Grabuge, de Spina-Longua, et de Gira-Petra (1). Les Gouverneurs de ces forts s'appellent Beys. Ils ont sous eux un Châtelain et trois Officiers généraux, dont l'un est commandant de l'artillerie, l'autre de la cavalerie, et le troisième des Janissaires.

(1) Gira-Petra, autrefois nommée *Hierapithna*, étoit une ville avec un port situé sur la mer du midi. Aujourd'hui, ce n'est qu'une misérable bourgade. Le port ne peut recevoir que des bateaux, et la forteresse, incapable de se défendre, ne sert que d'épouvantail aux Corsaires.

Le conseil du Pacha est composé d'un Kyaïa, par le canal duquel passent toutes les affaires et presque toutes les graces; du Janissaire Aga, Colonel général des troupes, et principalement chargé du soin de la police; de deux Topigi-Bachi (1), d'un Defterdar, Trésorier général des droits impériaux, d'un Garde du trésor impérial, et des premiers Officiers de l'armée. On voit que ce gouvernement est absolument militaire; aussi le pouvoir du Pacha Serasquier est-il absolu. On n'appelle point de ses sentences; elles ont leur prompte exécution.

Les gens de loi sont le Muphti, chef suprême de la Religion, et le Cadi. Le premier interprète les loix qui regardent le partage des biens entre les enfans, les successions, les mariages, en un mot, toutes celles que Mahomet a établies dans le Coran, et prononce sur tout ce qui concerne le rite musulman. Le Cadi ne peut donner sa sentence sur les affaires que ces loix font naître, sans avoir pris par écrit le sentiment du Muphti, que l'on nomme *Faitfa*. Ses fonctions sont de recevoir les déclarations, les plaintes, les donations des particuliers, et de juger les différends qui s'élè-

(1) *Topigi-Bachi*, Commandant de l'Artillerie.

vent entre eux. Le Pacha doit prendre l'avis de ces juges, lorsqu'il veut faire mourir légalement un Turc ; mais celui qui est décoré de trois queues se met souvent au-dessus de la loi, dicte et fait exécuter, de sa propre autorité, la sentence de mort.

Toutes les mosquées ont leur Ilam, espèce de Curé destiné à célébrer l'office. Des maîtres d'école sont répandus dans les divers quartiers de la ville. Ces hommes sont très-respectés en Turquie, et on leur donne le titre d'Effendi (1).

Voici le dénombrement des troupes dont est composée la garnison de Candie.

Cinq compagnies de Janissaires, dont le nombre n'est point fixe.

Vingt-cinq compagnies d'Ierli, de cent vingt hommes chacune.

Deux compagnies d'Isdarli.

Quatre compagnies de canonniers.

Quatre compagnies de cavalerie.

Quatre compagnies de volontaires.

Une compagnie de bombardiers.

Une compagnie de mineurs.

Total. Quarante-six compagnies, qui com-

(1) Effendi est un titre honorable que l'on donne aux personnes pour lesquelles on a de la considération.

posent un corps d'armée d'environ dix mille hommes. Toutes ces troupes ne sont pas à la ville, mais dans un instant elles y seroient rassemblées. Elles reçoivent leur solde exactement tous les trois mois, à l'exception des Janissaires, dont les Officiers seuls sont payés. Les divers grades de cette milice ne dépendent point du Pacha. Le conseil de chaque compagnie, composé des Officiers en activité et des Vétérans, y nomme. On ne peut les occuper que pendant deux ans. Mais celui de Sorbagi ou de Capitaine, qui s'achète à Constantinople, est à vie. *L'Ousta* ou Cuisinier est aussi continué dans son emploi tout le temps que la Compagnie en est contente. Chacune a son Aumônier appelé *Imam*.

Les garnisons de la Cannée et de Rétimo, formées sur le même plan, sont beaucoup moins nombreuses. La première a environ trois mille hommes de troupes, et la seconde quinze cents. Mais comme tous les enfans mâles des Turcs deviennent, en naissant, membres du corps des Janissaires, le nombre des soldats augmenteroit beaucoup en temps de guerre. A la vérité ils ne sont pas bien à craindre. La plûpart n'ont jamais vu le feu. On ne les exerce point aux évolutions militaires, et ils ignorent absolument cet art terrible, porté de nos

jours à une si grande perfection. Il marche d'après des règles sûres, et triomphe facilement du nombre et de la force aveugle.

Un Pacha de la Cannée, qui s'étoit distingué dans la dernière guerre des Russes, voulut essayer l'adresse des canonniers de la ville. Il fit placer une barque à un demi-mille des murs. On la fixa avec un ancre, et l'on établit, dessus, un gros tonneau. La mer étoit tranquille, et le but extrêmement distinct. Il proposa un prix à celui qui le renverseroit. Les canonniers tirèrent tout le jour, sans avoir pu toucher le tonneau de la barque.

Les Pachas de la Cannée et de Rétimo ne sont pas moins absolus dans l'étendue de leur gouvernement que celui de Candie. Ils jouissent des mêmes privilèges, et leur conseil est composé des mêmes Officiers. Ces gouverneurs ne songent qu'à s'enrichir promptement, et emploient tous les moyens pour tirer de l'argent des Grecs, dont l'oppression est inexprimable. A la vérité, ces malheureux vont au-delà des fers qui les accablent. L'envie qui les dévore, leur met sans cesse les armes à la main. Si quelqu'un d'eux jouit d'une fortune honnête, ils lui cherchent des crimes, et l'accusent devant le Pacha, qui profite de ces dissentions pour envahir les biens

des deux parties. Il semble qu'aigris par le malheur, ils ne soient plus capables d'aucun sentiment généreux. Les exemples cruels qui se renouvellent sous leurs yeux, ne les corrigent point.

Il n'est pas étonnant que, sous ce gouvernement barbare, le nombre des Grecs diminue chaque jour, on compte

à peine	150,000 Grecs,
dont soixante-cinq mille paient le carach (1).	
Quoique les Turcs ne possèdent l'île que depuis cent-vingt ans, comme ils ne sont pas sujets aux mêmes vexations, ils s'y sont multipliés, et se sont élevés sur les débris des vaincus. Leur nombre monte à	200,000 Turcs.
Les Juifs très-peu nombreux, ne montent qu'à	200
Total	350,200 ames.

(1) Le carach, comme je l'ai dit, est le tribut que le Grand-Seigneur lève sur tous ses Sujets qui ne sont pas Mahométans. Les hommes faits, sont les seuls qui le payent. Les femmes et les enfans en sont exempts.

Ne

Ne doit-on pas être surpris de voir si peu d'habitans sur une île qui a plus de deux cents cinquante lieues de circuit ? Cette diminution d'hommes n'annonce-t-elle pas le vice d'un gouvernement destructeur ? Je sais que la Crète est coupée par de hautes chaînes de montagnes, où les habitans doivent être clair-semés. Mais on y trouve des vallées riches, des plaines immenses, d'une fécondité prodigieuse. Il ne manque à cette terre fertile que des bras et des laboureurs protégés. Elle pourroit nourrir quatre fois plus d'habitans qu'il n'en contient aujourd'hui.

L'antiquité a célébré les cent villes de Crète. La géographie nous en a conservé les noms et la situation. (1) Plusieurs de ces cités possédoient trente mille citoyens ; en les réduisant à six mille chacune, je crois qu'on sera plutôt au-dessous qu'au-dessus. Ce calcul donnera pour les cent villes, . . 600,000.

En évaluant à un pareil nombre les Crétois répandus dans les bourgs, les villages, les campagnes, on aura 600,000.

Total . . . . . 1200,000.

(1) Les villes de Cnosse, de Gortyne, de Cydon, devoient contenir chacune plus de trente mille citoyens, si l'on en juge par leur puissance, et l'étendue que les Historiens leur donnent.

Ce nombre ne sauroit être exagéré. Lorsque les Vénitiens possédoient le royaume de Candie, ils y comptoient neuf cents quatre-vingt-seize villages.

Ainsi, lorsque l'île de Crète jouissoit de sa liberté, elle nourrissoit huit cents quarante-neuf mille huit cents citoyens de plus qu'aujourd'hui. Mais depuis ces temps fortunés, elle a perdu ses lois sous le joug des Romains; elle a gémi sous les règnes malheureux des Princes corrompus du bas-Empire; elle a été ravagée cent vingt ans par les Arabes; elle a passé sous la domination de Venise; enfin, elle a été soumise au despotisme des Ottomans, qui ont causé, dans toutes les contrées qu'ils ont conquises, une dépopulation effrayante.

Je puis en citer quelques exemples. Lorsque Candie appartenoit aux Vénitiens, les villes de Sitia, de Gira-Petra, de Cisamo, de Sphachia, étoient remplies d'habitans. Aujourd'hui ce ne sont que de misérables villages, dont les forteresses ont été détruites, et dont les ports sont comblés. Candie, la capitale du royaume, contenoit un peuple immense. Elle faisoit un commerce très-étendu en vins, bleds, soies, cires, etc. C'étoit une seconde Venise. Actuellement elle est presque déserte.

Il est vrai que les Turcs, pendant une

guerre de vingt-cinq ans, firent périr un grand nombre de Candiotes; que la peste qui les suit par-tout, et qu'ils leur portèrent, en détruisit encore davantage. Mais si le gouvernement Ottoman comptoit pour quelque chose les hommes, il auroit pu, pendant un siècle entier de tranquillité et de paix, réparer ces ravages.

Les Turcs ont laissé aux Grecs, le libre exercice de leur Religion, mais ils leur défendent de réparer leurs églises et leurs monastères. Cette permission ne s'obtient qu'avec de l'or, et produit des sommes considérables aux Pachas qui la vendent. Ils ont, comme autrefois, douze Evêques, dont le premier prend le titre d'Archevêque de Gortyne. Il siege à Candie, où se trouve l'Eglise métropolitaine. Elu par le Patriarche de Constantinople, il nomme à tous les Evêchés de l'île (1). Il porte trois couronnes à sa thiare, signe en rouge, et répond de toutes les dettes du Clergé. Pour satisfaire à ces engagemens, il

(1) Ces Evêchés sont de nos jours : *Gortyne*, *Cnossou*, *Mirabella*, *Hyera*, *Gira-Petra*, *Arcadia*, *Cherronèse*, *Lambis*, *Milopotamo*, *Rétimo*, *Canée*, *Cisamo*. Ces Evêchés sont, à quelque différence près, les mêmes que sous le règne des Empereurs de Bysauce.

impose les autres Evêques, et sur-tout les monastères, dont il tire de fortes contributions. Il est reconnu pour le chef des Grecs, qu'il protège de son foible crédit. C'est à lui que le gouvernement s'adresse dans les affaires importantes. Seul de toute sa nation, il a le droit d'entrer à cheval dans les villes.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE XXXIX.

A M. L. M.

L'OLIVIER, Madame, cet arbre précieux consacré à Minerve, a presque disparu de l'Attique. Les Albanois et les Turcs, qui ont tour-à-tour ravagé la Grèce, se sont efforcés de le détruire. On m'a assuré que, dans l'espace de vingt ans, ils en avoient coupé 200,000 pieds. Concevez-vous une semblable barbarie? voit-on rien de semblable dans les guerres anciennes? C'est ainsi que la Morée, si riche, si florissante, lorsque les Vénitiens l'occupoient, est devenue une contrée pauvre et malheureuse.

L'île de Crète n'a point éprouvé de pareils revers. Les oliviers, qui aiment une terre sablonneuse, une température douce, et le voisinage de la mer, croissent en abondance sur les collines et dans la plaine. Jamais le froid n'est assez violent pour leur nuire, et les chaleurs sont toujours assez fortes pour faire parvenir leurs fruits à une parfaite maturité. On

en voit qui paroissent vieux comme le sol qui les porte; ils deviennent fort gros, et s'élèvent à cinquante pieds de haut. Les récoltes qu'ils donnent, font la principale richesse des habitans; et la plus forte branche de leur commerce. Elles ne sont pas également abondantes. Ordinairement, sur deux années, il s'en trouve une excellente, et une médiocre.

Outre la consommation prodigieuse que les habitans font de l'huile, sur-tout les Grecs, qui, pendant leurs quatre carêmes, s'en servent pour assaisonner les herbages et le poisson dont ils se nourrissent; outre celle que les Turcs de la Cannée, instruits par un Provençal (1), emploient dans leurs manufactures de savon, qu'ils transportent dans tout le Levant; enfin, outre la grande quantité d'olives confites, que l'on sert sur toutes les tables, les Turcs chargent encore, chaque année, vingt-quatre bâtimens d'huile. Ces navires contiennent, l'un portant l'autre, cent cinquante tonneaux, et leur chargement coûte environ 90,000 livres. Parmi ces vaisseaux,

(1) Les habitans de Candie n'avoient aucune manufacture dans leur île. Il n'y a pas bien long-temps qu'un Provençal leur apprit à faire le savon. Ils en ont actuellement plusieurs fabriques à la Cannée. Ce mauvais patriote a fait beaucoup de tort au commerce des Marseillois.

cinq seulement appartiennent à des Nations étrangères, et leur exportation monte à . . . . . 450,000 l.

Les dix-neuf autres sont de Marseille, et leur chargement monte à . . . . . 1,710,000 l.

Les Négocians Français, établis à la Cannée, achètent, en outre, chaque année, en cire, et divers autres articles, pour. . . . 80,000

Ce qui fait, pour les Français, une exportation annuelle de 1,790,000

Ils y importent pour 450,000 livres de draps de Languedoc, et pour environ 100,000 livres en sucre, café, chalis anglais, etc. ce qui fait 550,000

En diminuant ce nombre du précédent, on verra que la balance du commerce, entre la France et l'île de Crète, est en faveur de cette dernière de 1,240,000

Les maisons Marseilloises établies à la Cannée, sont liées avec celles de Constantinople et de Smirne, et c'est avec les piastres Ottomanes qu'elles paient cet excédent.

Au reste, comme presque tout le commerce d'exportation de l'île de Crète se fait à la Canée, où abordent les bâtimens marchands des diverses nations, en évaluant à un tiers de plus les denrées que les Crétois peuvent embarquer dans leurs autres ports, on sera plutôt au-delà qu'en deçà de la vérité, et l'on aura pour sa totalité . . . . . 2,986,666 l.

Un pareil commerce est bien peu considérable pour une île d'une aussi grande étendue. A la vérité, il est entre les mains des Turcs, qui n'entendent rien aux arts et à l'agriculture, et des Grecs, qui, soumis à des vexations sans nombre, n'osent rien entreprendre pour le bien public, ni pour leur utilité. La population peu nombreuse de l'île ne peut cultiver toutes les terres. On parcourt, avec douleur, des plaines de trois et quatre lieues, arrosées par des ruisseaux, où l'on ne rencontre pas la moindre trace d'agriculture. Des vallées superbes, où la terre pousse une foule d'arbrisseaux et de plantes sauvages, demeurent en friche, faute de bras, d'encouragement et d'industrie. Le Turc indolent vit au milieu de ses possessions, sans songer

à les étendre ; et si le Grec obtient la permission de défricher une lande après qu'il l'a arrosée de ses sueurs, au moment où il commence à jouir du fruit de ses peines, le Seigneur-voisin s'en empare. Cependant, depuis quelques années, les propriétaires des environs de la Cannée, éclairés par leur intérêt, ont fait quelques plantations d'oliviers.

Lorsque le royaume de Candie appartenoit à la République de Venise, il étoit fertile en grains, fournissoit abondamment à la subsistance des habitans, et en exportoit chez l'étranger. Aujourd'hui cette île en reçoit du dehors. J'en ai vu arriver des bâtimens chargés à la Cannée. Ce n'est pas au sol qu'il faut attribuer cette infécondité. Le même soleil l'éclaire, les mêmes ruisseaux l'arrosent. C'est donc uniquement à la tyrannie du Gouvernement qu'il faut s'en prendre.

Des objets de la dernière importance, qui étendroient infiniment le commerce des Crétois, sont presque entièrement négligés. Le mûrier croît à merveille dans l'île. Le vers à soie s'y élève avec la plus grande facilité. Le coton qu'on y cultive est de la plus belle qualité ; les laines, sans être très-fines, sont abondantes. Eh bien, il ne se trouve pas, dans l'étendue du pays, une seule manufacture

qui puisse employer ces richesses premières ! Aussi ne s'occupe-t-on guère de l'insecte qui produit la soie ; aussi ne cultive-t-on le coton et le lin qu'en petite quantité ; et jamais il ne viendra dans l'esprit d'un Turc que, sous un ciel favorable qui permet de tenir toute l'année les troupeaux parqués en plein air, il seroit possible, avec des soins éclairés, en croisant les races, en veillant à leur nourriture, d'en obtenir des laines comparables à celles d'Espagne.

Que de biens un peuple policé retireroit d'une île, qui, après avoir satisfait les premiers besoins de l'homme, lui fourniroit encore tout ce qui sert à son utilité, à son agrément, et même à son luxe ! combien il étendroit ces diverses branches de commerce ! quels avantages ne lui procureroient pas des manufactures propres à les faire valoir ! Les vins délicieux et peu connus du pays se répandroient par toute la terre. Ses forêts de pins, de cédres, de chênes entretenues avec soin, serviroient à faire des vaisseaux. Les laboureurs, excités par l'espérance de jouir du fruit de leurs travaux, défricheroient de vastes campagnes abandonnées à la stérilité, y semeroient des bleds de toute espèce, augmenteroient leurs plantations, et, après avoir en-

richi l'Etat, vivroient dans l'abondance au milieu de leurs nombreuses familles. Les hommes multiplieroient à l'infini sous le plus beau climat du monde. Les hameaux et les bourgades redeviendroient une seconde fois des villes peuplées. Les arts rappelés dans leur patrie, y fleuriroient encore ; en un mot, Crète la superbe renaîtroit de ses ruines. Pour produire une telle métamorphose, il ne faudroit que la faveur d'un sage Gouvernement.

Ces réflexions, Madame, ne sont pas les rêves d'un esprit exalté, ou d'un voyageur qui a vu le pays en courant. J'ai parcouru l'île de Candie pendant quinze mois. J'ai visité ses montagnes et ses plaines, je connois ses productions, je sais combien elles pourroient être augmentées, et je puis vous assurer que, dans le monde entier, il n'est point de contrée qui réunisse autant de biens réels. Voyez les arbres verds des régions glacées, couronner la cîme de ses montagnes, ses monts moins élevés, couverts des arbres fruitiers qui croissent dans nos climats (1) ;

(1) Le pommier, le châtaignier, le poirier, le cerisier, viennent à merveille sur les collines de Crète, et donnent des fruits. S'ils ne sont pas aussi bons que les nôtres, ce n'est pas la qualité du sol qu'il faut accuser, mais l'indolence d'une Nation qui ne sait que greffer un arbre.

ses côteaux ornés de vignobles, dont les vins sont aussi variés qu'agréables ; ses vallées, plantées d'arbres fruitiers, qui donnent des fruits délicieux, et dont plusieurs viennent sous la Zône-Torride ; ses plaines, enrichies de toutes les espèces de grains que la terre produit. Faites attention que la Nature a placé ses plus beaux ports *Palio Castro*, sous le cap Salomon, Spina Longa, la Sude, le Grabuge, à l'Orient, au Nord, et à l'Occident de l'île, comme si son commerce devoit embrasser toutes les parties du monde. Je n'ajouterai qu'un mot, Madame, sa position, presque à égale distance de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique, la met en relation avec ces trois parties du monde, et je crois que l'on ne peut guère trouver une situation plus favorable.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE XL.

A M. L. M.

Les Lettres suivantes étoient destinées à former un second Volume, dans lequel l'Auteur se proposoit de parler des Isles de l'Archipel qu'il avoit visitées. On ne croit pas devoir donner au Public la suite à ces trois lettres, l'Auteur n'y ayant pas mis la dernière main.

J'AI quitté pour long-temps, Madame, l'île de Candie, et j'ai fait une excursion dans l'Archipel. Je vais vous rendre compte de ce petit voyage. Je m'embarquai sur un de ces bâteaux pontés, avec lesquels les Grecs font le cabotage pendant la belle saison. Le fils aîné de M. Brest, Vice-Consul de France à l'Argentière, et deux Négocians, qui se rendoient à Constantinople, étoient de la partie. Le vaisseau que nous montions n'avoit que quinze pieds de long sur cinq de large, point de chambre, point d'entrepont. Il falloit demeurer sur le tillac, exposé

à toute l'ardeur du soleil, et y dormir la nuit, enveloppé dans un manteau. Un coup de vent pouvoit le renverser. Pour peu que la mer soit agitée, on est inondé par les lames. A la vérité, on attend, pour partir, un vent favorable, et alors ces barques légères volent sur la surface des flots. Elles vont à voile et à rames, ce qui est un double avantage.

Vous êtes disposée à croire, Madame, que cette navigation n'est pas sûre, et vous ne vous trompez pas. Mais celle des Grecs, qui se rendirent au siège de Troie, l'étoit bien moins encore, puisqu'au rapport de Thucidides, historien digne de foi (1), leurs navires n'avoient point de pont. Aussi étoient-ils obligés de côtoyer les rivages, et de naviguer de cap en cap. Incapables de tenir la mer avec des barques ouvertes, que la première barque eût fait couler bas; ils les tiroient à terre au premier signe de la tempête, et ils attendoient quelquefois des mois entiers le retour du beau temps. Avec de pareils vaisseaux, il leur étoit impossible de

(1) *Thucidides, livre premier.* La flotte des Grecs, qui partit pour Troie, étoit composée de vaisseaux sans pont.

louvoyer, et le vent en poupe étoit pour eux le seul vent favorable.

Nous étions partis du port de la Sude, au lever du soleil. Un vent frais enfloit nos voiles triangulaires, et nous sillonnions avec vîtesse la surface des ondes. Nous dirigions notre course sur l'Argentière. Long-temps nous vîmes derrière nous la tête majestueuse du cap Melec et les hauts monts de Sphachie, qui se perdoient dans les nues. A mesure que nous avancions, ils décroissoient dans l'horison. Vers midi, ils disparurent entièrement, et nous ne vîmes plus autour de nous que la vaste étendue des mers.

La première fois que l'on navigue avec ces petits bateaux, qui, comparés avec ce grand spectacle que l'on a sous les yeux, semblent des coquilles de noix, on est saisi d'étonnement. Assis sur le pont, on touche de la main l'eau qui blanchit les bords. Si près de l'abîme, on cherche dans l'horizon un lieu de refuge contre la tempête. Mais les regards ne découvrent que l'immensité des eaux et des cieux, et un sentiment de frayeur descend dans l'ame. L'expérience a bientôt détruit ces vaines terreurs, et l'homme, qui s'accoutume à tout, se plaît à braver, avec de si foibles moyens, la fureur des flots. Cepen-

dant les navigateurs Grecs, qui connoissent tous les ports de l'Archipel, et que la prudence dirige lorsque l'orage commence à gronder, s'enfuient vent en poupe, et vont chercher un abri dans l'île la plus voisine. Non moins sages que leurs ancêtres (1), l'hiver ils retirent leurs bateaux dans leurs ports, et attendent la belle saison, pour se confier de nouveau à l'élément inconstant.

Tout le jour, nous eûmes un ciel serein et un vent favorable. Nous fîmes bonne route, et à neuf heures du soir, nous mouillâmes dans le port de l'Argentière, après avoir parcouru trente lieues marines. M. Brest nous présenta à son père, qui nous reçut avec beaucoup de politesse, et nous donna l'hospitalité.

J'ai l'honneur d'être, etc.

---

(1) Les anciens Grecs et les Romains, n'ayant pas une marine montée comme la nôtre, ni des vaisseaux capables d'affronter les tempêtes, ne voyageoient guères pendant l'hiver. Ils attendoient que le printemps eût ramené les beaux jours.

LETTRE

LETTRE XLI.

A M. L. M.

J'ÉTOIS parti de la Cannée dans le dessein de me rendre à Constantinople. Arrivés à l'Argentière, nous apprîmes que la peste ravageoit la capitale de l'empire Ottoman. Je renonçai sur-le-champ à mon projet. Mes compagnons de voyage, que leurs affaires y appelloient, me sollicitèrent en vain de continuer la route avec eux. J'avois considéré la peste de près. Les affreux tableaux qu'elle m'avoit offerts, étoient encore gravés dans ma mémoire. Il me sembloit voir des malheureux, frappés comme de la foudre, tomber morts subitement; d'autres, les yeux égarés, le teint enflammé, semblables à des hommes ivres, expirer dans les accès d'un délire effrayant. J'entendois les cris des femmes, les hurlemens des pleureuses publiques. Ces tristes spectacles, dont l'imagination me retraçoit l'horreur, me rendirent

inébranlable. Je résistai à toutes les instances, souhaitai un heureux voyage à mes compagnons, et demeurai à l'Argentière.

Cette petite île, autrefois nommée Cimolis, n'a que six lieues de circonférence. Le sol, extrêmement aride, est dépourvu de sources. On n'y trouve que de l'eau de citerne, ou celle que l'on va chercher à Mélos, qui n'est pas éloignée. Les monts, les vallées, et toute la campagne, dépouillés d'arbres, n'offrent pas un seul ombrage contre les ardeurs du soleil. Les Vénitiens, pendant leurs guerres contre les Turcs, coupèrent tous les oliviers, et causèrent un dommage irréparable à l'île. Les habitans n'oseroient y former des plantations nouvelles, parce qu'ils craindroient de voir doubler leurs impositions. C'est ainsi que le gouvernement Ottoman en agit avec ses sujets. S'ils montrent de l'industrie, il la taxe sur-le-champ, et l'étouffe dès sa naissance.

L'Argentière ne présente que des collines hérissées de rochers et dépouillées de verdure, des vallées où croissent de tristes arbrisseaux et des buissons épineux. Elles sont la plûpart couvertes d'une argile blanche et grasse, que les anciens appelèrent *la terre Cimolée*, et que les habitans emploient au lieu de

savon, pour blanchir leur linge. Ce sol stérile ne paroît guère propre à l'agriculture; cependant ses industrieux habitans y trouvent leur subsistance. Ils y sèment de l'orge et du bled, au commencement de l'automne qui est la saison des pluies, et les récoltent en Mars. Les vignes qu'ils ont plantées sur les côteaux, ne leur donnent du fruit que pour la table. Ils tirent leurs vins de Santorin, du Mile, et des autres îles de l'Archipel. Ils nourrissent de la volaille, des troupeaux de chèvres et de moutons, dont la chair est excellente. Le pays leur fournit encore des cailles, des lièvres et des perdrix en abondance. Les femmes tricottent des bas de coton, et les hommes s'occupent de la pêche et de la navigation. On prend, autour de l'île, de fort bon poisson, sur-tout des rougets, dont la chair est très-délicate.

La peuplade qui habite le village de l'Argentière, est composée d'environ cinq cents personnes. Elle ne jouit pas d'une grande aisance, mais grace à son industrie, elle ne manque point des premiers besoins de la vie. A la vérité, cette petite île ne gémit point sous la verge des Officiers de la Porte. On n'y voit ni Aga, ni Cadi. Les Turcs n'oseroient l'habiter, parce qu'elle n'a aucun port

contribution. Aussi peut-on le regarder comme le roi de l'île, ou comme le chef de cette petite république. Cet honnête-homme, qui habite l'Argentière depuis plus de quarante ans, s'y est établi. Il a deux fils, l'aîné dont je vous ai parlé, et le cadet qui navigue actuellement. L'un et l'autre ont beaucoup voyagé. Ils sont bien élevés, bons marins, parlent parfaitement le français, l'italien, le grec, le turc, et paroissent dignes de succéder à leur père. Outre cela, une fille, jeune, grande, jolie, et d'un caractère fort aimable, fait les délices du bon vieillard. Elle reste au sein de la maison paternelle, et le console, par les soins touchans de la tendresse filiale, de l'absence fréquente de ses autres enfans.

Les Grecques de l'Argentière sont chaussées ridiculement. En France, on fait cas d'une jambe fine, d'un pied mignon. Les belles de l'Argentière pensent tout autrement. Elles se grossissent les jambes en les couvrant de plusieurs paires de bas; elles paroissent plutôt bottées que chaussées, et regardent cet accoutrement comme une parure. De peur que l'œil en perde quelque chose, leurs robes ne descendent qu'à deux doigts au-dessous du genou. Elles sont faites de manière qu'elles gâtent

absolument leur taille, et que l'on ne peut que soupçonner les belles proportions dont la nature les a décorées. J'ignore qui peut leur avoir fait adopter ces vêtemens ridicules. Du reste, la plûpart sont gaies, vives et jolies. M. Brest, qui s'y connoît, me présenta dans quelques maisons où je fus étonné de trouver, sous des toits rustiques, de jeunes personnes de la plus charmante figure. Si on leur reproche qu'elles défigurent, par des ornemens déplacés, une partie de leurs charmes, elles répondent : Nos grand'mères étoient vêtues ainsi, et nous suivons l'usage. L'usage viendra-t-il donc toujours à la place de la raison ? Mais dans une petite île, d'où les femmes ne sortent point, et où elles ne voient presque jamais aborder d'étrangers dont la parure différente pourroit les frapper, les modes, quelques absurdes qu'elles soient, sont immuables, et personne n'ose en secouer le joug.

L'Argentière a devant elle un long écueil stérile, que l'on nomme l'île brûlée. Dans le canal qui les sépare, les vaisseaux trouvent un bon mouillage. Les petits bâtimens viennent jetter l'ancre dans le port, où ils ont assez de fond. C'est le seul endroit où le débarquement soit facile. Dans tout le reste de

l'île, les rivages sont escarpés et hérissés de rochers inabordables. Le village, bâti sur le sommet d'une colline élevée, domine la marine. La pente en est très-roide. Si l'on y établissoit une batterie de canon, il seroit impossible d'y monter.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE XLII.

A M. L. M.

De l'Argentière, Madame, on voit à découvert l'île de *Mélos*, qui n'en est éloignée que d'une demi-lieue. On la nomme actuellement Milo, ou le Mile. Elle avoit autrefois une ville du même nom, qui fut bâtie par les Phéniciens (1). Ce peuple navigateur, attiré par la beauté de son port, en fit ensuite un entrepôt de son commerce. Ce port, dont l'ouverture regarde le nord-ouest, s'avance dans les terres, en formant diverses sinuosités, et s'élargit tout-à-coup dans un spacieux bassin. Les vaisseaux de toute grandeur peuvent y mouiller à l'abri de tous les

(1) *Etienne de Bysance.* La ville de Mélos eut pour Fondateurs les Phéniciens. *Festus Pompeïus* ajoute : Mélo parti des côtes de Phœnicie, bâtit la ville, à laquelle il donna son nom.

vents, et la flotte la plus nombreuse s'y trouve fort au large.

Cette île fut long-temps riche et peuplée. Dès la plus haute antiquité elle jouissoit d'une liberté parfaite. Les Athéniens, qui n'avoient pu déterminer les Miliotes à se déclarer en leur faveur, dans la guerre du Péloponèse, descendirent sur leurs rivages, et les attaquèrent avec fureur. Deux fois ils échouèrent dans leur entreprise. Ils revinrent avec des troupes plus nombreuses, mirent le siège devant Mélos, et ayant obligé les assiégés à se rendre à discrétion (1), passèrent au fil de l'épée tous les hommes en état de porter les armes. Ils n'épargnèrent que les femmes et les enfans, qu'ils emmenèrent en captivité. Cette attrocité fait rougir l'humanité et déshonore le nom Athénien. Mais la guerre se faisoit alors avec un acharnement dont nous n'avons point d'exemple. Les Républiques ne savent point pardonner, et portent presque toujours la vengeance à l'excès. Lysandre, Général des Lacédémoniens, ayant à son tour imposé la loi aux Athéniens (1), fit rappeller la colonie qu'ils avoient

(1) *Strabon, livre* 10.

(1) *Plutarque, vie de Lysandre.*

envoyée à Mélos, et y renvoya les malheureux restes de ses habitans.

Cette île perdit sa liberté lorsque Rome affectant l'empire du monde conquit tout l'Archipel. Elle tomba dans le partage des Empereurs d'Orient, fut gouvernée par des Ducs particuliers, et devint la conquête de Soliman second. Depuis cette époque elle gémit sous le despotisme Ottoman, et est bien déchue de sa puissance. M. Brest m'a assuré que, dans sa jeunesse, elle étoit extrêmement fertile en bleds, en vins, en fruits; et qu'elle possédoit plus de vingt mille habitans. M. Tournefort, qui la visita en 1700, en fait une description charmante. La terre, sans cesse échauffée par des feux souterrains, y produit, presque sans se reposer, du bled, de l'orge, du coton, des vins exquis et des melons délicieux. Saint Elie, le plus beau monastère de l'île, situé dans l'endroit le plus élevé, est entouré d'orangers, de citronniers, de cèdres et de figuiers. Une source abondante arrose les jardins. Les oliviers, rares dans les autres parties, sont multipliés autour du Monastère; les vignobles d'alentour donnent d'excellent vin; en un mot, toutes les productions de l'île sont d'une bonté que rien n'égale. On estime beaucoup ses

perdrix, ses cailles, ses chevreaux, ses agneaux, et cependant on les achète à très-bon marché.

Si M. Tournefort revenoit à Milo, il ne retrouveroit plus la belle île qu'il a décrite. Il y verroit encore l'alun, de plume aux filets argentés, suspendu aux voûtes des cavernes, des morceaux de soufre pur qui remplissent les fentes des rochers, une foule de sources minérales, des bains chauds, et les mêmes feux qui, de son temps, échauffoient le sein de la terre et la rendoient si féconde. Mais au lieu de cinq mille Grecs payant la capitation (1), ils ne rencontreroit aujourd'hui, sur une surface de dix-huit lieues de circonférence, qu'environ sept cents habitans. Il gémiroit de voir les meilleures terres sans culture, et les vallées fertiles changées en marais. Depuis cinquante ans, le Mile a entièrement changé de face. La peste, que les Turcs propagent en tous lieux, a détruit une partie de ses habitans; la mauvaise administration de la Porte, et les vexations du Capitan-Pacha

(1) J'ai dit que les hommes faits étoient les seuls à payer la capitation; ainsi, en ajoutant au nombre de 5000 celui des femmes, des filles, des enfans, il devoit se trouver à Mélos, du temps de Tournefort, au moins vingt mille ames.

ont fait le reste. Aujourd'hui le défaut de bras ne leur permet pas de donner un libre écoulement aux eaux. Elles demeurent stagnantes dans les vallées, croupissent et infectent l'air d'exalaisons putrides. Les marais salans, qui se sont multipliés, faute de soins, produisent le même effet. Ajoutez à ces inconvéniens les exhalaisons sulphureuses qui s'elèvent de toutes parts, et vous ne serez point surprise, Madame, d'apprendre que les Miliotes sont tourmentés de fièvres violentes les trois quarts de l'année. Peut-être seront-ils obligés d'abandonner leur patrie. Tous les visages y sont jaunes, pâles, plombés, et l'on ne voit sur aucun les signes de la santé. Le voyageur prudent ne doit s'arrêter que peu de temps dans cette contrée mal saine, s'il ne veut s'exposer à gagner la fièvre. Souvent il suffit de coucher dans l'île pour en être attaqué, quelquefois même d'y passer un jour.

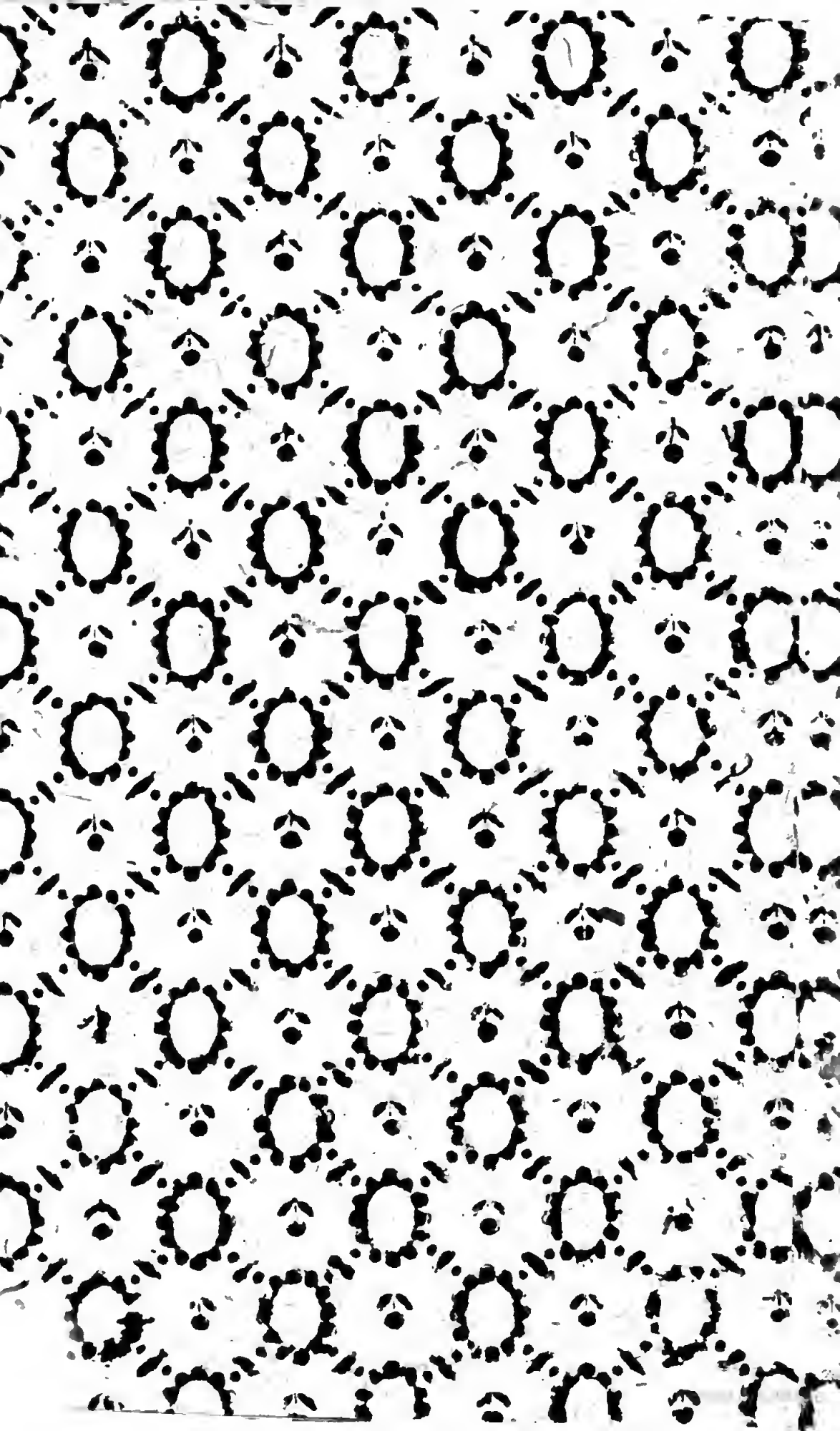
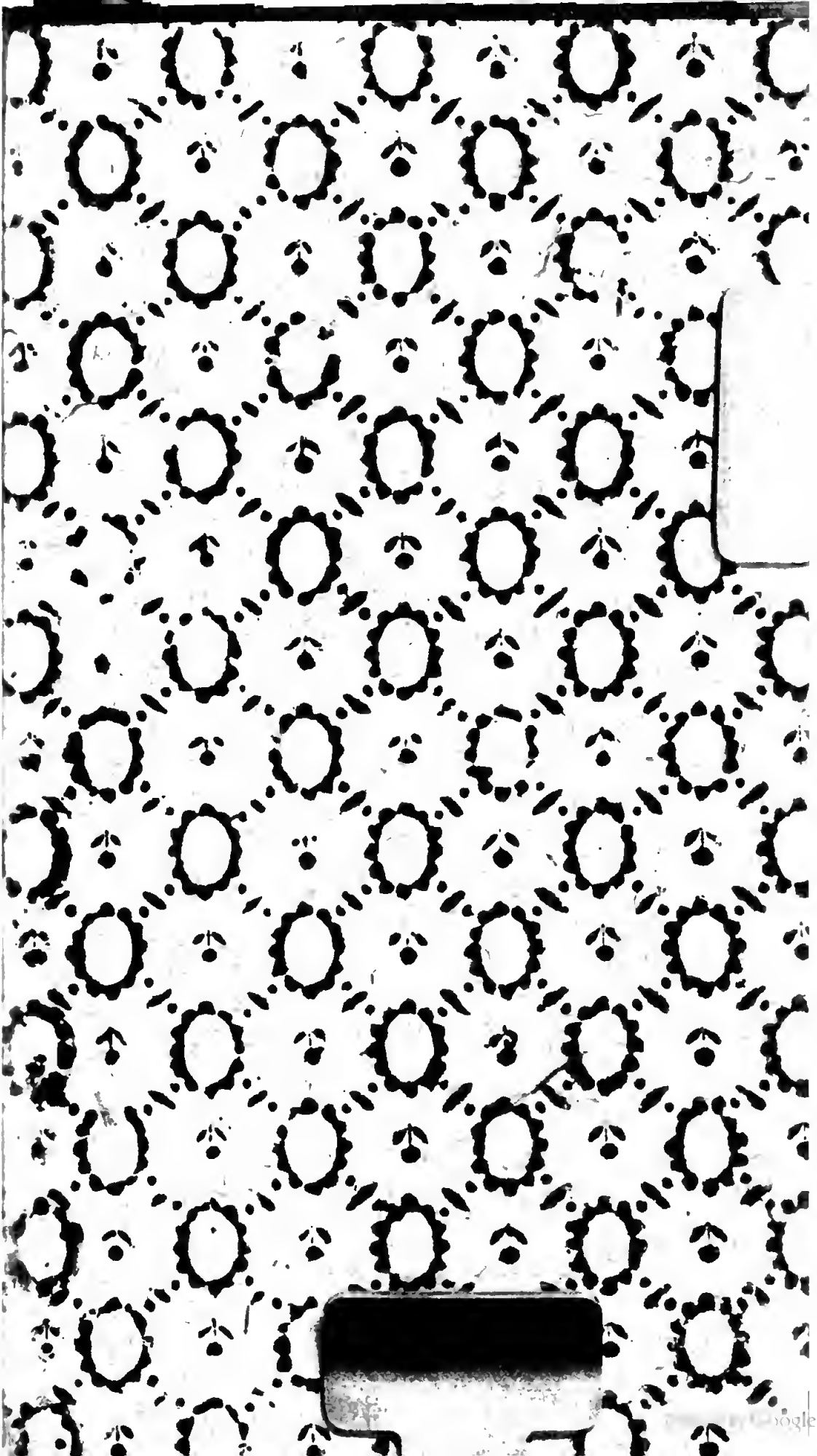
Un gouvernement éclairé pourroit écarter les fléaux qui ravagent Mélos. Son premier soin seroit d'y établir un lazaret, et d'empêcher l'abord des bâtimens pestiférés. Il ouvriroit ensuite des canaux qui dessécheroient les marais, dont les exhalaisons sont si pernicieuses. L'île se repeupleroit. Les vapeurs

sulphureuses n'y sont pas les plus nuisibles. Elle en produisoit également du temps des Anciens (1), et cependant elle étoit fort peuplée. M. Tournefort qui l'a parcourue, à une époque plus rapprochée de la conquête des Turcs, et où ils n'avoient pas encore eu le temps de la dévaster, y compte environ vingt mille habitans. C'est donc au despostisme de la Porte, à sa police détestable, qu'il faut attribuer la destruction de Mélos. Que l'on ne m'accuse pas de représenter les Ottomans avec des couleurs trop noires. Je parcours leur empire, j'ai sous les yeux les maux de toute espèce qu'ils ont faits, aux sciences, aux arts, aux hommes; je les vois porter la peste d'île en île, de contrée en contrée, sans que l'exemple de toutes les nations puisse les éclairer; et je ne m'éleverois pas contre l'insouciance de ce peuple barbare! et je n'accuserois pas son fatalisme destructeur! et je n'aurois pas des paroles de feu pour peindre les crimes de son gouvernement, de ce gouvernement ennemi du genre-humain, qui a plus fait périr d'hommes

(1) *Pline*, *chap.* 15, *livre* 35, parle du soufre que Mélos produisoit en abondance, et le regarde comme le meilleur dont on puisse faire usage.

que le fer de ses conquérans n'en a moissonnés ! A la vue de ces tristes spectacles mon cœur s'indigne et gémit, ma bile s'allume, et je voudrois conjurer toute l'Europe contre ces Turcs, qui, descendus des monts de l'Arménie, ont écrasé les nations sur leur passage, et se sont frayés à travers des flots de sang une route jusqu'au trône de Constantinople. Les beaux pays qu'ils habitent n'ont point adouci la férocité de leur caractère. La force est leur loi, le sabre leur justice.

J'ai l'honneur d'être, etc.

FIN.

00178